

PAUL SÉDIR

**LES FORCES
MYSTIQUES**
ET LA CONDUITE DE LA VIE

Paul Sédir

**LES FORCES
MYSTIQUES**

Et la conduite de la vie



FV Editions

Copyright © 2012 par FV Éditions

Collection Littérature Ésotérique

ISBN 978-2-36668-095-9

Tous Droits Réservés

PAUL SÉDIR

(1871-1926)

De son vrai nom Yvon Le Loup, Paul Sédir fut l'ami et le proche collaborateur du Dr Gérard Encausse, dit Papus, l'une des figures centrales du mouvement ésotérique en France et fondateur notamment de l'ordre Martiniste dont Sédir fut d'ailleurs membre du Suprême Conseil.

Bien qu'il obtint rapidement aux côtés de Papus une véritable reconnaissance au sein de diverses organisations occultes, Paul Sédir, à partir de 1909, prit un recul considérable avec les sociétés secrètes dont il faisait partie, allant jusqu'à démissionner de l'ordre de la Rose-Croix Kabbalistique au sein duquel il avait obtenu un doctorat. Il se rapprocha dès lors de l'Église chrétienne et donna de nombreuses conférences dont l'un des messages récurrents les plus important peut être résumé par ces mots qu'il employa lui-même dans l'un des ses dernières lettres : « *Ne pensez qu'au Christ, ne parlez que du Christ, ne travaillez que pour le Christ. Servez les pauvres et les malades. Tout le reste n'est que curiosité.* »

FVE

Table des matières

Paul Sédir

Avertissement

Forces mystiques et conduite de la vie

Le mysticisme théorique

Le mysticisme pratique

L'initiation christique

La prière

Les guérisons du christ

Les tentations du christ

Les esprits de ce monde et l'esprit saint

Les fantômes nocturnes et les visions surnaturelles

Les bénédictions de la mort

Les maîtres de la force et le chien du berger

L'apostolat

Notes de bas de page

AVERTISSEMENT

(écrit en 1912)

En vue de la présente réédition, j'ai apporté quelques éclaircissements au texte primitif. En effet, les « forces mystiques » sont une chose, et la « conduite de la vie » en est une autre.

Le travail est double, de l'homme qui veut atteindre le Ciel : d'une part, se servir de ces forces absolues comme l'amour du prochain, la foi, la prière, le sacrifice, la mort, l'exemple du Christ; d'autre part, ne pas se servir de certaines autres forces, de certaines autres méthodes qui ont avec les premières des ressemblances apparentes, comme la volonté, l'ésotérisme, l'illuminisme, les entraînements à la voyance, à la thaumaturgie, à l'impassibilité. En d'autres termes, j'ai voulu indiquer de toutes les façon possibles, ce qu'il faut faire ou ne pas faire, ce qu'il faut croire ou ne pas croire, ce qu'il faut désirer ou repousser pour se rendre le moins indigne de recevoir le don de Dieu.

Afin de détruire toute équivoque dans l'esprit du lecteur, j'ai complété les titres de ces douze conférences, trop concis peut-être, et j'ai, çà et là, au cours du texte, souligné des précisions et renforcé des affirmations. Si mes anciens et fidèles lecteurs trouvent cette édition nouvelle à leur goût, je leur demande de bien vouloir la répandre autour d'eux le plus qu'ils pourront.

Nous ne travaillons pas pour nous, n'est-ce pas ?

mais pour Celui en souvenir de qui ces pages ont été écrites. De Lui seul elles recevront la force persuasive et le rayonnement.

FORCES MYSTIQUES ET CONDUITE DE LA VIE

(13 Janvier 1912)

« OU SE TROUVENT DEUX OU TROIS RÉUNIS
EN MON NOM, JE SUIS AU MILIEU D'EUX ».
(MATTHIEU XVIII, 20.)

Mon propos est de vous entretenir d'un sujet très ancien et toujours nouveau; il va d'ailleurs, dans les années prochaines, redevenir d'une passionnante actualité. C'est notre Ami éternel, le Christ, de qui nous essaierons de nous souvenir ensemble, bien que nos réminiscences ne puissent jamais être que des balbutiements. Le Christ, personne ne Le connaît, sauf Lui-même, le Père qui L'envoie et l'Esprit qui Le sert. Aucune créature - vous entendez, je dis : aucune - n'a fait que L'entr'apercevoir. Le regard scrutateur des maîtres de la théologie, le coeur enflammé des saints, la méditation des philosophes n'ont jamais saisi que l'un des mille scintillements qui frangent Son auréole cosmique. L'Angelico se préparait par le jeûne à peindre ses célestes figures et les traçait en pleurant d'amour et de compassion. Par quelles pénitences brûlantes, par quelles larmes adorantes celui qui prétend dire l'intime du Verbe ne devrait-il pas préluder à son discours ?

Je serai donc au-dessous de ma tâche, très

certainement. Il faut alors que vous m'aidiez. Aussi bien - quoique sans comparaison - Jésus fit-Il peu de miracles à Nazareth, parce que Ses compatriotes étaient incrédules.

Vous avez compris que c'est votre foi que je réclame. Votre foi, non en moi, mais en ce que je dis; non en ce que je fais, mais en Celui de qui je veux vous parler. Si, dès que je me mets en votre présence, j'assume envers vous certaines responsabilités et surtout celle de vous être utile, vous aussi, par le seul fait que vous êtes venus, contractez des devoirs, ou plutôt des obligations, envers l'idéal qui est notre commun souci.

Il existe là une réciprocité mutuelle comme entre collaborateurs.

Si je prends la hardiesse de vous entretenir des réalités éternelles, je vous fais la promesse tacite de vous les rendre sensibles, vivantes, de leur donner corps, de vous faire toucher leurs présences immanentes sous les voiles des banalités quotidiennes. Il faut que je vous rende possible la découverte de nouveaux modes de pensée, d'amour et d'action. Il faut que des paysages inconnus se déploient en vous. Il faut que je vous enlève au-dessus du terre à terre; que je vous enivre de l'ivresse du Ciel; que vous vous preniez à flamber comme de vivantes, d'inextinguibles torches; que la soif du Ciel vous dessèche; que la fringale du sacrifice vous consume; que quelque chose enfin se lève dans vos coeurs, à chacun, et crie : Servir, servir, voilà mon voeu.

Me sera-t-il donné de susciter cet élan ? Et si une telle force répond à mon indigne prière, son effet durera-t-il encore lorsque vous aurez passé ce seuil?

Il n'importe; l'effort doit être tenté, même si on le prévoit peu durable.

* * *

Les devoirs de l'orateur sont tellement lourds, vous le voyez, que l'aide de son public lui est nécessaire.

Ici s'ouvrent deux écoles.

Je pourrais flatter d'abord le penchant inné des hommes pour le merveilleux, et très doucement, petit à petit, le convertir en goût des choses éternelles.

Ou bien je puis, ouvertement, attaquer la magie; les initiations, les sagesses ésotériques, en montrer les bases précaires et les horizons en somme étroits; puis construire sur ces ruines un temple nouveau, ou une chapelle.

Mais la première méthode me semble un peu diplomatique; et, quant à la seconde, je sais que le Ciel n'aime pas qu'on démolisse, non plus qu'on galvanise des cadavres. Lorsqu'une créature ou une institution deviennent inutiles, elles tombent d'elles-mêmes. Que ferais-je donc, au cas où vos désirs ne correspondraient pas aux miens? Je vous proposerai un effort. Voici :

Ce que j'ai à vous dire est encore plus simple que ce que la religion nous enseigne. N'attendez de moi que des notions connues, mais oubliées, enfouies en vous sous des alluvions nombreuses. Certaines de ces idées vous paraîtront incroyables, peut-être; mais, parce que votre âme les a déjà entendues autrefois, au seuil de l'éternité antérieure, vous me croirez, si rudement que je heurte les formes actuelles de votre mental.

Je vous demande d'abord votre attention.

Si vous écoutez un professeur, un artiste, qui ne soit qu'un homme de talent, votre bonne volonté de retenir et de comprendre suffira. Mais si vous voulez que s'ouvre le sanctuaire intérieur aux échos des harmonies

divines, il faut plus qu'une disposition mentale. C'est votre coeur qui doit se donner. Venez à celui qui parle, quelque indigne qu'il soit, comme à la voix extériorisée de votre conscience. Vous et lui, vous formez un couple de forces; que vos désirs ascendants et que son effort descendant se joignent, se prennent, se conjuguent, afin que de leur union naisse un enfant spirituel.

D'ailleurs, si je suis à cette place, c'est que vous m'y avez appelé. La minute présente est toujours la fille d'innombrables désirs inconnus. Sans que votre mémoire s'en souvienne peut-être, votre coeur a crié, une nuit de détresse intellectuelle ou morale; et la forme de ce cri reste encore inscrite sur le visage de beaucoup d'entre vous.

Vous avez eu de l'inquiétude; l'idéal en vous a cherché de l'idéal hors de vous; et, comme tout désir travaille de soi-même et finit par créer sa satisfaction, votre désir, après bien des courses dans l'invisible, bien des fatigues, bien des mécomptes, a fini par nous réunir, vous et moi.

Souvent une lassitude vous accablait, de l'inappétence sans cause. C'était la quête anxieuse de votre esprit parmi ces mondes grouillants qui s'étendent à perte d'imagination dans l'occulte Au-Delà, où nous ne sommes que des poussières.

Eh bien ! le commun désir du Ciel qui nous a réunis fera que vous me comprendrez si c'est vraiment du Ciel que je vous parle. Mais, si vous désirez Dieu, et que je vous veuille conduire vers les paradis de l'occultisme ou de l'ésotérisme, nous ne nous comprendrons pas. De même - et c'est ici l'écueil où nos mutuels élans peuvent se briser - si je vous parle du Père, du Fils, de l'Esprit, tels que la Lumière profonde en vous sait bien qu'ils sont,

tandis que votre moi, votre intelligence, votre vouloir n'ont soif que de merveilleux et pas de divin; alors mon désir et votre désir, courant par des sentiers différents, ne se rencontreront pas, ni ne porteront de fruit.

* * *

Ce que je vous demande ensuite, c'est de la simplicité. Une heure par semaine, une petite heure, redevenez simples. En rentrant dans cette salle, dont l'atmosphère vibre encore du battement des ailes angéliques, que vos coeurs recouvrent l'ingénuité de l'enfance. Oubliez ce que vous êtes et ce que vous fûtes. Savants, oubliez vos sciences; philosophes, oubliez vos sagesses nombreuses; tous, oubliez vos vices, car, tous, nous sommes criminels, nous pouvons l'avoir été, ou nous pouvons le devenir.

Essayez de ne pas dire en m'écoutant : « Cela, c'est du Plotin; ceci, c'est de l'hindouisme ». Apprendre est un art; oublier en est un aussi. Oubliez donc : femmes, vos douleurs et vos passions; hommes, vos ambitions; jeunes gens, vos fanatismes; vieillards, vos lassitudes. Dites-vous, pour une heure, que vous êtes redevenus des ignorants, des candides, des tout petits; car, bien que moi je ne sois rien, je ne sache rien, je ne puisse rien, peut-être pourquoi pas ? la Certitude, la Paix, la Béatitude vont-elles descendre sur vous tout à l'heure, sous le couvert de mes phrases incolores et maladroitement.

Dites-vous : deux fois, cent fois, dans ma vie, j'ai cherché Dieu; peut-être l'heure de la rencontre est celle-ci!

Faites de la place en vous pour cet instant béni. Que l'Ange trouve la maison nette; que l'étincelle

descende sur un bûcher tout prêt; que la graine tombe dans un sol sans mauvaises herbes. Si nous savions regarder, nous verrions à toute heure des miracles.

Toutefois, n'attendez pas de moi des révélations. Les grandes idées fondamentales de la vie intérieure sont aujourd'hui les moins connues. L'homme est partout curieux de mystère; mais, chez le civilisé, ce goût devient facilement une manie. Voilà un des plus grands obstacles qui nous empêchent l'accès de la Vérité. Le simple seul est vrai. Cet axiome devrait guider nos recherches intellectuelles; notre état psychique est strictement lié à son observance. En effet, la complication du moi évoque une complication analogue du non-moi; ou, pour parler un langage plus clair, notre conscience aperçoit la Nature à travers le prisme de la personnalité. Un prisme homogène transmettra une image exacte et nette, un cristal trouble rendra l'image confuse. D'autant plus que notre mental n'est pas une substance inerte; il possède un attrait magnétique qui va chercher parfois fort loin dans l'invisible les formes du non-moi qui lui sont correspondantes.

Plus le moi est un, plus il est capable de percevoir l'unité objective; et son unification dépend de sa simplification. Comment nous simplifier ? demanderez-vous. En nous oubliant, en nous refusant à nous-mêmes les acquisitions et les satisfactions personnelles. Ainsi les rares hommes parvenus au sommet de l'ascèse mystique ne se distinguent en rien de la foule; leur splendeur intime reste cachée, même aux psychologues qui les regardent vivre.

Cet oubli de soi-même est un des caractères de ces « pauvres en esprit » que le Christ béatifie; il nécessite une sorte d'ingénuité d'âme, une spontanéité d'enfant,

une candeur que les aurores de la véritable régénération voient seules fleurir. Tel est le sens de cette maxime de saint Antoine l'Ermite : « Il n'y a pas de prière parfaite si le religieux s'aperçoit lui-même qu'il prie ».

Tout enrichissement de notre être demande un appauvrissement préalable; toute acquisition exige une renonciation. En énonçant ces paradoxes je ne veux pas vous mener aux écoles orientales qui, pour obtenir le Savoir, tuent le désir de savoir. Ce procédé est excellent pour qui ne connaît pas le chemin de la vie absolue; nous, disciples du Christ, nous savons que, pour devenir un avec notre Maître, consubstantiels avec Lui, il nous faut trois choses :

Renoncer à soi, et non tuer le désir,
Porter sa croix, et non s'évader du devoir,
Suivre le Christ, et non aucun autre dieu.

En ce qui nous occupe actuellement, vous et moi, le premier effort est seul nécessaire. Si nous voulons nous comprendre, si nous voulons que notre rassemblement soit fructueux et qu'il évoque une Lumière, il faut et il suffit que nous renoncions à nous-mêmes, c'est-à-dire que nous soyons un.

Quant à moi, je dois oublier tout ce que je puis savoir de vous, de vos opinions et de vos cœurs; je dois n'apercevoir en vous que la seule flamme, droite et pure, de la recherche divine. Quant à vous, que non seulement vous arrêtiez vos désaccords extérieurs les uns avec les autres, mais aussi vos désaccords intérieurs entre votre tempérament, votre caractère, votre mentalité, votre éducation et le désir immortel de l'Idéal qui vous a conduits ici.

* * *

Mais la méthode la plus énergique et la plus courte d'obtenir cette simplicité, cet élan, que je ne crains pas de vous demander, consiste dans l'acquisition et la mise en oeuvre de la très mystérieuse et très puissante force de la foi.

Examinons ceci avec le soin le plus scrupuleux.

Pour le théologien catholique, lequel est en ce cas d'un avis assez semblable à celui du théologien brahmanique, la foi est la représentation substantielle de ce que l'on espère, l'affirmation de ce qui n'est pas apparent, la connaissance surnaturelle, c'est-à-dire impossible aux hommes et aux dieux, quelles que soient les facultés glorieuses qui puissent leur appartenir.

Un astronome me parle des canaux de Mars. Je le crois; ce n'est pas de la foi, car je puis refaire ses expériences; je puis, par les privilèges attribués aux adeptes, aller vérifier sur place ses renseignements. Un ange me dit : Jésus est le Fils unique de Dieu. Si je le crois, c'est de la foi, parce qu'il est impossible à la raison, comme aux sens, physiques ou transcendants, de s'assurer de ce fait. Les interprétations ésotériques, alchimiques, magiques, astrologiques, subjectives des mystères religieux n'appartiennent pas à la foi; ce sont des concepts naturels, humains, relatifs. La formule de l'acte de foi n'est pas précisément le fameux : « Je crois parce que c'est absurde », mais : « Je crois, bien que cela me paraisse absurde ».

La foi vise Dieu, et Dieu seul. Ainsi elle est unique de son espèce et véritablement universelle, car elle opère au-dessus des formes, des rites, des lois, des religions. Elle sauve tout homme; elle transmue en bien tout acte

mauvais par lui-même, mais effectué dans l'intention pure de l'Absolu.

Cet Absolu, Dieu, dont la présence est universelle, plénière, physique, oserai-je dire, faute d'un terme plus exactement expressif, nous ne Le voyons, ni ne Le sentons; cependant nous sommes certains qu'Il est là, parce que notre principe intérieur d'éternité connaît et reconnaît le principe extérieur d'éternité dont Il procède; mais les organes de cette âme divine : l'esprit, l'intelligence, le sensorium, ne sont pas assez affinés pour l'enregistrement de ces lumières sublimes. Tout ce que l'homme peut arriver à percevoir par ses propres forces n'est pas éternel.

La foi, c'est, en dépit de l'incompréhension, de la non-perception, de la non-intuition même, un acquiescement entier, un assentiment inébranlable de la volonté à la parole de Dieu. Seule de toutes les religions, celle du Christ réclame de nous cet effort. A vrai dire, ce n'est pas nous seuls qui l'accomplissons; c'est le Christ dans le centre de notre coeur qui nous rend sensibles aux paroles anté-séculaires de la Sagesse éternelle. Par ainsi, la foi nous unit au Verbe Jésus, nous unifie avec Lui, opère notre régénération en Dieu et nous sauve.

Une foi immuable éloigne le danger, puisqu'elle nous jette dans l'abîme de la Toute-Puissance. Elle opère tous les miracles puisqu'elle affirme le surnaturel. Elle guérit l'incurable et purifie le criminel, puisqu'elle bouleverse tout en nous et nous réorganise de fond en comble. Rien n'est impossible à qui en possède la moindre parcelle, et les promesses du Christ à son sujet ne sont pas des métaphores. Une dans son objet, innombrable dans ses applications, obscure dans son essence, toute puissante dans ses effets, la foi ne

demande qu'une seule condition : c'est d'être vivifiée par des actes, encore plus que par des paroles. Les oeuvres matérielles seules fournissent de l'aliment aux plantes spirituelles. De même, en retour, l'intention centrale du coeur, sublimée par la foi, dynamise les travaux de nos mains.

Si l'acte est la pierre de touche, l'épreuve de la foi, car tout ce que l'on sacrifie à une idée la renforce, le doute en est l'ennemi; il divise nos forces, la foi les concentre. Exerçons-nous à ne pas douter.

Ainsi, un malade prie pour être guéri; s'il ne l'est pas, il faut qu'il conserve la même certitude d'espoir, en dépit de toute logique. Ainsi encore, vous voilà venus dans l'attente de quelque chose de nouveau et vous allez être déçus. Revenez tout de même, revenez jusqu'à la fin, car, certainement, vous obtiendrez un jour la Lumière.

Le plus beau des fruits qui mûrissent sur l'arbre de la foi, ce n'est pas le don des miracles, c'est la patience. La patience, force merveilleuse et mystérieuse par laquelle, le Christ nous l'affirme, nous parvenons à posséder nos âmes. Posséder son âme, c'est que tout ce qui compose cet ensemble très complexe que nous sommes devienne vraiment notre propriété, qu'on soit le maître de soi-même, qu'on se connaisse parfaitement, triple initiation au baptême de l'Esprit.

On peut apercevoir ici la raison pour laquelle l'apôtre Paul fait cette remarque en apparence superflue : La foi vient de l'ouïe. Il existe, en effet, une relation secrète entre les arcanes du Ciel et les fluides acoustiques, entre le sens auditif et le sens du divin. La musique, dans son effort d'exprimer l'inexprimable, nous donne le même enseignement. Mais ne nous laissons pas entraîner dans le fascinant labyrinthe des sciences

mystiques; et maintenant que nous avons terminé la très rapide esquisse des dispositions dans lesquelles l'auditeur d'un discours religieux doit se placer, il ne nous reste que bien peu à dire pour conclure.

* * *

La plus importante de ces dispositions que je vous demande transforme votre existence en un combat continuel. Engagez ce combat avec la certitude d'être vainqueurs, et vous vaincrez. Car le champ de bataille est ici le monde moral. Cette lutte s'équilibre par une culture: l'amour fraternel. Notez ces deux types mystiques : le soldat de Dieu, le laboureur de Dieu; nous aurons à y revenir souvent au cours de ces causeries.

L'oeuvre est le corps de la foi. L'oeuvre la plus excellente, la charité, en sera le corps le plus beau. Dans la conjoncture où nous sommes, vous avez une certaine sorte de charité à répandre pour que votre foi vive et opère. Vous avez une chose spéciale à réaliser pour que se lèvent dans vos coeurs les transports, les exaltations, les prosternements où nous jette la vue extasiante de la Lumière incréée. Voici :

Quand l'homme envisage avec la gravité convenable les vastes complications de la vie, il aperçoit aussitôt la nécessité d'une aide. Il la trouve dans le milieu invisible où son esprit a élu résidence; et, selon son caractère, il utilise ces forces auxiliaires, il les sollicite ou il essaie de les commander.

Si le moi habite l'appartement de la matière, il s'adressera aux forces matérielles; s'il habite l'appartement des fluides, il s'adressera aux divers magnétismes; s'il habite l'appartement de l'intelligence,

il aura recours aux forces mentales, et ainsi de suite. Si ce moi connaît la Lumière surnaturelle, ce sont les forces mystiques qu'il sollicitera.

Ce que sont ces forces, au moins les principales, nous l'étudierons dans la suite de ces entretiens. Pour aujourd'hui, il nous suffit de savoir qu'elles existent à portée de la main, qu'elles nous entourent, qu'elles nous baignent, et qu'il dépend de notre seul bon vouloir de nous les incorporer.

L'ambiance tout entière est pleine d'esprits. Non seulement des anges et des démons, mais des créatures de tout degré, en qui la bonté et la méchanceté se mêlent selon des proportions infiniment diverses. Si l'enseignement religieux commun ne parle que d'êtres bons ou mauvais à toujours, c'est sans doute afin d'éviter à la masse ces curiosités dangereuses qui essaient de se satisfaire par la pratique de la magie.

La littérature patristique mentionne bien l'existence des esprits de la Nature, mais sans s'y arrêter. A vrai dire, il n'y a pas d'êtres fixés éternellement dans les Ténèbres, et il y en a très peu - on pourrait les compter-fixés à jamais dans la Lumière. Nous fûmes des anges; nous sommes en alternative de devenir des démons ou de remonter plus haut que les anges. Mais ce qui nous intéresse pour le moment, c'est de savoir que nous avons des auditeurs et des spectateurs invisibles en grand nombre. Vous avez amené, chacun, avec vous, toute une cohorte d'esprits : esprits de vos ancêtres, esprits de vos descendants, esprits de vos parents actuels, esprits auxiliaires, adversaires, illuminateurs, corrompteurs. Vous n'avez pas une haine, une amitié, un désir, un élan, un souci, une joie, une larme, qui n'existent individualisés dans les espaces intérieurs de votre personnalité avant de

devenir un fait matériel sur cette terre.

L'objet même en vue duquel nous nous sommes réunis appelle et apporte autour de nous un nombre d'entités invisibles proportionnel à l'énergie volitive, à la ferveur que nous avons mises à le viser, à la place que nous lui avons réservée dans notre coeur.

Percevoir ces entités, les classer, accepter les unes, rejeter les autres, cela, il ne faut pas le faire; ce n'est pas de notre ressort. Nous n'avons, vous et moi, qu'à nous préoccuper d'une seule chose, « l'unique nécessaire ». Que toutes ces présences, toutes ces énergies, bonnes, mauvaises, hésitantes, s'en retournent, tout à l'heure, dans leurs séjours respectifs avec une joie, un confort, un rafraîchissement.

Comment faire ? Nous réconcilier, nous mettre en paix avec tous les êtres.

Ceci n'est pas une maxime banale; c'est une formule de dynamique spirituelle simple, efficace, précise dans son emploi, générale dans ses effets; c'est une loi rigoureuse, un accumulateur d'énergies incommensurables.

Ne pas attaquer de créature, ni par la pensée, ni par la parole, ni par l'acte, c'est une discipline ardue. Essayez de la suivre une journée; aux efforts qu'elle vous coûtera jugez de l'importance des résultats.

Demeurer en paix avec les hommes, les animaux, les plantes, les pierres, les objets, les idées, les événements, le temps, les passions, les anges, les démons et les morts, c'est ne rien leur prendre de plus que ce que la Loi leur commande de nous donner; c'est les recevoir tous avec un sourire; c'est leur offrir ce qui leur fait envie de nous-mêmes. C'est une charité immense, inlassable, très secrète; c'est l'empire sur soi-même le plus constant,

le plus immuable, le plus serein; c'est le retour au bercail d'un nombreux troupeau dispersé. C'est un épisode de la bataille cosmique dans le tumulte de laquelle jaillit çà et là, comme l'éclair, la présence ineffable de l'Etre incompréhensible, du grand Ange de la Paix, venu toutefois pour apporter la guerre et allumer dans ce monde un certain feu : Notre Jésus.

Si nous ne lésons personne, toutes ces créatures viendront à nous, en nous, parce qu'elles ont soif de Lumière et que ce n'est qu'à travers le coeur de l'homme qu'elles peuvent apercevoir la gloire de Dieu. Cette gloire, c'est l'harmonie, c'est la paix; nous ne pouvons nous l'assimiler que si nous habitons son royaume. Pacifions, Messieurs; pacifions nos corps, nos sens, nos esprits et les milieux où nous peinons avec une pleine conscience. Ne vous inquiétez pas de l'invisible, des arcanes, des choses secrètes; rien n'est secret devant Dieu; or vous vous êtes assemblés ici pour apprendre de nouveau à vivre en Dieu.

* * *

Vivre en Dieu ! Souhait inouï de hardiesse, souhait tout simple aux coeurs simples. Je vous ai demandé bien des choses avant de vous rien offrir en échange. Je n'ai rien à vous offrir, ou plutôt, ce n'est pas moi qui vous présente les diamants et les perles du Trésor céleste; c'est Ce Dieu, ce Père, vers qui je voudrais vous entraîner d'un irrésistible élan.

Le Père, Il est tout auprès de chacun de Ses enfants. Il a bouleversé Sa création pour Se rendre accessible à tous. Levez vos yeux et vous L'apercevrez; tournez-vous vers Lui et Il vous ouvrira Ses bras

miséricordieux.

C'est à ce suprême Grand Oeuvre que je vous convie. Nul n'en est incapable; et l'existence de chaque homme de bonne volonté, quelle qu'elle soit, lui offre un plan de travail et des occasions de progrès spécialement combinés pour lui et proportionnés à ses forces.

Commençons cette ascèse ensemble. Mettons, vous et moi, et dès cette minute, la première main à la statue merveilleuse de l'ange que nous serons un jour. L'ange, ai-je dit ? Non; veuillons plus simplement devenir dignes de notre titre d'hommes; aucune créature n'en porte de plus beau, puisque Notre Jésus voulut bien S'en revêtir.

LE MYSTICISME THEORIQUE

(20 Janvier 1912)

« QUI ME REÇOIT REÇOIT CELUI QUI M'A ENVOYÉ ». (MATTHIEU X, 40.)

Si vous voulez bien réfléchir sur ces paroles de Notre Jésus -non, pas réfléchir, mais les aimer à coeur perdu - vous saurez immédiatement tout ce que je veux vous dire et bien plus encore. Faites-en l'expérience dans vos heures de solitude.

Les définitions qu'on a données du mysticisme sont toutes différentes, parce que chaque auteur s'est placé à un point de vue différent. Selon la philosophie officielle, c'est une sorte de contemplation dans laquelle l'être humain s'unit à Dieu par un procédé incompréhensible. Selon la théologie, c'est une connaissance intuitive accomplie dans le silence des opérations rationnelles de l'entendement. Selon l'étymologie¹, tout système dont les méthodes et les résultats sont secrets est un mysticisme. Dans ce cas, tous ceux qui pensent ou agissent dans les régions extraordinaires de la conscience seraient des mystiques. Ces définitions sont trop larges; le vocabulaire philosophique de la langue française manque de

précision. Religiosité, idéalisme, spiritualisme, ésotérisme, transcendantalisme, occultisme, magisme, hermétisme, psychisme, théosophie, kabbale, gnose, soufisme ne sont pas des expressions synonymes entre elles, et surtout ne sont pas des termes équivalents à mysticisme.

On peut considérer comme mystique tout homme qui, à quelque religion qu'il appartienne, se rattache à Dieu seul, faisant abstraction de toute créature et consacrant toutes ses forces à l'accomplissement de la volonté du Père.

Le mysticisme n'est pas seulement une méthode de contemplation et d'extase; ce n'est pas non plus que la physiologie de l'âme; c'est encore beaucoup d'autres choses ². Dès qu'une créature se remet, du fond du coeur, entre les mains du Père, ses voies sont changées; ses travaux, qui varient suivant ses facultés et les besoins de l'évolution générale, sont conduits pas à pas, par des agents spirituels spéciaux, remplaçant les guides ordinaires dont chaque homme est pourvu selon sa profession et ses aptitudes. La voie mystique conduit directement au plan divin, au Royaume de la Miséricorde et de l'Amour; et l'air qu'on respire en la parcourant vient en droite ligne de ces mêmes éternels horizons.

A certaines âmes, uniquement assoiffées d'Absolu, la science ne suffit pas, la religion est trop prudente, l'ésotérisme trop compliqué. Elles pressentent une science des sciences, une religion des religions, une initiation dont tous les collèges secrets ne donnent que les débris corrompus. Il existe une méthode de savoir par laquelle la connaissance est instantanée, une religion sans rites par laquelle l'homme se relie immédiatement

au Père, une initiation inaccessible, mais transmissible gratuitement, qui nous revêt du pouvoir suprême : se faire écouter de Dieu. Quelque part, dans ce vaste monde, se tient le Maître des maîtres; Il ne manque jamais à la confiance de quiconque s'abandonne entre Ses mains augustes. Une Lumière, silencieuse, invisible, mais inextinguible, mais innombrable, s'offre à qui veut s'en saisir, et en éclairer les ténèbres de son propre coeur, celles des abîmes, celles des firmaments. Cette Lumière adorable est l'Amour; et le mysticisme est la science de l'Amour.

Il est la géométrie de l'âme, a-t-on dit. Oui, pour des pythagoriciens; mais, pour des chrétiens, il est la vie même de l'âme, déroulant les ondes de son occulte et très ancienne splendeur jusque sur ses organes les plus externes : nos facultés conscientes.

Quant aux forces mystiques, ce seront tous les secours que Dieu nous envoie directement, immédiatement, expressément, parce qu'il nous est impossible de mener seuls ce travail à bien. Le dispensateur unique en est Celui qui Se fit connaître comme Jésus de Nazareth. Les procédés d'appel de ces forces sont tous indiqués dans l'Évangile et ne se trouvent que là.

Vous me pardonnerez l'allure dogmatique de ces déclarations. Plus l'objet d'une étude est rare, plus il est nécessaire d'en préciser les contours.

Nous rechercherons maintenant les traits caractéristiques du mysticisme.

* * *

Les croyances du mystique sont un défi perpétuel

lancé à la raison; sa sagesse est une folie pour l'opinion commune. Aujourd'hui on reproche au catholicisme de ne pas tenir compte des développements de la science et de la pensée contemporaines; je suis un piètre théologien et un très pâle dévot; mais l'incompréhension de tant de prêtres modernistes sur ce qui constitue l'essentiel de la religion qu'ils prétendent enseigner me stupéfie. Le caractère original du christianisme, en effet, est cette notion du surnaturel, dont ne parle aucune autre religion. Pour le philosophe, pour le savant, pour l'ésotériste, le surnaturel n'existe pas, parce qu'ils croient tout savoir et qu'ils prétendent tout expliquer; pour le mystique, le surnaturel existe, parce qu'il sait qu'il ne sait rien; c'est cela l'essence du christianisme.

Cette notion et celle de la participation constante de l'Absolu dans les affaires du Relatif; cette foi dans la sollicitude du Père; cette certitude que, puisqu'Il peut tout, un miracle est toujours prêt à jaillir selon nos besoins impérieux; tout cela, ce sont les corollaires de l'évidence intuitive dont s'éclaire le mystique : que Jésus est le Fils unique du Père, et Dieu Lui-même.

L'exégèse, la critique, les manuscrits, les interpolations, les contresens, les variations du dogme et de la discipline, les disputes de l'École, tout cela est indifférent au disciple; ce sont des bruits de paroles étrangères, des cris d'enfants sur la place publique. Il porte en lui-même une certitude irréfragable, une évidence inattaquable, comme la splendeur du soleil. L'enfant a-t-il besoin de papiers d'état civil et d'un cours d'embryologie pour savoir que sa mère est bien sa mère ?

Le mysticisme est un bloc homogène; toutes les molécules en sont fixes, nécessaires et en harmonie

réci-proque, comme les habitants du Royaume éternel dont cette doctrine représente l'intersigne. Puisque l'Absolu s'incline sur chacun, s'approche de chacun sous la forme du Verbe, cette sollicitude est parfaite, et ces soins embrassent notre être tout entier. Dieu donc peut S'unir, directement, sans symboles, sans intermédiaire, à la substance de toute âme capable de recevoir une telle extraordinaire visitation.

Vous rendez-vous compte, Messieurs, de l'inouï, de la folie de cette idée ? Non, toute imagination s'efface et toute intelligence s'abat devant un tel spectacle. L'Absolu descendant réellement dans le Relatif, sans l'intervention d'un ange, d'un prêtre, d'un rite, d'une formule; dans la nudité sur-intellectuelle, supra-imaginaire, dans l'abîme terrifiant de la foi, dans la septuple ténèbre des sens, de la raison, de la volonté, du désir, de la solitude spirituelle, de la nuit psychique, de l'anéantissement du moi ?

Ainsi, les méditations des gymnosophistes, les macérations des ascètes orientaux, nous savons qu'elles ne mènent pas à l'Absolu, puisque ces sages ne veulent pas suivre le Voyageur solitaire qui en fraya le chemin .

Mais nos théologiens eux-mêmes reconnaissent que Dieu peut transmettre à l'âme les vertus de Sa grâce par un autre canal que celui des sacrements. Certains êtres d'élite, en réponse à leur observance extraordinaire des lois du Ciel, en reçoivent les dons directement. Le Verbe les leur envoie par un messenger spécial. De même qu'à la messe il y a transsubstantiation des espèces du pain et du vin, le Verbe opère un miracle identique dans les coeurs capables de Le recevoir. Celui qui se connaît un ennemi mortel, qui l'invite à sa table, le sert, l'embrasse et lui pardonne, dans l'esprit d'un tel disciple

le Christ Lui-même crée à nouveau des organes, transforme en Sa propre chair les cellules qui agonisent et en Son propre sang les cellules qui aiment le meurtrier³.

Prenons un peu de champ pour apercevoir l'ensemble de l'organon mystique.

* * *

Les milliards de formes qui composent l'Univers sont les images réfractées d'un certain nombre de sources lumineuses disséminées dans son sein. Ces sources sont les membres, les organes, les facultés. Les puissances du Verbe. Et chaque religion, avec sa théologie, sa liturgie et sa hiérarchie, est l'image vivante de l'un des aspects de ce Verbe central. Les religions ne possèdent donc pas toutes une égale valeur; mais, quoique pouvant toutes conduire l'homme à l'éternel salut, puisque toutes commandent en premier l'amour du prochain, il en est de plus complètes, de plus actives, de plus vraies les unes que les autres.

Cependant un trait commun les relie, caractère fatidique sans quoi elles ne seraient plus des religions : c'est le formalisme. C'est à lui qu'elles doivent leur solidité d'existence, mais aussi c'est lui qui borne leurs développements spirituels. Par les rites, les religions reçoivent la force de résister aux torrents des siècles et des mouvements sociaux; par les rites, l'immense majorité des fidèles soutiennent la faiblesse de leur volonté; par les rites, les hiérarchies invisibles, intermédiaires entre les dévots et leur dieu, reçoivent une nourriture supplémentaire.

Mais aussi, par les rites, les dirigeants

ecclésiastiques dévient parfois vers des buts temporels illusoires, les fidèles oublient souvent Dieu pour les intermédiaires, et ceux-ci peuvent également faillir à la stricte obéissance. Ainsi, en tout il y a du mal et du bien.

On peut donc dire que le mysticisme vrai est à l'origine des religions et qu'il se retrouve à leur fin; mais, au cours de leur existence, il subit, du fait des incompréhensions ou des trahisons humaines, des éclipses plus ou moins longues et plus ou moins profondes. Pour le retrouver, il faut revenir en arrière et, après s'être tout à fait débarrassé des opinions acquises et des préjugés, scruter d'un esprit libre et simple les paroles du fondateur lui-même de la religion que l'on étudie.

Tel est, Messieurs, le travail auquel je prends la hardiesse de vous convier. Vous êtes tous capables de l'entreprendre. En effet, revenir en arrière, c'est remonter vers une source, c'est creuser dans la profondeur. Remontez donc vers la source très profonde et très cachée, au fond de votre coeur, d'où tombe goutte à goutte l'eau des fontaines éternelles. Le formalisme existe aussi en vous; débarrassez-vous-en; devenez simples; mais ne défrichez que si vous sentez la force de tenir la pioche jusqu'au bout. Sinon gardez la voie commune. Car les rites sont des êtres vivants qui ont aggloméré des colonies d'êtres vivants dans votre invisible personnel comme dans l'invisible collectif de votre religion; ce sont des factionnaires; ils obéissent à leur consigne; ils servent qui les sert et ignorent qui les nie.

Les habitants de ce monde occulte fournissent des appuis aux fidèles moyennant quelque offrande, je veux dire quelque effort matériel, que le désir du dévot

transmue en fluïdique; ainsi des abstinences, des veilles, des indulgences, des pèlerinages.

En plus de ces agents on trouve, dans l'eggrégore religieux, les esprits des défunts, toutes sortes d'êtres, infra-humains et supra-humains, autres que les anges et les diables proprement dits. Ce sont eux qui transmettent les prières, les litanies, les cérémonies, les disciplines, les jeûnes, les chants, les lumières, les travaux de science et de philosophie, les efforts d'art, toutes choses en un mot constituant le corps physique de la religion. Ce sont eux qui rapportent en retour les exaucements, les bénédictions, les guérisons, les illuminations.

Toutes ces auras, tous ces courants fluïdiques sont des substances créées, naturelles, bien qu'inconnues; la foi, la sainteté - substances divines - ,le fanatisme, la tyrannie - substances infernales - les dirigent. Dans cet orbe de fluides moyens ou médiateurs, la loi du choc en retour règne; la réaction s'y produit, égale et de sens contraire à l'action. Un enfer s'y creuse toujours aux antipodes d'un paradis.

Mais la Paternelle Bonté ne ferme cependant point Ses bras à celui qui ne peut se résoudre aux chemins de l'Église, nivelés, entourés de barrières, parsemés de gardiens. Les libertaires peuvent tout de même se sauver; le dernier des sauvages peut parvenir à la vie éternelle, puisque se sauver, c'est accomplir la volonté du Père et que cet accomplissement consiste à aimer son prochain.

Toutefois, l'impatience d'un joug quelconque est si vive en nous qu'il faut spécifier ici avec force l'obligation impérieuse pour celui qui rejette la religion extérieure de se soumettre d'autant plus rigoureusement à l'observance littérale de l'Évangile. Sous prétexte d'avancer plus vite

en s'allégeant des formes accessoires, il ne faut pas jeter à terre le fardeau des commandements essentiels.

Le sentier du mystique libre est direct; il coupe droit au flanc escarpé de la montagne. Le sol y est raboteux, les pentes abruptes et les ouragans terribles, mais l'air est plus pur, les parfums plus agrestes et plus pénétrants, les horizons plus beaux et la lumière éclatante. On n'y rencontre que peu de monde, des pauvres gens bien simples, des bergers, des laboureurs, quelque soldat en reconnaissance. Quoi qu'il en soit, je n'oserais jamais conseiller de prendre la coursière; ceux qui sont assez forts pour s'y engager se décident tout seuls. Il y a le vertige, les terreurs nocturnes, les éboulements, des voleurs parfois, des fauves aussi. C'est là votre route, vous violents, par où vous montez à l'assaut de la divine citadelle. Route inconnue, route glorieuse, route des solitudes et des solitaires, route des messagers de Lumière, des porteurs d'éternité, des martyrs de l'Idéal, puissions-nous un jour te gravir dans cette détresse propice, dans cette agonie physique et mentale où brille solitaire la grande torche de l'Amour !

Sans doute ceux-là seuls en affrontent l'escalade, les tempêtes et les aventures, qui ont longuement et patiemment obéi à de minutieuses pratiques. L'homme ne se libère qu'en portant ses chaînes et non en les rejetant, en payant ses dettes et non en les niant.

En général, on suit le chemin sur lequel les dieux nous posent; il faut être bien sage déjà pour pouvoir choisir. Néanmoins, la purification des mobiles de nos actes, si modestes soient-ils, peut en décupler la portée; de sorte qu'avec la plus petite portion de libre arbitre, nous pouvons quand même faire de bonne besogne.

Chaque chose vient en son temps, bien que nous

puissions retarder ou hâter ce temps. C'est peu, une vie terrestre, c'est quelques minutes sur l'immense journée de notre voyage, penserez-vous. Ah ! c'est que vous n'aimez pas Dieu, c'est que le désir de Son avènement ne vous consume pas, c'est que les souffrances autour de vous ne vous émeuvent pas, c'est que vous n'avez pas soif de Lumière, ni faim d'universelle Béatitude. Que ne souffrent pas des amants terrestres pour un rendez-vous manqué ? Comment décrire alors la désolation qui dévaste le coeur du disciple privé de la présence de son Maître ?

Nous sommes liés les uns aux autres, direz-vous encore; nous ne parviendrons pas au but les uns sans les autres; par conséquent, ce n'est pas la peine de se donner tant de mal. Au contraire; puisque le moindre effort de chacun de nous profite à tous, puisqu'une solidarité cimente tous les humains de la Terre à Neptune, et d'Aldébaran à Antarès, nous sommes tenus aux plus grands efforts. Sentir que mon minime travail profite à des milliers d'êtres, cela ne décuple t-il pas mon élan, cela ne me donne t-il pas toute la douceur du sacrifice joyeusement embrassé ?

Le premier des caractères du mystique, notez-le donc, Messieurs, pour des diagnostics futurs, c'est le goût de la vie, l'ardeur au travail, la sérénité dans la gêne, la paix profonde dans les déchirements des souffrances physiques et morales, choses, en somme, toujours extérieures. Car l'âme ne souffre pas.

Ainsi l'observance ou la non observance des rites ne sont pas des signes mystiques, mais le recours à Dieu seul, et l'énergie d'agir.

Les connaissances extraordinaires sont-elles un troisième sceau du mysticisme ?

Non, répondrai-je tout de suite. Ce ne sont pas là choses indispensables, mais de petites gâteries au moyen desquelles notre Ami essaie de nous faire avancer. Le mystique n'est pas un amateur de sciences secrètes. Pour lui, la Science, conçue comme un ensemble de notions fixes, n'existe pas. La science, selon lui, est infiniment diverse; elle varie à chaque seconde, parce que, à chaque seconde, les objets changent, les centres de perception changent, l'état du milieu change.

Voici, par exemple, l'hypothèse des réincarnations. Il est très rare que la connaissance des vies antérieures soit utile. Les pseudo-révélation qu'on peut obtenir là-dessus par les médiums, par les somnambules, par intuition, par méditation transcendante, embarrassent notre marche plus qu'elles ne l'aident. Ceux qui s'observent sincèrement s'en aperçoivent bien; et les rares privilégiés aux yeux desquels le Passé soulève son voile disent tous que cette connaissance serait pour eux plutôt une épreuve qu'une aide. En réfléchissant au mélange d'orgueil, de paresse et d'inquiétude qui fait le fond de notre nature, vous reconnaîtrez sans peine la justesse de cette opinion.

La doctrine des réincarnations est consolante, dites-vous. Vous ne croyez donc pas en Dieu, que vous cherchez une consolation ailleurs que dans Sa Parole qu'Il répète sans cesse au fond de votre coeur ! Votre dieu est donc un tyran cruel, puisque vous vous déssolez pour une mort, puisque vous la jugez injuste ! Ou alors vous n'êtes pas conséquents avec vous-mêmes.

La vue prophétique de l'avenir n'est pas davantage

un caractère du mysticisme. Voyez plutôt la doctrine du millénarisme. Non seulement depuis le XIe siècle, mais depuis les cénobites de la Thébaïde, depuis saint Paul même, tous les mystiques ont cru voir tout proche le jugement dernier. Les catholiques comme saint Vincent Ferrier, les gnostiques, les albigeois, les vaudois, les laïques, les luthériens, les calvinistes, les jansénistes même ont prophétisé des catastrophes finales et définitives immédiates. Sur ce, les positivistes de rire. Les uns et les autres ont raison dans un certain sens.

Le Maître a dit : « Je viendrai comme un voleur ». Personne ne prévoira donc le moment de Sa manifestation dans les rôles de Juge universel, ni de Régénérateur de notre esprit. De plus, la terre n'est pas un bloc homogène, comme un cristal; c'est une masse en travail; c'est un carrefour. Elle contient de tout en fait de substances et d'êtres; elle a des maladies; on lui administre des remèdes; elle subit des opérations chirurgicales. Tout cela, ce sont des jugements partiels; ils ont lieu dans le plan intérieur vivant. Nous ne les soupçonnons pas, mais certains voyants les aperçoivent. Il y aura un grand règlement de comptes, c'est certain; mais l'échéance est inconnue; aucun adepte ne peut la calculer.

Voici encore une autre raison pour laquelle la prophétie n'est pas un caractère certain du mysticisme. Quand un coeur suit le chemin du Christ, il marche plus vite que les autres; mais aussi il jouit, bien avant le gros de la troupe, de la beauté des horizons qu'il a découverts. Il est donc tout naturel que le mystique voie l'avenir, vive en avance certaines scènes, encore dans l'invisible, auxquelles sa famille spirituelle ne participera que dans un siècle ou plus. Le jugement est une de ces scènes; et,

comme la conscience du voyant n'a pour terme de comparaison que les tableaux du monde physique, la moindre des clartés du monde intérieur lui paraît si magnifique, si haute, si pure, qu'il croit universelles des images de phénomènes très locaux.

Les facultés transcendantes et les pouvoirs ne constituent pas non plus des preuves de la voie mystique. Nous autres, observateurs du dehors, nous apercevons bien les marionnettes, mais non les mains qui les font s'agiter; nous voyons des miracles, des extases; nous ignorons la force qui les produit; un estropié peut l'être devenu par suite d'un crime ou d'un dévouement. Ne donnons donc pas soudain notre confiance à ceux qui opèrent des choses admirables. S'ils appartiennent à la Lumière, ils ne nous tiendront pas rigueur de notre réserve.

* * *

A quoi donc reconnaître le mystique vrai, en outre de sa passion de charité ?

A sa croyance en la divinité de Jésus, divinité unique, divinité de nature et non d'évolution; à sa charité active, à son humilité intérieure.

On parle beaucoup de Jésus, depuis ces dernières années; mais les incompréhensions pullulent; chaque novateur l'accapare. Il est néanmoins plus loin et plus proche à la fois qu'on nous Le représente; Il est le plus grand et le plus petit, le plus distant et le plus immédiat, l'Alpha et l'Oméga. C'est vers Lui que s'efforce le mystique, vers Son oeuvre inconnue; c'est dans les voies neuves qu'Il a ouvertes entre le Ciel et la Terre que je voudrais vous faire marcher; c'est de l'effusion qu'Il

répand dont je voudrais vous faire bénéficier. Pour L'apercevoir, vous aurez à sortir de cette immense création, à briser les chaînes du Temps, à franchir les bornes de l'Espace, à contempler d'un regard calme l'abîme inconcevable du Néant originel. Or aucun homme ne peut accomplir ces travaux; les Bouddhas eux-mêmes n'y sont point parvenus.

Ils réalisent cependant de la façon la plus grandiose le type du surhomme; ils sont montés jusqu'aux cimes suprêmes de la connaissance et de la volonté; mais le dernier pas, ils ne l'ont point franchi, parce que Dieu seul peut prendre la créature, changer radicalement le mode de son existence, transformer en vie éternelle sa vie conditionnée, la créer, en un mot, une seconde fois.

Si vaste que soit une intelligence, si énergique que soit une volonté, il leur est impossible de se rendre ou plus vaste que la nature ou plus forte que le démiurge de qui toutes deux elles sont les enfants. Ceux à qui le Verbe Se révèle, ceux que Sa face fulgurante éclaire sans les éblouir, ceux qu'Il choisit, en toute justice et en toute bonté, L'admirent, L'aiment, L'adorent, Le voient; mais ils ne peuvent Le comprendre. Cette illumination est toujours une faveur; je veux dire qu'elle est trop précieuse pour qu'aucun effort puisse l'obliger à se produire, comme une simple et fatale réaction chimique, par exemple. Mais nos petits travaux émeuvent notre Ami, et Il nous donne, par tendresse, ce que les lois rigides du Destin nous refuseraient.

Parmi nous, hommes du XXe siècle, ceux qui portent une adhésion inébranlable à l'existence, à la divinité de Jésus, à Sa toute-puissance, à Son triomphe sur la mort, sont ceux-là mêmes auxquels, voici deux

mille ans, Il Se fit reconnaître, par les chemins de cette terre, sous la forme familière d'un voyageur très doux, très bon et mystérieux. Voilà pourquoi Il disait : « Cette génération ne passera pas avant que tels événements ne s'accomplissent ».

Ce sont là les privilégiés de l'heure actuelle. Autrefois, lors de leur rencontre avec l'Ami, ils ne furent pas des privilégiés; c'était une épreuve, mesurée à leurs forces, et dont quelques-uns ne sont pas sortis vainqueurs. A ces derniers on a offert de subir une seconde épreuve, il y a quelques années.

Tous ceux qui n'ont pas aperçu la Lumière, à qui Mammon ou une fausse science ou l'orgueil ont bandé les yeux, ils ne sont pas perdus à jamais; des possibilités d'apercevoir le Vrai vivant leur seront présentées encore avant le prochain jugement. Eux aussi rentreront dans la bergerie, mais beaucoup plus tard, et après bien des traverses et des malheurs. Mais leur temps viendra; cela est certain. Le Père n'a donné la vie à aucune créature pour la laisser se perdre définitivement. Il y a seulement des routes différentes entre la terre et les cieux; pour parcourir les unes, il faut un siècle; ce sont les plus courtes; pour les autres, il en faut des centaines.

* * *

Le disciple authentique de Jésus n'est plus serviteur, mais ami. Heureux est-il pour avoir perçu quelque chose du Verbe autrement que par les livres, les métaphysiques et les abstractions. Heureux d'avoir vu la poignante beauté de ce Verbe resplendir dans la souffrance perpétuelle où Le réduit l'amour qui Le dévore; beauté qui transsude comme une rosée lumineuse, beauté qui s'exalte et qui flamboie, lorsque ce

Jésus S'offre, sans défense, aux tortionnaires agents du mal et de la laideur. La stature admirable du Seigneur universel distille alors l'éternelle Lumière comme une buée d'or et d'impalpables diamants. Les formes augustes de Son apparence qui, dans le calme, rayonnent un effroi sacré, prennent un pathétique ineffable dans les angoisses immenses où Le jette Sa tendresse pour les humanités, les esprits et les mondes.

Il rayonne alors, notre Christ aux yeux doux; Il rayonne d'un éclat insoutenable, vibrant tout entier du halo vertigineux des rouges flammes de l'Amour. Les aurores cosmiques flottent autour de Lui, comme des franges sombres à Son manteau; Ses pieds nus brillent comme la neige des hauts sommets et Ses mains divines, durcies par les labeurs, sont fortes et chaudes comme le soleil dorant les pampres des coteaux.

Son haleïne est comme la charge des grandes vagues dans les tempêtes zodiacales. Immobile, éternellement, on Le trouve tout de même partout à la fois; un et multiple, chacune des graines dont Il enseme les vastes champs du Père Le possède en entier; et, infatigable, Il dispense aux abîmes, aux atomes, aux dieux et aux infusoires les effluves surabondants de Sa propre vie.

Lui, l'Amour, Il soutient les mondes, depuis toujours et à jamais; c'est Lui qui, de Ses propres mains, lance de l'Abîme d'En Haut à l'Abîme d'En Bas les comètes chevelues; Il parle, et un monde naît; Il regarde, et accourent la Mort libératrice et la Renaissance béatifiante. Avec Lui tout est le Ciel; sans Lui les paradis ne sont plus que des enfers mornes et glacés.

Athlète invincible, cariatide du monde, pèlerin jamais las parmi les nébuleuses et les galaxies,

magnificence de toutes les gloires, vertu de toutes les saintetés, guérisseur silencieux, triomphateur de la mort, tel est Celui devant Qui le mystique se prosterne, et sur les traces de Qui il s'efforce de marcher.

S'il travaille, il le sait bien, c'est parce que ce Jésus a édifié de Ses mains cet univers; s'il écrit, c'est parce que l'auteur du Livre de Vie lui a communiqué de Son art; s'il assemble des harmonies, c'est que la Voix profonde du Verbe crée, anime, unifie et accorde les voix des êtres, depuis le hurlement du démon jusqu'au murmure mélodieux du séraphin. Pour cet Abîme insondable de perfections il n'existe ni murailles, ni montagnes, ni vallées, ni précipices; par Lui le disciple voit; par Lui il conçoit les arcanes et commande aux génies.

Sa douceur est toute forte; source inépuisable de l'Impossible, de l'Incréé, de l'Inédit, de l'Inouï, de l'Ineffable, de l'Irrévéle, dans Sa main gauche reposent les cendres des mondes disparus, dans Sa droite étincellent les semences des mondes futurs. Maître des univers, bienfaiteur des hommes, vainqueur des enfers, Jésus accepte du disciple la maladroite et touchante faiblesse; dans le coeur qui se hausse, si péniblement, vers Lui, Il ne regarde que sa sincérité. Comment n'aimer point ce Dieu qui Se fait notre frère, et qui ne garde de Sa grandeur que juste ce qu'il faut pour nous donner confiance et nous laisser le mérite de l'effort ?

Tel est, Messieurs, l'aspect général du mysticisme, de mon mysticisme. Il nous reste à en étudier la discipline, les prérogatives et le but.

Sédir

LE MYSTICISME PRATIQUE

(27 Janvier 1912)

« PERE, QUE L'AMOUR DONT TU M'AS AIMÉ
SOIT EN EUX ». (JEAN XVII, 26.)

Je me propose de parcourir aujourd'hui avec vous la partie pratique du mysticisme : ses méthodes, les prérogatives qu'il confère, les buts qu'il poursuit. Le paysage est immense. Je m'efforcerai tout au moins de n'oublier aucun des sites dont la contemplation peut servir à goûter la savoureuse, la pacifiante magnificence de l'ensemble.

Et d'abord, qui est appelé au mysticisme ?

Le conseil : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » fut donné à tout le peuple, en conclusion irrésistible du Discours sur la Montagne. Il n'y a donc pas, malgré ce que disent Origène, Clément d'Alexandrie, saint Jérôme, entre autres, deux christianismes, un pour la masse, un pour l'élite; ou, plutôt, il ne devrait pas y en avoir quant au règlement de vie et à la discipline, si la communauté chrétienne voulait bien se réduire à sa simplicité primitive.

D'après la doctrine formelle de l'Évangile, le disciple travaille et attend; il ne se permet pas de prendre sa récompense; il accepte le salaire que son Maître lui offre. L'Esprit seul distribue la connaissance des mystères

et la puissance des thaumaturgies; les ministres du culte ne sont initiateurs et opérateurs que dans la mesure où cet Esprit leur en donne la faculté.

L'effort vers la perfection est donc le travail normal de tout chrétien. Et, si je me place en dehors du point de vue ecclésiastique - qui, en somme, n'est qu'un point de vue au milieu d'une centaine d'autres - , je ne vois pas de motif pour accorder une prééminence à la vie contemplative. Le mot de Jésus sur Marie assise à Ses pieds : « Elle a choisi la bonne part » ne s'appliquait pas aux manières d'être des deux soeurs, mais à leurs intentions. Le chemin du contemplatif passe par les hauts plateaux; celui de l'homme d'action est dans les défilés; mais tous deux se rejoignent aux cimes, là où le soleil immuable de l'Amour unitif magnifie perpétuellement toute créature et tout objet.

Et, si peu mesurables que soient ces choses, j'aperçois tout de même autant de douleurs dans les fatigues de la vie séculière que dans les veilles de la vie cénobitique.

Tout le monde ainsi peut devenir mystique, mais à une certaine heure, seulement. Lorsque les fibres morales ont été tendues jusqu'à se rompre, lorsque les réactions que nos incartades ont déterminées deviennent trop violentes, le dur granit de notre coeur commence à s'effriter. On doute de sa force; on avait jusqu'alors gravi les riches versants de la montagne du Moi, il va falloir la redescendre parmi les pierrailles, et repartir de l'orgueil vers l'humilité, des grosses joies vers les âpres douleurs, de la gloire vers l'anonymat, des richesses vers les misères. Le Précurseur s'est levé en nous; sa voix rude flagelle; le remords arrive, puis le repentir. Dieu vient de vaincre; on aperçoit au loin la royale route étroite; on

entre dans les déserts de la pénitence, où nous attendent les agonies purificatrices, les solitudes désolantes, et enfin cette mort bénie qui précède immédiatement la renaissance dans la Lumière et la béatitude dans l'Esprit.

J'entends quelques-uns se plaindre que le Ciel soit si lent à venir. Qui sont ceux-là ? Des tièdes; sur une myriade de pensées, à peine en fournissent-ils une qui aille vers Dieu; tandis que, inlassable, l'Ami les veille pour recueillir leurs plus faibles bonnes volontés. Les âmes ont mis des siècles par milliers à descendre jusqu'ici; pourquoi remonteraient-elles en un instant ? Ne faut-il pas qu'elles reconstruisent dans la Lumière les facultés qu'elles s'étaient bâties dans l'Ombre ? Ne faut-il pas qu'elles réparent au moins une partie des déprédations commises, qu'elles restituent leurs injustes butins ?

Travaux délicats, négociations difficiles. Aussi les maîtres de la vie spirituelle abondent en conseils. Le grand oeuvre psychique réside dans la transmutation de l'homme naturel en homme divin. Au rebours des adeptes qui perfectionnent cet homme naturel, les mystiques pensent qu'en exaltant les facultés du moi, on exalte ce moi vers l'égoïsme transcendant, l'orgueil très intérieur, l'avarice mentale. Le temps ne peut pas devenir l'éternité; les grandeurs finies ne peuvent pas passer pratiquement à l'infini. Ainsi, les dieux vivants dont l'intelligence, la puissance, la sensibilité sont des millions de fois plus fortes, plus grandes, plus exquises que les nôtres, quelques-uns de ces êtres resplendissants furent des hommes un jour; ils ont progressé. Mais seul Jésus peut prendre une créature et la faire renaître dans l'Esprit absolu.

Manou, Krishna, Fo-Hi, Moïse, Zoroastre, Bouddha, Lao-Tseu, Socrate, Mahomet sublimisent et

affinent; Jésus seul régénère et crée à nouveau. La simple conversion de la volonté de l'homme suffit.

* * *

Cette conversion, c'est le repentir. Un chérubin a percé d'une flèche le coeur malade. L'homme connaît alors avec désespoir qu'il a prostitué, défiguré, torturé la si belle image dont il devait être le gardien fidèle; il aperçoit en lui un coeur ignoré qui aurait tant voulu demeurer pur. Il s'accuse donc avec la courageuse sincérité du coupable pleurant sa faute; il s'abandonne aux représailles des ministres de la Justice immanente.

Dès maintenant son existence sera expiation; depuis les infimes travaux de sa chair jusqu'aux plus rares palpitations de son esprit, il convertira tout en un holocauste perpétuel. Voici la face de douleur et de violence du mysticisme; ce sont ses larmes et ses ravages que je veux vous montrer aujourd'hui. On bêle beaucoup de notre temps; la sensibilité y tourne à la sensiblerie, et la tolérance au scepticisme. La douceur n'est active que versée par des mains de travail et d'énergie. Nous aurons plus tard bien des rencontres avec elle; pour le moment, étudions le visage de l'effort.

Cet effort multiple se résume dans la renonciation. C'est l'enfantement du rejeton divin; c'est l'accouchement de notre esprit par notre âme. Certes, la personne humaine est haute et vaste; mais elle se glorifie juste de ce par où elle touche au Néant : de son moi; et elle ignore les essences ailées qui l'enlèveront un jour jusqu'à l'Absolu. Or, dans l'histoire de toute âme une heure sonne où sur elle fond le vautour prométhéide; mais elle préfère une agonie orgueilleuse sur le roc solitaire à une vie insipide dans les plaines populeuses.

L'orgueil, toutefois, est un explosif puissant. Plus la roche est dure, plus la dynamite a de prise; plus l'âme est vigoureuse, plus la lutte y fait rage, plus sa vitalité augmente. Si les grands meneurs d'hommes veulent que leurs disciples taisent joies, peines et désirs, c'est pour tonifier la fibre du caractère et rendre plus vive la détente de la volonté. La force n'est-elle pas impassible ?

Cependant, si nous sommes des dieux, en un certain sens, nous sommes aussi - combien de fois ! - de petits enfants étourdis. Les grands mots pompeux par lesquels nous nous exaltons jusqu'à ce qui nous paraît être de l'héroïsme, ressemblent au sabre de bois et à la cuirasse de fer-blanc grâce auxquels tout gamin s'imagine général. Quel homme, parmi les plus notoires, ne caracole pas sur un manche à balai ?

D'autre part, pour juger le vide d'une chose, il faut l'avoir expérimentée; c'est à cela que servent fatigues, déceptions, angoisses, triomphes, ivresses et désespoirs. Ce que la Vie nous demande, c'est de vivre. Et le mystique, voulant vivre avec la plénitude la plus intense et la plus profonde, accomplit tous les actes « de tout son coeur, de toutes ses forces, de toute son âme et de toute sa pensée », mais il en offre le fruit à ses frères autour de lui.

Universalisez cette attitude, et vous apercevrez la grande figure compatissante du Renoncement. Laissez-moi, pour en préciser les contours, reproduire l'image vigoureuse et pathétique qu'en a tracée un peintre extraordinaire.

* * *

Parmi les types d'humanité supérieure que

l'Espagne du XVI^e siècle offrit au monde, il en est un qui, par la fougue de son élan, dépasse de loin tous les conquistadors de l'Idéal. C'est le réformateur des carmes, Jean de la Croix. Ce petit moine misérable, malingre, souffreteux, vêtu de loques, nourri d'ordures, opprobre de ses supérieurs, est un de ces génies en avance de plusieurs siècles sur le reste de l'humanité. Il ne s'élève pas par prudentes étapes successives; il ne se purifie pas par des disciplines mesurées; il n'allume pas une à une les lampes du sanctuaire intérieur. Non; tout en lui est soudain, jaillissant, définitif; il aperçoit l'Absolu, et il s'y plonge au même instant; il part, et, voici, d'un coup d'aile il est arrivé; il sonde la nudité terrible de l'Abîme primordial, et il se dépouille aussitôt; il pressent l'éternelle Lumière et, dans le même moment, il la saisit toute et nous la darde.

Torche ardente, faite de toutes les torches qui brûlèrent dans ce pays de passion, ce moine résume les ténacités des Rouges préhistoriques, les âpres ferveurs des vieux rabbins, les fiertés des Arabes. Il dépasse sa patrie; il dépasse même sa religion. C'est pourquoi je puis parler librement de ce saint catholique devant un auditoire où les religions se mêlent. Suivons par la pensée le carme prononçant d'une voix tranquille les plus incendiaires paroles. Le trajet n'est pas long; mais le paysage est terrible.

Deux chemins, dit-il, s'offrent au commun des mortels. Le premier conduit au bonheur terrestre; le second au paradis.

Renoncer au repos, au plaisir de vivre, aux honneurs, aux joies plus ou moins matérielles que la civilisation nous présente : tous les moralistes, même les païens, enseignent que c'est là la sagesse.

Mais notre moine nous pousse plus avant; il nous bouscule; il veut que nous buvions le même vin qui l'enivre :

« Renonce à connaître les arcanes; renonce à conquérir, même pour un bien plausible, quelque « puissance que ce soit; renonce à la douceur caressante des haleines angéliques qui rafraîchirent ton « front pieux; ne cherche point à apercevoir les messagers dans les rêves paisibles de la nuit, à en « démêler l'intervention dans la trame de ton existence; renonce aux joies de l'intelligence, de l'art, et « de l'amour; renonce à l'extase sacrée; renonce enfin aux magnificences harmonieuses du « paradis...

« Rien, rien, rien, rien et rien; « Renonce à rien savoir par ton intellect; « Renonce à toute consolation; « Renonce à toute société; « Renonce à toute certitude; « Renonce enfin à l'espoir même de toute récompense ».

Et, du fond de sa cellule en torchis, le carme aux yeux brûlants jette sur cette quintuple ténèbre la mince clarté de l'espoir : « Tu seras d'autant plus que tu voudras être moins ».

Quelle connaissance profonde de l'homme ! Quelle maîtrise des ressorts volitifs ! Quelle vive saveur des cendres que sont les plus magnifiques sommets de l'Univers en face des collines éternelles ! Essayons de fixer les éblouissantes étincelles que la torche de frère Juan secoue dans les cavernes de l'âme.

Voici l'unité principiante de la perception, de l'intelligence et de l'action. Voici l'entremêlement de la vie purgative, de l'illuminative et de l'unitive, que les théologiens essaient d'analyser. Voici les diables subtils qui peuplent les cloîtres d'illusions. Voici enfin la seule plante, dans les interstices du rocher intérieur, qui

produise des fruits : c'est l'attaque du moi jusque dans ses plus secrets refuges.

Il faut se détacher de l'attrait de penser, de la douceur de sentir, même des objets désagréables. Il faut se forcer à vouloir quand on est las; et à ne pas vouloir quand on est plein de force. Il faut vivre comme on imagine que Jésus vivrait à notre place; ne rien percevoir ni se permettre qui ne tende à Dieu; prendre en tous cas le parti le plus déplaisant, le plus abaissant, le plus fatigant.

C'est ici l'école de la vraie patience; vertu sans gloire qui pourtant nous redonne la royauté de nous-mêmes. D'ordinaire on se montre trop fort dans la pensée et trop faible dans l'action. Accepter ce que le Ciel nous envoie chaque jour, c'est la moitié de la besogne. Ceci demande de la confiance en Dieu, et c'est, en somme, un sentiment très raisonnable : Que savons-nous de nos désirs, même des plus familiers ou des plus nobles ? Que savons-nous de nos actes, même des plus héroïques ? Que savons-nous de nos suprématies ? Rien. Il est écrit : « Si vous voulez vous sauver, chargez-vous de votre croix..». et non : Ayez des visions, faites des miracles ou devenez des savants.

Le mystique étudie ou plutôt expérimente le néant de soi-même, par le moyen d'une triple purification, que saint Jean de la Croix appelle une triple nuit. Si vos connaissances en symbolisme vous permettent d'établir ici une suite curieuse d'analogies, prenez garde simplement que ce seront des similitudes et non des identités.

La première nuit est la plus pénible, parce qu'elle surprend. Le disciple avait appelé l'Amour et c'est la Mort, sa sombre épouse, qui arrive. Les revers, les

tristesses, les moqueries, les découragements, les maladies, l'indifférence des désespoirs incurables, voilà des visites douloureuses, bien plus que la simple fin de ce corps. Mais ces souffrances sont salvatrices; elles revêtent notre interne de splendeur. Non seulement elles ne durent qu'un temps, mais elles descendent comme une grâce. Comprenez-le bien, le mystique ne reste pas dans cette obscurité; c'est comme l'ambassade de la Lumière et du Bonheur.

Quand la Nature, les hommes, les idées, et nous ont perdu pour nous toute saveur, tout au fond de cette nuit, qui paraît sans mesure, se devine la lueur imperceptible de l'aurore.

Ici notre impitoyable guide nous aiguillonne de nouveau. Avance, s'écrie-t-il; dès l'instant où tu prévois l'ineffable visite, fais-en le sacrifice; supplie ton Maître qu'Il réserve la bénédiction de Sa présence à ceux qui n'en soupçonnent pas encore la possibilité; puisque toi, tu sais, par la certitude de la foi, la réalité de cette extase. Si la merveille se présente, accepte et remercie dans la plus écrasante humilité; si elle s'en va, remercie encore, dans la plus plénière et la plus souriante abnégation.

Ah ! Messieurs, il faut avoir éprouvé l'inouï de la présence sensible du Ciel pour apprécier l'héroïsme d'un tel sacrifice.

* * *

Voulez-vous donc en esprit, c'est-à-dire en réalité, regarder Dieu ? Oubliez d'abord les livres. Plongez-vous dans la vie, maternelle, surabondante, féconde. Ecoutez avec votre coeur les battements du coeur universel. Laissez les analyses et les calculs; vos algèbres, ce doivent être les éclairs qui allument l'incendie de l'Amour; vos

microscopes, ce seront les inquiétudes d'une charité toujours en éveil.

Les plus beaux livres des saints paraissent immobiles et spécieux tellement ils compliquent parfois le simple Évangile. J'oserais presque dire que la théologie mystique est une invention des hommes. Car Dieu est simple; Il va aux simples; et la route du Ciel est simple. Cependant, pour prendre le droit de dédaigner les livres, il faut avoir beaucoup lu.

Ce qui est défendu, ce n'est pas le savoir, c'est la déification de l'intelligence. Le premier des intellectuels, c'est Lucifer. Il porte vraiment une lumière; mais elle est glacée par l'orgueil; elle se meurt de la volupté d'être seule, et elle ressuscite sans cesse par une volonté tenace de domination. L'archange déchu est l'idéal de ceux que la force de leur pensée enivre; il fut créé pour la Vie et il en préféra l'image inversée, parce que dans celle-ci il règne, tandis que dans celle-là il lui faudrait servir.

Nous subirons tous à un moment donné la redoutable épreuve de l'arbre de la science. Préparons-la en comprenant que Dieu n'est lié à aucune forme. Voici le crépuscule de la troisième nuit, la plus longue, la plus dévastatrice. Pour la supporter, dites-vous bien qu'il s'agit d'un coeur consumé du désir de l'Absolu.

Résiste à ce désir, dit Jean de la Croix; si ton coeur se dessèche dans les déserts, subis; souffre le désespoir et la paralysie de ta volonté; c'est ton centre le plus intime qui va être labouré, bouleversé, écartelé. Toutes les tentations accourent, les plus dégoûtantes, les plus séduisantes, les plus grossières, les plus subtiles. Subis. Ne bouge pas. Reçois les rafales. Regarde en toi sans ciller. Tu te crois rejeté du Père parce qu'en ce moment tu te vois tel que tu es; ton esprit défaille dans des agonies

sans cesse renaissantes de désagrégation, de dénudement, d'impuissance; il tombe tout vif en enfer. Aucun homme, aucune lecture ne peut t'aider; le remords, l'impossibilité de prier, de penser, d'agir, t'écrasent.

Ces ténèbres sont inimaginables si on ne les a point expérimentées. Cependant leur horreur toujours croissante parvient à son extrême. Le Maître regarde le disciple. Et celui-ci, de toutes ses forces expirantes, maintient son coeur vers l'Etre auquel il s'est donné.

Dans cet instant de silence total jaillit, comme un feu qui couve, le véhément, l'inextinguible Amour. Il consume tout dans le pauvre coeur meurtri, dans ce précieux coeur sur qui se baissent les mains miséricordieuses de l'Ami, enfin apparu.

Tout s'éclaire, dans le ciel intérieur, depuis la moelle des os jusqu'à la cime de l'esprit. Cet Ami lave toute souillure et jusqu'au souvenir même de la souillure dans ce coeur emporté jusque devant le trône divin où il va recevoir l'initiation suprême : le baptême de l'Esprit.

Parfois, et c'est alors une bénédiction rare, l'Ami Se montre matériellement. Sous les haillons du pauvre, sous l'uniforme du prince, beau comme un séraphin, défiguré par les fatigues et par les martyres, il n'importe. Son serviteur Le reconnaît avec certitude. Aucune joie connue n'atteint alors l'extase de cette rencontre; l'esprit du disciple ébranle les barreaux de la prison corporelle; il s'élance dans les bras du Maître; il défaille, il renaît, il se transfigure. Joies très hautes, paix immuable, amour sans limite. Que dire de ces mystères, dont les pompes se déroulent là où le regard des dieux mêmes ne peut atteindre ?

Mais combien de veillées désolées avant la pourpre

de cette aurore ! Le chercheur constant la connaîtra, car il est écrit : « Sur la minuit, voilà l'Époux qui vient », et encore : « J'arriverai comme un voleur ».

Messieurs, je prodigue les répétitions, je le sais. Mais il y a des idées contre lesquelles tout s'insurge en nous; il faut se faire violence pour leur permettre d'entrer; et celles-là sont en nous les semences les plus fécondes. Certaines redites me paraissent indispensables, et j'ai des raisons pour vous les imposer.

* * *

Tous les tableaux étranges devant lesquels nous venons de passer ne sont que les voiles du drame mystique réel. La prudente Église veille, même quand elle semble rendre à ses enfants leur liberté. Qu'est-ce donc que le vrai mysticisme ? Ici je ne puis répondre expressément, à cause de certaines convenances, à cause de l'impuissance où le langage humain se trouve réduit devant les scènes du Royaume éternel.

L'effort réclamé par l'Évangile est un déracinement, une transplantation. Parmi les myriades d'anges qui servent le Christ, il en est une partie envoyée auprès de chaque disciple pour changer la trame de son destin, lui apporter des aliments spirituels, l'instruire, le soigner, l'encourager, refaire enfin une à une toutes les cellules de son être physique, mental et psychique. Mais la collaboration de l'homme qu'ils aident leur est indispensable. Pour qu'ils puissent semer en nous les graines que Jésus leur confia, il faut que, par la volonté d'ascétisme, nous labourions notre coeur.

Les effets de ces soins mystérieux ne s'enregistrent pas distinctement dans la conscience, surtout au début.

Ils se fondent dans le sentiment peu analysable de la présence divine. Un philosophe trouvera des preuves à cette présence; un dévot, par une méditation ardente, s'en construira une image animée⁴. Tous ces efforts appellent la vraie Présence et nous rendent capables de la supporter; mais elle ne se laisse pas forcer; elle demeure toujours indépendante, gratuite. La meilleure formule pour faire venir cette merveilleuse douceur, c'est la pratique plénière de la charité. Un disciple vrai s'achemine déjà vers la liberté; il voit Dieu partout; il ne Le croit point soumis à des conditions d'heures et de lieux.

« Dieu, disait la carmélite d'Avila, Dieu est aussi bien à la cuisine que dans les cellules ou à l'oratoire ». Certains solitaires de l'Islam, de l'Inde et de la Chine pensent de même. Cette omniprésence n'est pas abstraite; elle est réelle, biologique, vivante. Pour la goûter, il faut un courage constant, il est vrai; mais tous peuvent y atteindre.

Le mystique est nourri d'un aliment particulier. Toute créature se sustente dans le milieu d'où elle provient; voyez le végétal, l'animal, notre corps fluidique, notre corps mental. Et c'est le même milieu extérieur dont il est formé et avec lequel il se répare, que chacun de nos corps perçoit.

Donc pour sentir Dieu, même d'une façon extrêmement ténue, il faut que notre moi se nourrisse d'un aliment divin. La pauvreté d'esprit est cette manne, et le renoncement nous la procure; nous l'avons vu tout à l'heure. Le disciple recherchera donc ce que le monde fuit : l'insuccès, le mépris, les difficultés. Miracles, arcanes, magnificences lui sont indifférents; le sacrifice constitue

sa vie même, et l'amour en est la flamme.

Le mystique est l'antithèse de l'adepte. Il ne veut rien conquérir; sa liberté, ses sentiments les plus intimes, il les abandonne; il tâche à devenir la plus ignorante, la plus faible, la plus esclave des créatures. De même que le Verbe S'immole sans cesse et partout, de même que les globules du sang meurent pour rendre de la vie aux cellules agonisantes des muscles, le mystique, dans sa sphère, donne sans relâche. Il finit par ne plus s'apercevoir qu'il donne. Forces, temps, argent, goûts, affections, opinions, réputation : il les offre à quiconque croit y trouver quelque réconfort ou quelque profit; jusqu'à son désir de l'éternelle Beauté, il le donnerait pour arracher n'importe lequel de ses frères à la Ténèbre.

Où l'homme peut-il prendre une telle vigueur? C'est son Ami qui la lui donne. Le serviteur de Dieu vit, souvenez-vous-en, dans un monde extraordinaire : le monde de la Foi. Il se sent aimé de Dieu. Logiquement, pratiquement, il adopte la série des affirmations que la foi promulgue; son Dieu est un dieu vivant, aimant, tangible et qui communique la Vie; Il nous donne le sens au moyen duquel nous L'apercevrons. Car si Sa clarté ne pénètre pas, ne remplit pas notre âme, comme l'étoile de Bethléem fit des regards des bergers, nous ne croirons pas. C'est parce que c'est Dieu qui nous fait voir, que les vérités de la foi demeurent invisibles aux yeux de l'intelligence.

La foi est aussi l'unique instrument pour les oeuvres mystiques. Le disciple a des amis invisibles, d'autant plus nombreux que se font rares ses amis visibles. Ce sont ses anciens esclaves; ce sont toutes ces créatures extra-humaines que, pendant les siècles de son évolution d'égoïsme, il avait pliées à sa tyrannie. Il les a

libérées, et il prend à tâche de les indemniser progressivement des services qu'elles lui rendirent autrefois. Il comprend qu'il n'est aujourd'hui que la résultante de son passé; que sa personnalité actuelle n'est qu'un agrégat sans consistance, puisqu'elle est construite dans les mirages de la « lumière noire » et dans les fantômes du moi. Selon la mesure, au contraire, où, dès aujourd'hui, le disciple s'essaie à ne plus vouloir que la volonté du Père, ses actes deviennent réels, vivants, définitifs, féconds; ses prières réelles, actives, victorieuses.

Peu à peu, il entre dans un monde de gloires où les sentiments que l'on nomme ici charité, foi, humilité, résignation, bonté sont des substances palpables, réelles, nourricières, des formes organisées, des êtres vivants, des sociétés complètes d'individualités inconnues. Son esprit devient une résidence favorite pour telles de ces hautes créatures et, petit à petit, toute sa personne, jusqu'au corps, change la qualité de sa vie, s'éloigne des attractions obscures et se fixe dans le royaume de la clarté, de la pureté, de la paix.

* * *

Je voulais, Messieurs, vous dire avec plus de détail les prérogatives du mystique. Le temps me manque. Les prochaines causeries fourniront toutes les occasions d'ailleurs de combler cette lacune. Il faut nous résumer.

Nous ne venons de décrire que les caractères généraux du sentier mystique. Chaque pèlerin y garde sa physionomie originale; chaque disciple est un monde à part. Mais le sentiment net du divin les relie tous. Quelque chose en eux dépasse l'humaine nature et les

dépayse parmi les génies dont s'honore et s'éclaire notre race. Leur point de vue est inaccessible, leur regard est spécial, leur mobile au delà des buts communs. Ils ignorent ce que tout le monde connaît ou prétend connaître; mais ils savent ce que tout le monde ignore : que le Père envoie Son Fils partout où on Le Lui demande. Et leur existence est une demande ininterrompue.

Les privilèges du disciple ne sont pas des déséquilibres maladifs, mais des floraisons naturelles, favorisées par la discipline morale et engendrées par l'intervention directe du Verbe. Les phénomènes extraordinaires n'apparaissent que comme accidents de transition; ainsi sainte Thérèse parvenue au sommet de l'union divine n'a plus d'extases; Ignace de Loyola conserve le sentiment net de la présence divine tout en s'entretenant avec un cardinal d'affaires administratives. Tels, que j'ai connus comme possédant les clefs du Trésor de Lumière, étaient de braves pères de famille que rien ne distinguait de leurs voisins.

Cette robuste santé psychique, cette maîtrise permanente de soi-même, cet admirable bon sens pratique, cette bonté vraie, plongent toujours leurs racines dans une âme passionnée. Les médiocres et les tièdes ne produisent jamais rien. François d'Assise rêvait la gloire; Loyola, qu'il ne faut pas juger sur son oeuvre altérée par des causes secrètes, était un coléreux; François de Borgia était un ambitieux; je pourrais vous citer des exemples semblables par dizaines. Le tempérament physiologique prédispose aux visions, aux extases; mais l'union essentielle reste indépendante de la complexion et possible pour toutes les mentalités.

Ainsi on n'arrive au mysticisme que par la pratique

de la charité, de la résignation, de la confiance en Dieu, de l'humilité. Une telle méthode est trop simple au goût de la foule; à vrai dire, elle est très dure. Les yeux qui peuvent fixer le soleil sont rares. La masse ne peut comprendre et employer que la religion extérieure et cérémonielle. Certains, qui se croient plus intelligents, s'efforcent de conquérir l'ésotérisme. Le Père regarde avec le même sourire les efforts de tous Ses enfants. A tous, à ceux-là mêmes qui Lui tournent le dos, Il dispense une lumière proportionnée à la faiblesse de leurs organes, une nourriture assimilable, un travail qu'ils puissent à peu près mener à bien.

C'est cette adaptation ininterrompue de la Vérité essentielle à notre intelligence, cette réponse sans cesse renouvelée à nos questions, qui constitue la descente silencieuse et très occulte de l'Esprit Saint sur la terre. Nombreux sont les interprètes de ce suprême Initiateur; mais ils restent souvent en deçà de leur tâche. Ses agents les plus actifs ne sont pas ceux dont le nom s'impose à la mémoire des hommes, même dans la phalange d'élite des écrivains mystiques. Celui dont tout le monde fait l'éloge n'est jamais grand que selon la Nature; celui que tout le monde persécute, il y a bien des chances pour qu'il soit grand selon Dieu.

Deux sources laissent couler sur terre l'eau de la Vérité divine : l'Évangile et la Conscience. Si elles ne nous désaltèrent pas comme nous l'espérons, c'est que notre moi de ténèbres, qui devine en elles son unique rafraîchissement, y buvant à longs traits, les corrompt par son seul contact. Notre conscience a donc besoin de réconfort, et le Ciel a voulu que rien d'important ne soit faussé dans le seul témoignage qui nous reste de Son Ange Jésus : dans l'Évangile.

Quand je dis que l'Évangile contient toutes initiations, écrites et orales; qu'il renferme la sagesse des Kings, des Védas, des Avestas, des Pyramides et de la Thorah, les savants souriront d'incrédulité. Et, en effet, l'affirmation paraît téméraire de ma part, moi qui ne me réclame ni de la science, ni de l'ésotérisme. Je suis certain de ce que j'avance; et peut-être contemplerez -vous avec surprise, au cours de ces causeries, les perspectives qu'ouvre telle parole simple et bénigne de I Ami des créatures.

* * *

Voici les derniers traits de l'esquisse que je vous avais promise. Veuillez prendre en considération toutes ces fresques, quelque imaginaires qu'elles puissent paraître. Ne pensez pas seulement à votre propre culture, mais aussi aux besoins du temps où nous vivons.

Quand une époque se peuple de voyants, de prophètes et de thaumaturges, il ne faut pas la mépriser à priori. Beaucoup de causes diverses entrent ici en jeu. Les puissances d'En bas peuvent projeter une lumière aussi éclatante à nos yeux ignorants que les puissances d'En haut. La terre n'est pas isolée; elle échange sans cesse avec les autres astres; elle est un caravansérail; quoi d'étonnant à ce que, de temps à autre, les âmes qui viennent travailler ici-bas arrivent des royaumes de la magie, des sciences occultes, des vices spirituels ?

Perdus dans la foule des simples curieux, des amateurs d'arcanes, des ambitieux de sociétés secrètes, des orgueilleux d'adeptat, des âmes plus nobles se trouvent qui, après un détour dans la science extérieure ou dans l'ésotérisme, reviennent enfin à l'air vivifiant et

au soleil sain du Royaume de Dieu. Dans cette confusion de chercheurs, le signe auquel on reconnaît les vrais, c'est la foi en Jésus-Christ. Quels que soient les écarts de ceux qui se sont groupés à l'ombre de la croix, ils viennent toujours à résipiscence; ils ne se trompent jamais définitivement; ils ne vont jamais à gauche plus de quelques siècles; des prestiges peuvent les éblouir, car ils ne sont pas à l'abri de la séduction; mais ils conservent des notions vraies sur les points capitaux.

Le Ciel veille donc toujours sur les cœurs sincères. Cherchons la vérité de toutes nos forces physiques, de toutes nos puissances cérébrales, de tout notre amour; elle se manifestera bientôt à nous comme identique au Verbe, elle croîtra en nous et nous mènera jusqu'au Père.

Je vous ai montré des cimes, Messieurs. Personne ne peut les atteindre d'emblée. Si même notre cœur s'embrase en une seconde, il faut un certain temps pour que l'incendie se propage dans le reste de notre être. Ainsi, que ces héroïsmes dont je viens de vous entretenir ne vous découragent pas. C'est la qualité de l'effort qui vaut, et non sa quantité. Je vous l'atteste, le Père ne laisse pas le moindre sacrifice sans une récompense immédiate. Le plus fugitif élan rapproche les anges de nous. La charité la moins coûteuse, pourvu qu'elle soit oublieuse d'elle-même, allume une clarté en nous. Vivons dès tout de suite dans l'éternel; chacun peut s'y hausser; et l'on recevra toutes les confirmations et toutes les consolations.

L'INITIATION CHRISTIQUE

(conférence du 17 Avril 1912)

« PERSONNE NE MET UNE PIECE DE DRAP NEUF A UN VIEUX VETEMENT... ». (MATTHIEU IX, 16.)

IL est bien téméraire, quand on ne dispose que d'une heure, d'entreprendre l'étude d'un aussi vaste sujet. Mais tous les sujets ne dépassent-ils pas nos limites ? Et ne peuvent-ils pas, tous, nous conduire à un panorama ignoré des cimes éblouissantes du Vrai ? En outre, le thème de cette causerie me permettra de donner mon avis sur plusieurs points que je considère comme essentiels. De plus en plus, à mesure que les années s'écoulent, la bataille, dans les mondes de l'occulte, devient tumultueuse; des pièges subtils sont tendus et des appâts séduisants offerts au chercheur, à tous les détours du sentier. Il faut, pour que vous puissiez juger, décider, choisir votre route, que vous connaissiez toutes les opinions. Naturellement, je crois être dans le vrai; les théories d'éclectisme, aujourd'hui à la mode, sont vides de sens. Car pourquoi parler, si l'on pense propager des erreurs ? Si la conviction la plus absolue ne nous anime pas, notre voix est morte; c'est un bruit inutile et vain.

Mais je ne veux ni ne dois entraîner personne par moi-même. Si vraiment c'est de la Vérité que je vous parle, ce n'est pas moi qui vous la ferai reconnaître, c'est elle-même qui prononcera, au tréfonds de vos coeurs, les

mots invincibles, définitifs et certains. Dans les royaumes du spiritualisme, les routes sont si nombreuses, les bifurcations si fréquentes, à peine les parcourt-on depuis quelques dizaines d'années, que la fatigue nous vainc, le désir désespéré nous consume d'apercevoir un phare, d'entendre enfin la voix réconfortante d'un Ami secourable !

Et, plus on s'enfonce dans les profondeurs du spiritualisme, plus vite viennent cette langueur et cette soif.

Ne vous scandalisez pas si je viens à vous comme possédant cette Certitude, voyant cette Lumière et connaissant cet Ami. Et, si je les tenais pour provisoires, je n'aurais pas le droit d'affirmer tout à l'heure certains axiomes. Vous voudrez donc bien ne pas voir dans ce que je vais vous dire des attaques dédaigneuses; je pense seulement que l'on donne à tort aujourd'hui à l'éclectisme et au dilettantisme le nom respectable de la tolérance. Toutes les opinions sont respectables, toutes les opinions contiennent une part de vérité; mais celles qui dépassent le niveau de l'intelligence ne sont plus des mélanges de faux et de vrai; elles sont, à cause de leur hauteur, tout à fait fausses ou tout à fait vraies.

Où trouver le critérium infaillible ? Dans le Savoir, répond la Sagesse antique; dans l'Amour, répond la Sagesse christique. Nous allons confronter les enseignements de Notre Jésus avec ceux de Ses prédécesseurs humains, au quadruple point de vue de l'Initiation, de la Connaissance, de la Morale et de la Perfection finale; et nous essaierons, s'il plaît à Dieu, de conclure, en quelques paroles, au choix définitif de la route spirituelle.

* * *

Et d'abord, qu'est-ce que l'Initiation ? C'est l'ensemble des travaux qui rendent un homme conscient d'un autre mode de la vie universelle que celui du plan physique terrestre. Tel le néophyte de l'hellénisme et du christianisme, tel le dwidjà du brahmanisme. Il faut, pour cela, mourir à la matière, et renaître à une vie invisible, mais réelle, objective, substantielle.

Comme les plans invisibles sont innombrables, il y a d'innombrables initiations. Les unes sont des vanités, des phraséologies; d'autres sont spéculatives, d'autres pratiques. A notre époque, il ne reste guère des mystagogies antiques que les cadres. Ainsi la Franc-Maçonnerie offre un tableau assez complet de l'initiation des Pyramides; le catholicisme est un rajeunissement du brahmanisme, surtout quant à la liturgie. Les fraternités européennes plus ou moins fermées ne tiennent pas leurs promesses; les soi-disant Rose-Croix contemporains ignorent tout d'Helias Artista. Celui qui a « lu tous les livres » et qui veut aller plus avant se croit obligé de partir pour les pays lointains où la tradition affirme que vivent dans le silence les derniers adeptes. Cependant, la Vérité se tient au fond de notre être, dans une attente silencieuse, infiniment plus belle et plus complète, immuable, éternelle, béatifiante. Mais laissons cela.

La science secrète de la matière, c'est l'alchimie; la science de la force, c'est la magie; celle de l'homme, c'est la psychurgie; et celle des essences extra-terrestres, c'est la théurgie des Anciens. Ces quatre degrés de la Connaissance ont existé de tous temps; aujourd'hui encore on les distribue en certains centres de la Chine, de l'Inde, de la Perse, de l'Arabie et de l'Afrique

septentrionale. Il faut les vouloir et les conquérir; on ne les donne pas; on indique la route, et le candidat avance à ses risques et périls et selon ses forces. Combien d'anecdotes ne pourrais-je pas vous raconter à ce sujet; combien d'histoires attristantes d'existences gâchées, sombrant dans une manie quelconque, pour s'être attaquées à des gardiens trop forts. Lisez le Zanoni de Bulwer Lytton et surtout le magnifique Axël du génial Villiers de l'Isle-Adam; vous y verrez exactement comme les détenteurs de la science secrète sont peu pitoyables aux échecs des candidats.

Au contraire, le Christ dit : « Ne brisez pas le rameau froissé; n'éteignez pas le lumignon qui charbonne encore ». C'est que les hommes, si sages soient-ils, ne possèdent pas la longanimité, parce qu'ils se sentent toujours esclaves du Temps. Même ces adeptes admirables, dont les noms peu connus s'auréolent d'un prestige de surhumanité, dont la constance héroïque et l'abnégation profonde savent persister pendant des existences dans les mêmes recherches, dont l'ambition personnelle est morte et dont l'être, à force de volonté, n'est plus que l'incarnation d'un principe métaphysique, ces dieux enfin, ils connaissent la crainte de l'échec.

Mais le Père, Son Ange, le Fils, et leur Gloire mutuelle, l'Esprit, possèdent le calme très patient de la toute-puissance et de l'éternité.

Les créatures ne peuvent enseigner que du dehors au dedans; il faut que l'instructeur impressionne un des sens de l'élève; un adepte ou un génie nous enseigne en parlant au double, au corps astral, ou au corps mental; c'est toujours par une enveloppe du moi que l'initiateur humain atteindra ce moi. Seul le Père et ceux qu'Il missionne peuvent parler directement au moi. Ainsi

l'initiation christique est essentielle, une, interne, suprême; voilà pourquoi elle ne peut se conquérir, mais seulement se recevoir.

Chaque religion renferme un ésotérisme, mais ce n'est pas l'ésotérisme qui extériorise une religion; c'est la religion, ou plutôt quelques-uns de ses représentants, qui extraient de la doctrine générale une doctrine secrète. Les religions représentent, dans un certain sens, la grande route, facile, sûre, mais plus longue; les initiations, ce sont les raccourcis, les chemins du contrebandier, pénibles, dangereux, mais qui mènent plus vite aux cimes de neige immaculées d'où l'âme peut prendre son essor pour l'Infini.

Ou plutôt, il en est ainsi pour toutes les religions, sauf pour la religion chrétienne. En effet, de même que les clefs des arcanes évangéliques se trouvent, non dans des hiéroglyphes, mais dans le coeur de l'étudiant, de même la parole du Christ est la grande route ou la coursière, selon l'énergie du pèlerin, selon qu'il est un modéré ou un violent. La « violence » ici n'est pas du tout l'effort volontaire de l'adepte; c'est quelque chose de tellement en dehors des catégories mentales raisonnables, c'est un effort tellement surhumain, une abnégation si absolue que je crains, en vous en donnant un exemple, de vous scandaliser; je crains de ne pas savoir vous faire comprendre cette ivresse éperdue qui jette à la mort les coeurs incendiés par la torche de l'Amour. Il est des extases que le verbe des plus grands poètes affaiblit en les exprimant; à plus forte raison serais-je présomptueux de vouloir les décrire. Si l'un de vous porte en soi cette violence, il trouvera bien seul l'occasion de l'employer.

S'initier est une grande affaire. Il ne suffit pas de

se dire ou de se croire Rose-Croix; il ne suffit pas de rompre un pain avec cérémonial, de discourir sur des symboles, de réussir quelques curiosités alchimiques, ni d'agir à distance volontairement. Méfions-nous de la littérature; à notre époque, le moindre écrivain se fait appeler « cher Maître » et le moindre amateur d'occultisme, « Maître » tout court.

Réagissons contre ce goût du compliqué, de l'étrange et du mystérieux; il n'est si fort que parce que notre culture nous fait artificiels. On quitte la religion ordinaire parce que la science exacte semble plus profonde; mais quand on a sondé le vide de celle-ci, on se précipite dans les sciences fantastiques. Que nous sommes naïfs ! Que les Orientaux ont raison de nous considérer comme des sauvages, de nous envoyer parfois des systèmes absurdes et des messages fallacieux !

Ils possèdent cependant l'arcane véridique, comme nous. Qui a pu descendre aux cryptes du Dekkan, lire l'Y-King, parler aux dignitaires de Bénarès ou aux illuminés de Roum, de Médine ou de Fez, a vu que tous les signes, tous les schémas et tous les caractères disent la même chose; que le cabinet de réflexion maçonnique, l'Imitation de Jésus-Christ, les règles des ordres contemplatifs promulguent un même précepte. Et cet axiome fondamental, unique, universel, s'énonce : Charité, humilité, prière. Mais qu'on le déchiffre en français, en sanscrit, en hébreu, en parvi, ou en quelqu'un des mille idiomes initiatiques, on pense : oui, je connais cela; et on passe à la page suivante. Ces trois mots précisément contiennent tous les secrets, tous les secours, toutes les sciences; hélas ! sans eux, on n'arrive à rien, dans le grand oeuvre psychique, qu'à la maladie, à la folie ou à la mort.

La grande faute des initiations humaines, c'est qu'elles ont enseveli ces trois verbes illuminateurs sous des monceaux de rites, d'entraînements, d'arcanes et de recettes. Elles les ont défigurés par le culte de toutes sortes de dieux; elles les ont invertis, même, criminellement, de façon que certaines écoles, et non des moins savantes, ni des moins puissantes, font servir ces purs flambeaux à l'exaltation de l'orgueil spirituel. Ceci est une des raisons pour lesquelles le Christ dénonce si obstinément tous les pharisaïsmes.

L'archétype de ces trois vocables est la Lumière que Jésus vint rallumer. C'est contre elle que, depuis deux mille ans, se coalisent toutes les forces de l'argent, de la matière, de l'égoïsme et de l'intelligence déifiée. Les Césars qui tuèrent tant de chrétiens firent beaucoup moins de mal que ces dignitaires des ésotérismes orientaux qui, au second siècle, tinrent à Alexandrie un conciliabule secret. Là furent prises telles mesures propres à capter les forces populaires issues de la parole d'un obscur Galiléen; là furent recueillies les légendes, composés les épisodes, faussées les dates de la vie de Jésus, sur le lit de Procuste du symbolisme hermétique, afin d'obtenir un type nouveau d'adepte, conforme au modèle millénaire des hiérophantes.

On pourrait croire que j'accuse ces initiés de faux; il n'en est rien. C'étaient des hommes sincères, que l'orgueil aveuglait; ils ne comprirent rien au Christ, pas plus que leurs descendants aujourd'hui n'y comprennent quelque chose. Tout ce qui, dans l'histoire de Jésus, ne rentrait pas dans les cadres de leur logosophie, ils crurent tout simplement que c'étaient des racontars populaires, et ils biffèrent. Je comprends leur état d'âme. Un initié n'avance, ou ne croit avancer, que par sa propre énergie.

En réalité il reçoit bien de l'aide, mais il est persuadé ne rien devoir qu'à sa force; sa confiance en lui-même est son meilleur atout dans cette partie formidable qu'il a engagée contre le Destin. Il lui faut donc à l'avance un but précis; sans quoi ses efforts divergent, fument et s'évanouissent. Mais ce qu'il ne voit pas, c'est ceci : par le fait qu'il se fixe un but, il limite son ascension, il circonscrit son action, il entoure d'une muraille ses perspectives intérieures. Son domaine est plus ou moins vaste, suivant sa puissance instinctive, animique, intellectuelle ou volitive; mais ce domaine est clos. Et tout le libre infini qui s'étend par delà est pour lui comme s'il n'existait point.

Au contraire, le Christ dit : « Tu n'es rien, tu ne peux rien par toi-même, mais tu peux tout si tu fais que Dieu habite en toi. Tes efforts les plus héroïques ne valent que comme les signes de ta bonne volonté; ils attirent la grâce, ils rendent possible la descente de l'Esprit; sans ces efforts, l'Esprit pourrait bien venir chez toi : Il peut tout; mais Sa présence te réduirait en cendres. Il faut donc que tu fasses les mêmes travaux que tes frères, que le paysan, que l'ouvrier, que le citoyen, que le savant; mais avec la persuasion profonde que tu demeures tout de même un serviteur inutile. Alors, je viendrai à toi selon la volonté de mon Père... ».

Si enfin nous considérons la technique des mystagogies, nous relèverons entre elles et la voie évangélique des différences capitales. Les premières s'adressent à un des principes de l'être humain; elles sont abstraites, spéculatives, et sans espoir de recours en cas d'insuccès. La seconde est générale, pratique, vivante, humaine en un mot; et celui qui échoue, même soixante-dix-sept fois sept fois, la bonté de Jésus ne se lasse

jamais.

Regardez, en effet, le soufi; qu'il se trompe en quelque point de ses myriades d'invocations, les forces qu'il a commencé de mettre en branle retournent sur lui; de même pour le Mantra-Yogui, comme pour le Srotapatti. Si le débutant taoïste, dans sa petite pagode forestière, laisse, au bout de deux ou trois ans de solitude, sa méditation dévier, ou sa tension volitive faiblir, il est écrasé. Si le Parivradjakà, dans le caveau souterrain qui sert aux initiations brahmaniques, au bout de trois semaines de jeûne et de ténèbres, remonte au grand jour sans avoir soutenu les regards terribles des dieux d'En bas, le voilà fou pour le reste de sa vie. Ce n'est pas sans raison que les Anciens appelaient l'épilepsie le mal sacré et que le peuple, en Orient, respecte les fous. Ce sont souvent des explorateurs malchanceux de l'invisible.

Et, restant dans notre Europe, si vous parvenez à mettre la main sur les cahiers manuscrits que l'on se transmet, de supérieur en supérieur, dans quelques communautés contemplatives, vous verrez qu'il y a une initiation, en théologie pratique. Le plus connu de ces rituels, c'est les Exercices de saint Ignace de Loyola. Il existe en librairie; je ne serai donc pas indiscret à vous en parler. Il consiste en une série de méditations sur la vie de Jésus-Christ et sur les dogmes, mais des méditations où, par la force imaginative, il faut voir et entendre les scènes et les personnages. On admet très peu de candidats à suivre la série complète de ces exercices; un directeur est imposé qui parle au novice et le guide heure par heure. A la fin doit se produire la descente de la grâce illuminative. L'épreuve, qui n'est pas indiquée, consiste en ce dilemme que se pose forcément le disciple. Ou ces visions sont autosuggérées, et alors toutes les réalités

théologiques sont subjectives et la volonté est le seul Dieu; ou ces visions sont objectives et, quoi qu'on fasse, elles ne se produiront que par le bon plaisir divin. Ceux des novices qui ne savent pas résoudre par eux--mêmes l'énigme de la liberté humaine et de la prescience divine deviennent des fatalistes quiétistes ou des athées. Et les directeurs, qui savent les reconnaître, les gardent alors dans les bas emplois de la Compagnie.

L'initiation évangélique pure, au contraire, est essentiellement pratique. Elle éprouve uniquement le moi. En cas de succès, elle procure la connaissance intellectuelle et le pouvoir psychique correspondant; en cas d'insuccès, elle offre au néophyte, après un peu de repos, une nouvelle épreuve. Ces épreuves, ce sont les misères de la vie quotidienne : pertes d'argent, trahisons, maladies, chagrins; le disciple reste le fils, l'époux, le père, le citoyen, l'ouvrier, l'industriel qu'il était avant d'avoir demandé son avancement. Ce sont des problèmes usuels qu'il doit résoudre : soutenir ou abandonner un procès, créer une entreprise, consentir des prêts ou les refuser, se réconcilier ou non. L'effort est fourni par le coeur et par les facultés de réalisation. Il n'est besoin ni de livres, ni de régimes, ni de voyages. Et chacun peut, seul à seul avec soi-même, demander en secret la Lumière, puisque Jésus, Maître et Ami, est constamment à la porte de notre coeur à chacun.

Ah ! si l'on savait avec quelle affectueuse et brûlante sollicitude Il attend notre demande, comme on dirait tout de suite les paroles vers la Vie et comme on résisterait à l'épreuve !

* * *

Vous voyez maintenant combien l'initiation humaine est circonférencielle et la régénération christique centrale.

Les méthodes ésotériques de connaissance sont nombreuses et mériteraient une étude approfondie. Elles ont été construites par des hommes riches d'un trésor multiséculaire; elles contiennent une infinité d'observations ingénieuses, des vues géniales, des remarques subtiles et suggestives; et les collègues hindous, entre autres, ont fait, depuis le milieu du XIXe siècle, de grands efforts pour communiquer à la race blanche quelques-unes de leurs expériences psychologiques. Ces méthodes ne sont pas bonnes pour les Européens. Donnant au mental une force et une régularité admirables, elles produisent toutefois dans l'interne des réactions nocives à longue échéance. En tout cas, la méditation exclusivement intellectuelle, l'entraînement psychique volontaire créent toujours, quelles que soient les précautions dont on s'entoure, une sorte de déséquilibre dynamique; la tête n'est qu'une partie du corps, l'intellect qu'un organe de réflexion; et il ne faut pas, prendre l'image de la vie pour la vie elle-même.

Les anciens sages avaient prévu cette dispolarisation et, pour y remédier, ils enseignaient une culture fluïdique (diététique, respiration, automagnétisme) et une culture animique développant artificiellement la dévotion, l'amour. Et ces entraînements étaient interchangeables.

Essayons de nous rendre compte des défauts de ces méthodes. Contempler Dieu est impossible; le dévot non chrétien commence donc par Le contempler dans Ses créatures, signes partiels de Ses perfections. C'est comme si on disait que, en mathématiques, l'infini est la somme

d'une série de nombres finis. Ou bien le dévot tient la création comme sans terme; alors son Dieu est un concept insaisissable, un abstrait; de là à identifier cette cause première avec la Pensée, il n'y a qu'un pas; au pas suivant, on retombe dans la théorie de l'illusion universelle, où le sujet pensant lui-même n'est pas certain d'exister. Tel fut le bouddhisme primitif : « O moines, dit Gautama, si on affirme que le moi existe, ce n'est pas exact; mais si on prétend que le moi n'existe pas, ce n'est pas vrai non plus ».

Quant aux facultés transcendantes, on peut les développer chez un sujet ou sur soi-même. Mais, pour que les connaissances qu'elles procurent soient exactes, il faut que l'instrument de perception soit parfait, que l'objet à percevoir reste fixe, et que l'on connaisse l'indice de réfraction du milieu. Or aucune de ces trois conditions n'est réalisable; ou alors il faudrait supposer résolu ce problème de la connaissance. Beaucoup de chercheurs commettent une telle pétition de principes.

Vous allez me dire : Où avez-vous découvert une méthode meilleure que celles dont les initiés vantent l'excellence, et dont l'emploi a produit les monuments les plus magnifiques du génie ?

L'Évangile contient cette méthode surexcellente; mais, pour la découvrir et la réaliser, il faut la force surnaturelle de la foi. « Cherchez d'abord, dit Jésus, le Royaume de Dieu, et tout le reste vous sera donné par surcroît ». Ce « reste », ce qui n'est pas le Royaume de Dieu, c'est justement tout ce que les hommes cherchent dans la Nature, tout ce qu'ils espèrent du Relatif. Le Royaume de Dieu, c'est le pays où règnent l'amour pur, la fraternité, la paix. Et, en vérité, celui qui aime son prochain comme soi-même sait tout; je vous dis cela,

parce que je l'ai vérifié, non pas sur moi, mais sur un homme, le seul que j'aie connu qui aimât réellement son prochain : argent, temps, science, bonté, il prodiguait tout; jamais il ne pensa à lui, jamais il ne s'inquiéta de savoir comment il vivrait le lendemain; jamais les plus redoutables importuns ne furent éconduits. Or cet homme savait tout en effet; il résolvait aussi bien une question de calcul intégral, qu'il indiquait à quel endroit d'un désert on trouverait des ruines, ou les mouvements de la Bourse la semaine suivante. J'ai toujours vérifié l'exactitude parfaite de la moindre de ses indications. D'où vient une faculté aussi miraculeuse ?

Celui qui vit en Dieu, dont la seule nourriture est l'accomplissement de la volonté céleste, vit dans la Vérité; la Vérité vit en lui; et sa présence, invisible aux yeux de la chair, est sensible aux yeux des entités immortelles. Or tout a un esprit. C'est pourquoi l'esprit de cette table est obligé de dire à un tel homme, s'il le lui demande, le nom de l'ouvrier qui l'a façonnée, ou de la forêt d'où provient son bois. Devant la Vérité aucun mensonge, aucune erreur ne peuvent se soutenir.

Telle est la connaissance vivante; elle nous donne, au lieu du rapport approximatif d'un objet avec un sujet, l'essence réelle de cet objet.

* * *

Quant à la Morale, le principe en est universel, non seulement sur cette planète mais dans toute la création. Ce sont les conséquences qui varient. Tous les êtres visibles et invisibles, infernaux et paradisiaques, n'ont qu'une seule loi : vivre les uns pour les autres.

Les différences des morales terrestres sont

extérieures, et alors la sociologie, l'ethnographie nous en découvrent facilement les causes; ou intérieures, et, pour en connaître, il faut analyser le principe théologique au nom duquel on les a formulées.

Toute initiation qui place la tête au-dessus du coeur, l'Intelligence au-dessus de l'Amour, est une inversion de la synthèse patriarcale et de la doctrine du Verbe incarné. Elle met l'image à la place de l'objet. Sa morale sera personnelle, volontaire, humaine. Elle ne connaîtra pas de sauveurs, mais des frères aînés; ils ne s'offrent point en victimes; ils compatissent seulement ou donnent une aide momentanée. L'effort de libération d'après ces systèmes monte de bas en haut, du dehors au dedans; il lui faut une fondation matérielle. On cultive successivement le corps physique, puis le fluïdique, puis l'astral, le mental, et ainsi de suite, selon la profondeur de la volonté. Rien de plus logique, de plus raisonnable, de plus positif. Aussi peut-on dire que les initiés sont moins des spiritualistes que des matérialistes transcendants. En tout cas, ils ne touchent point au mysticisme.

Pardonnez-moi ces images un peu grosses. Nous n'avons pas le temps d'étudier les détails; il faut que mon esquisse soit accusée, que les ombres et les lumières s'y opposent vigoureusement pour que les figures s'en impriment dans votre mémoire.

Cet effort parti du moi, c'est Marc-Aurèle, Socrate, Pythagore; c'est le bouddhisme et le taoïsme primitifs; c'est Ibsen et Nietzsche; c'est aussi, il faut le dire, au risque de vous scandaliser, ce trop célèbre Tolstoï, qui n'a de christique que le vocabulaire. Il est clair que cette morale ne peut nous monter plus haut que nous-mêmes; elle ne nous sortira donc jamais du créé, quoi qu'en disent ses protagonistes.

L'Évangile ignore l'adeptat. Toute l'ascétique, la lutte contre les passions et le portement des épreuves n'est que le Précurseur destiné à disparaître à mesure que va croître la Lumière; non plus la gloire pourtant si belle de quelque paradis créé, mais la splendeur même du Royaume incréé. C'est le repentir, la pénitence; le disciple creuse en soi-même le moule où descendra - peut-être - la forme du Verbe qui lui correspond. Cette descente, c'est la nouvelle naissance, la libération vraie; c'est l'Esprit pur, et non l'esprit d'un dieu, d'un génie, d'un rishi ou d'un dragon. En un mot, le Christ affirme replacer l'homme dans l'Absolu. Aucun adepte ne peut que monter à la cime du relatif, à ce zéro métaphysique qui est le pivot immobile des librations universelles.

Où est le mérite, dira-t-on ? Que devient la valeur de l'homme, son libre arbitre ? Il ne m'est pas possible d'abuser de votre patience jusqu'à vous redire Pélagé, saint Augustin, Boehme, Jansénius et Molinos; ce que je vous affirme, c'est que l'antinomie de la prescience divine et de la liberté humaine n'existe que dans notre intellect. Un jour viendra, je l'espère, où vous vérifierez par l'expérience ce que j'atteste en ce moment. Il suffit de vous souvenir, pour la rectitude de notre travail, que la réintégration mosaïque, l'adeptat brahmanique, la délivrance bouddhique sont trois états complètement opposés entre eux et encore plus opposés avec le salut dont parle l'Évangile. L'unité des religions est une chimère, pour de longs siècles encore; avant qu'elle se réalise, il faudra que ces religions se transforment du tout au tout.

L'Évangile ajoute à la notion ancienne de la puissance et de la liberté de l'homme, que cet être, quoique possédant en lui une semence d'éternité, ne peut

y atteindre par ses propres forces, puisque ces forces sont relatives, limitées, finies. Ce passage du Relatif à l'Absolu, pour rapide qu'il soit, constitue seul le vrai salut. Mais Celui-là seul peut nous le faire franchir qui est cet Absolu, cet Infini, cet Éternel. Celui-là, c'est le Verbe, c'est le Christ Jésus.

* * *

La perfection initiatique est l'adeptat; la perfection évangélique est l'accomplissement de la volonté divine. Pour toutes deux, il faut une nouvelle naissance; la première est naturelle, la seconde est surnaturelle.

En théorie, l'adepte possède l'omniscience et la toute-puissance; en réalité, aucun des adeptes que j'ai connus ne savait tout, quoiqu'ils eussent réponse à tout; et encore moins pouvaient-ils tout. Soyons pondérés. Tout connaître, cela veut dire que le Père nous admet dans Ses conseils; tout pouvoir, cela signifie qu'Il nous donne le commandement des cohortes angéliques. Or aucun homme, aucun dieu, aucune créature n'a encore reçu de telles prérogatives. Restons sur la terre; le champ du merveilleux y est encore bien vaste; et, cependant, celles des promesses de l'ésotérisme qui s'y réfèrent restent exagérées.

Voyez l'alchimie. Chimiquement, elle est vraie; on peut fabriquer un corps qui possède toutes les propriétés de l'or, sans en être; spirituellement, elle est fausse, parce que l'or, comme chaque forme de la matière, n'est tel qu'en vertu d'un principe supra-terrestre qui échappe à l'emprise de l'intelligence humaine. L'initié peut agir sur le physique, le fluïdique et l'astral; il ne peut rien sur l'essence verbale des êtres.

Voyez en psychologie transcendante. Les livres d'occultisme sont remplis d'histoires d'élixirs mystérieux, au moyen desquels les adeptes prolongent pendant des siècles leur existence terrestre. Cela est exact; il existe des procédés secrets, il existe des hommes assez savants et assez forts pour les utiliser. Mais ce que le chercheur ne remarque pas, c'est que de tels individus sont des criminels. Chacun a, en effet, mérité une certaine somme d'intelligence, de bien-être, de puissance et de vie physique. Mais, de même que le financier ne peut accumuler les millions sans semer la ruine autour de lui, l'adepte, qui n'a droit qu'à quatre-vingts ans d'existence, ne peut en prendre cent ou deux cents que s'il dépouille de cette vie physique d'autres êtres humains. Qu'on n'invoque pas le prétexte d'un but supérieur; tout bien obtenu par un procédé mauvais n'est plus un bien. Notre existence ne nous appartient pas; notre corps non plus; rien de nous-mêmes ne nous est propre. Comment arrêter le cours de ces évolutions, en nous et hors de nous, sinon par une tyrannie égoïste et orgueilleuse ? S'il était permis de violer le secret d'autrui, je vous aurais raconté l'histoire récente d'un adepte qui vivait depuis presque mille ans sur terre et qui s'est vu obligé de restituer tous les dols anciens qu'il avait commis. J'ai vu aussi, pour citer le cas contraire, ressusciter un homme dûment mort et lui accorder une prolongation d'existence; mais le thaumaturge avait pourvu à tous les suppléments de force que les créatures attachées à l'âme de ce mort étaient en droit de recevoir.

Ainsi ne prenons pas à la lettre toutes les grandiloquences des livres d'occultisme.

Beaucoup de sociétés secrètes affirment influencer sur les événements politiques; et la plupart se réclament de

diverses fraternités ésotériques. Personne n'ignore ces interventions occultes dans le monde entier, en Europe aussi bien qu'en Chine. Et il n'est pas nécessaire de creuser beaucoup le tuf des légendes pour découvrir que toutes ces associations dépendent de deux ou trois centres et ces centres, de quelques individus inconnus, sédentaires ou errants, mais qui savent admirablement dissimuler leurs véritables occupations.

Il y a, dans ces conjectures, pas mal d'erreurs sur un fond de vérité. Tout est bien double dans le collectif social comme dans l'individu; il existe bien, dans toute religion et dans tout gouvernement, une hiérarchie secrète à côté de la hiérarchie extérieure. De temps à autre, certains dieux envoient bien des missionnaires auprès des autorités politiques ou ecclésiastiques; tels, furent, autrefois, saint Bernard, le Cosmopolite et Cagliostro, pour ne citer que ceux-là, et pour respecter le secret de certaines interventions plus récentes. Enfin, l'armée de Dieu et celle des Ténèbres, qui se combattent dans l'univers, se combattent aussi sur la terre; mais l'armée de Dieu est une; l'armée des Ténèbres est multiple, et ses différents groupes se tirent souvent les uns sur les autres. C'est pour cela qu'il est si rare de trouver un initié qui ne considère pas comme magie noire les systèmes autres que le sien.

L'Évangile condamne toutes les sciences occultes et toutes les associations secrètes, parce que toutes comportent des assassinats ou des révoltes. L'homme n'est pas ici pour commander, mais pour se soumettre; loi dure à l'orgueil, loi douce à l'amour. Tous sont conduits; et ceux-là qui pensent être les plus indépendants sont les plus menés. Il n'y a que deux êtres qui savent ce qu'ils font : le Seigneur de la terre, l'homme libre délégué par le

Verbe, et le Prince de ce monde, le lieutenant de Lucifer. Tous deux se gardent inconnus, parce qu'ils ont besoin de solitude et de silence; tous deux sont incompris, mais le Seigneur l'est davantage que le Prince, parce qu'il y a moins de lumière que de ténèbres dans le coeur des hommes.

Voyez le Christ. Qui fut moins compris ? Toutes les sectes se L'arrachent; et les peuples se sont entretués au nom des fausses images qu'ils se firent de Lui. Pour le philosophe, ce fut un agitateur; pour l'anarchiste, un anarchiste; et les hommes d'autorité se réclament de Lui; pour le spirite, Il est un médium; pour le magnétiseur, Il n'agit que par les fluides; l'hermétiste Le tient pour un mage et le bouddhiste, pour un futur Bouddha.

Et pourtant Jésus est tout autre; Il est d'abord Notre Jésus, à nous tous, qui Le crucifions sans relâche, par l'acte, par la parole, par la pensée; Il n'est pas un guide qui se retourne pour lancer une corde au voyageur en péril; rien de commun entre Lui et le Bouddha; Bouddha signifie, dans la langue des Temples, le connaissant, le savant; Jésus signifie le vivant. Jésus n'a jamais été essénien; tout ce que Jacolliot et Notovitch racontent de voyages et d'initiations dans l'Inde est fantaisiste; Jezeus Christna sont des mots impossibles en sanscrit. Le Christ n'a pas, comme le prétend le Talmud, volé dans le Temple de Jérusalem le Tétragramme; Il n'a jamais eu besoin de leçons, ni d'exercices. Dès l'âge de trois ans, Il fit en Egypte ce que l'on appelle des miracles, en y délivrant des âmes enchaînées. C'était un homme, oui; mais cet homme - parfait - contenait la totalité de la Lumière divine.

En disant : « Qui me voit, voit mon Père », Il ne faisait pas un jeu de mots métaphysique; Il exprimait un

fait, une réalité substantielle. Il fut, Il est, Il demeurera le Maître de la Vie. Il nous a aidés, non pas de loin, par des vœux, mais en descendant avec nous, en chargeant notre fardeau, en assumant nos fatigues. Il a connu toutes les douleurs humaines et, ce qui est plus extraordinaire, Il a résisté à toutes les joies. Quand Il expira sur le Calvaire, c'était peut-être la dixième ou la douzième fois qu'en Perse, à Rome, en Espagne, en Egypte, aux Indes, au Tibet, Il subissait les chaînes et les supplices. Car toute Son histoire a été savamment faussée, souvenez-vous-en.

Le Christ est le seul Maître digne de ce nom, parce qu'Il a souffert volontairement toutes les servitudes; Il est le seul Ami, parce qu'Il a accepté le mal de chacun de nous; Il est le seul Initiateur, parce que, seul, Il connaît l'absolu, le relatif, et tous les infinis. Il est la Voie, parce que les créatures ne peuvent avancer qu'en suivant la trace éclatante de Ses pas. Il est la Vérité, parce que rien n'existe que par Lui. Il est la Vie, parce qu'Il fut le premier-né du Père et qu'Il sera présent encore dans des milliards de siècles, quand cette immense Nature, purifiée, embrasée, flamboyante, s'élèvera vers les gloires éternelles.

L'initiation évangélique ne propose qu'un seul but : l'accomplissement de la volonté du Père; qu'un travail : l'amour fraternel; qu'une méthode : la résignation et la demande. Elle ne s'adresse qu'au cœur; elle n'emploie aucun entraînement; elle ne nécessite aucun régime. Elle est assez simple pour qu'un enfant la comprenne et parfois plus terrible que les austérités effrayantes des rishis séculaires. Elle est silencieuse, mais la voix de son disciple peut retentir jusque par delà les constellations; elle est douce, car d'un sourire l'Ami nous donne la force pour un siècle de travaux; mais,

malheureusement, elle est très inconnue, parce que les hommes ne courent qu'après l'étrange, le rare et le brillant.

Car ni la science ni les miracles ne prouvent la spiritualité. Il existe actuellement un homme qui a opéré des guérisons par milliers; il se considère comme très supérieur au Christ; vous voyez donc que le dieu de l'orgueil confère des pouvoirs à ses partisans. Je connais, parmi nos contemporains, sept ou huit messies nouveaux, qui se croient tous des réincarnations authentiques du Christ; l'Amérique n'a-t-elle pas eu l'incarnation du Saint-Esprit ? Ceux qui prétendent, plus modestement, réconcilier le pape et le grand lama, divulguer la science intégrale, ou établir un empire universel, ne sont pas très rares.

Vous donc, Messieurs, qui commencez ces études mystérieuses, vous aussi qui les continuez depuis longtemps, ayez de la prudence. Calmez d'abord vos curiosités; tout vient à son heure; défiez-vous des fascinations de toute nature; prenez garde à ceux qui se tiennent dans les coulisses et dont les hommes les plus admirables en apparence peuvent n'être que les marionnettes.

Etudiez, comparez. De même que la Nature fait croître les herbes qui guérissent les contusions dans les lieux escarpés où les chutes sont fréquentes, de même elle nous offre les moyens de nous tirer de tous les mauvais pas où nos imprudences nous jettent. Toute créature naît dans le milieu qui lui correspond; nous, Européens, nous sommes sous la parole du Christ; elle contient toute la nourriture spirituelle de nos âmes; et elle seule la contient.

Soyons raisonnables. l'Évangile nous semble trop

enfantin ? Commençons à réduire en actes ses conseils si simples; nous constaterons bientôt qu'il n'y a pas de besogne plus absorbante; et nous n'aurons plus de temps pour discuter si le Logos est triple ou septuple. Nous ne comprenons pas la transsubstantiation ? Allons d'abord à notre ennemi, tendons-lui la main, invitons-le à notre table, en mémoire de ce Jésus, aux paroles si peu savantes; ensuite, nous comprendrons.

Telle est la seule méthode, saine et rapide, dont les fruits durent par delà la mort. Dès l'origine du monde, cette vérité se fit connaître; mais les hommes l'obscurcirent et la déformèrent à maintes reprises. Aujourd'hui, vous avez expérimenté le vide de la science matérialiste, et de la religion uniquement formaliste; mais vous vous êtes construit une autre idole : la science secrète et la religion ésotérique. Souvenez-vous que le dernier mot du savoir, c'est : J'ignore; que le dernier mot de l'adeptat, c'est : Je ne puis. Quand vous aurez vous-mêmes, des profondeurs palpitantes de votre être, jeté ces deux cris désespérés, l'aube de la Lumière éternelle s'étendra sur votre néant. Ce sera le premier pas sur la route mystérieuse de la pauvreté, qui mène vers le Père. Mon voeu, c'est que cette catastrophe et cette aurore deviennent bientôt très proches pour chacun de vous.

LA PRIÈRE

(24 Février 1912)

« SI VOUS DEMEUREZ EN MOI ET QUE MES PAROLES DEMEURENT EN VOUS, DEMANDEZ TOUT CE QUE VOUS VOUDREZ, ET IL VOUS SERA ACCORDÉ. » (JEAN XV, 7.)

La prière est l'entreprise la plus difficile qui puisse être proposée à l'homme; cependant tout prie autour de nous. Le minéral, la plante, l'animal demandent à la Nature l'entretien de leurs forces; tout acte est une demande; et tout être agit nécessairement puisqu'il vit. Parmi les créatures, c'est l'homme qui refuse le plus souvent de reconnaître cette loi, et c'est pourtant surtout à lui qu'elle s'applique. J'espère vous montrer combien une telle conduite est déraisonnable.

Comprise dans sa dignité réelle, la prière est un désir du Ciel et une conversation avec Dieu. Elle est une grâce et la source des grâces; elle est une graine dans les terres de l'éternité; une oeuvre plus précieuse que tous les chefs-d'oeuvre, plus grande que le monde, plus puissante, pourrait-on dire, que Dieu Lui-même. Ne vous étonnez point; nous quittons ici les royaumes policés de la raison; nous sommes dans les forêts luxuriantes de l'Amour. Faites taire l'intelligence; ouvrez les fenêtres du coeur; contemplez les champs infinis des collines éternelles; que ne puis-je vous les rendre visibles !

Parce que la prière est l'acte suprême, elle ne vaut, elle n'existe que si la sincérité la provoque. En tout temps des anges se tiennent autour de nous. Quand nous pensons à Dieu, ils arrivent en plus grand nombre; les uns sont bénévoles; d'autres se postent pour recueillir ce que nous pourrions émettre d'égoïste dans notre demande. D'autres, enfin, venus par un désir sincère de regarder Dieu à travers notre coeur, se scandalisent et se découragent si notre prière est mal faite. Nous sommes responsables de tout cela.

Deux mouvements se produisent dans la prière. Le désir s'humilie, s'exalte et se réfugie dans la miséricorde divine, qui est le Christ; la grâce lui répond, s'offre et se laisse dévorer par lui. Ces deux sont la forme mystique de la foi; et plus le désir s'enfonce dans l'abîme d'humilité, plus il attire la grâce, plus notre coeur se nourrit, plus le Verbe se développe au fond de nous.

La prière est l'effluence de notre personnalité vers l'Absolu; elle s'abandonne au Père, elle se jette dans Ses bras, elle converse avec Lui, mais sans paroles. Elle n'use pas de l'intellect; c'est le coeur qui a enfin touché son complémentaire total, qui s'étonne, défaille, meurt et renaît, dans une béatitude infiniment croissante.

Si telle est la prière, vous comprenez qu'il ne faut prier que Dieu seul. Cela se fait bien rarement. On s'adresse d'ordinaire au dieu que l'on s'est choisi. Une brave femme qui va à l'église demander au bon Dieu que son obligation sorte au tirage, tandis qu'elle a déjà de petites rentes, ce n'est pas Dieu que son coeur prie, c'est le dieu de l'argent. Combien de fois ne nous conduisons-nous pas comme cette bonne vieille !

Or chaque dieu exauce ses fidèles, comme un roi garde les emplois lucratifs pour ses courtisans. Un

ambitieux, un avare qui prie pour leur ambition et pour leur avarice seront exaucés facilement par leurs dieux; mais ils s'enfonceront davantage dans leur fausse route. Quand un coeur simple demande au Père quelque chose qui puisse faire dommage à son âme, le Père ne l'exauce pas; et c'est une des raisons pour lesquelles nos prières demeurent souvent stériles.

Ne priez pas non plus de créature, si même on l'a déclarée sainte. C'est une impolitesse envers Dieu; c'est Lui dire : « Tu écouteras mieux ton favori que moi; tu ne feras pas attention à moi parce que je suis un inconnu ou un misérable ». C'est douter de Son pouvoir et de Son amour. Je ne critique pas ici le culte des saints; je répète seulement la doctrine canonique.

Voici encore pourquoi il est sage de ne s'adresser qu'à Dieu. Le premier, le plus irréductible des ennemis de l'homme, c'est lui-même; Satan nous est moins dangereux. L'un et l'autre de ces deux adversaires ont une marche également insaisissable; pour les combattre, il nous faut un point d'appui hors du monde, puisqu'ils remplissent ce monde, puisqu'ils constituent la force même de l'univers. Cet appui ne peut être que Dieu.

Priez le Père; priez le Christ puisqu'Il est Dieu. Prier le Saint-Esprit est trop difficile; nous sommes encore trop enfoncés dans la matière pour être sensibles à cette présence infiniment subtile. Et puis, il existe une créature que l'on peut prier sans crainte de contracter une dette ou de manquer au Père : c'est la Vierge Marie. Comme elle est la plus humble de toutes les créatures, nous pouvons être certains qu'elle transmettra intégralement notre demande; et parce que son Fils lui accorde toujours ses requêtes, il y a, en s'adressant à elle, plus de chances d'être écouté.

Toutefois - permettez que j'insiste sur ce point important -, sans l'aide expresse de Jésus, nous ne pouvons rien. Lui, le Verbe, à la création donne à tous la force vitale; Il la leur redonne de nouveau, par la rédemption. Celle-ci est universelle à la fois et individuelle. Il attend en silence à la porte de notre cœur et, au premier élan, Il nous ouvre Ses bras, ne laissant apercevoir de la clarté qu'Il rayonne que juste ce que nos yeux malades peuvent supporter.

Dieu seul, dans Son aspect de Verbe, possède tous les détails du plan cosmique. La destinée du microbe et celle de la nébuleuse Lui sont également présentes. Rien en nous qui ne vienne de Lui; le désir même qui nous prend d'aller vers Lui, c'est Lui qui nous l'inspire; notre libre arbitre n'agit qu'au moment de notre décision. Ainsi le pouvoir de prier est une récompense.

Or peu de personnes savent prier. La cause apparente de cette ignorance, c'est l'éducation, les soucis pratiques, l'influence du milieu. La cause réelle est plus ancienne et plus profonde. L'homme ne peut rien accomplir si son esprit ne contient la faculté correspondante à cet acte et si son corps ne possède l'organe correspondant à cette faculté. D'autre part, les facultés psychiques ne sont pas des abstractions; ce sont des organismes réels, objectifs, des membres et des viscères de l'esprit. Dans le physique aussi bien que dans l'hyperphysique, tout commence par un petit germe que le travail, la souffrance développent lentement. De même qu'un adolescent qui ne s'exerce pas à la marche a les jambes faibles, de même celui qui ne prie pas atrophie l'organe physico-psychique de la prière. Si nous ne pouvons pas prier, c'est parce que nous avons passé des années, des siècles peut-être, avant d'atterrir ici-bas, sans

penser à Dieu, sans l'inquiétude du Ciel. Commençons donc tout de suite à réparer cette stupéfiante négligence; pas demain, pas ce soir, tout de suite; savons-nous si la Mort ne nous guette pas derrière cette porte ? Donnons tous nos soins à cette entreprise; ramenons-lui tous nos mouvements, que toute circonstance nous devienne un prétexte à la poursuivre et à la parfaire.

Je n'ai ni le désir, ni le goût de prier; je n'en ressens pas le besoin, direz-vous. Alors commencez à suivre le Christ par vos actes; essayez le plus simple des efforts; tout à l'heure, vous causerez avec vos amis : arrêtez la première médisance qui vous montera aux lèvres; arrêtez-la à tout prix. Bientôt vous sentirez le souffle du démon de la perversité qui vous chuchotera : « Dis-le donc qu'un tel est ridicule, puisque c'est vrai; quelle importance cela a-t-il ? » Et si vous voulez à toute force vaincre le tentateur, il vous faudra appeler à l'aide. Et ce cri sera peut-être votre première prière.

Bien souvent notre cœur de Lumière se débat en nous, crie et se plaint. Mais notre conscience reste sourde. Elle n'a pas construit ses oreilles spirituelles; elle a bien éduqué des cellules cérébrales propres à recueillir la voix de beaucoup de créatures, de génies, de sages ou de dieux; elle a négligé de recueillir la voix de l'Ami. Vous entrevoyez sans doute ici pourquoi nos premiers pas vers le Ciel sont les déchirements du remords et du repentir. Il faut que la charrue déchire le sol avant les semailles.

* * *

La prière est un acte ineffable. Parce qu'elle avoue n'être rien, elle peut tout; elle transfigure l'horrible, comble les abîmes et abat les montagnes. Comme une

rosée rafraîchissante, elle allège, lave et délivre. Elle est le feu, l'enclume et le marteau. Elle est inconnue et rien ne se manifeste sans elle; ignorante, elle nous apprend tout; si simple que les savants les plus remplis de science ne la comprennent pas; elle balbutie, et des cohortes d'anges se penchent pour l'entendre; misérable petite vibration, les mains prestigieuses des ardents séraphins la recueillent avec un tremblement; souffle exténué, elle fait renaître la vie. Larmes incolores transmues en gemmes chatoyantes, racine de la joie, sagesse de la sagesse, douceur de la force, perfection de la parole, accomplissement de la promesse, médecine universelle, telle est la prière, telle est son incarnation toujours vivante, le Christ Jésus.

La prière est l'arme qui combat la justice de Dieu, la lime doublement trempée qui ronge partout où elle se trouve la rouille de l'iniquité. Par elle, la parole de l'homme, le signe magnifique de sa grandeur, remonte vers son principe, s'élance vers Dieu et atteint les sources de la Vie. Le verbe humain récupère sa force originelle, devient un acte, attire l'Acte divin et s'incorpore à ce Verbe, son créateur. La prière véritable est fille de l'Amour; elle est le sel de la science vivante et la fait germer dans notre coeur, son terrain naturel. Impétueuse, ardente, persévérante, elle ne doit pas plus connaître l'interruption que l'éternité ne connaît la changeante durée. Le Ciel aime qu'on Le conquière « par la violence » et qu'on s'attache à Lui comme les racines de l'arbre s'attachent au sol nourricier.

Dieu tient Ses promesses. « Demandez, et vous recevrez », a-t-II dit. « Si vous, qui êtes méchants, donnez à vos enfants ce qu'ils vous demandent, combien plus le Père ne vous donnera-t-II pas ? » - « Si vous

demandez à mon Père quelque chose en mon nom, Il vous le donnera ». - « Quoi que ce soit que vous demandiez à mon Père en mon nom, moi je vous le ferai».

« Dieu seul est bon ». Parole immense, dont l'harmonie vibre d'un bout du monde à l'autre; je ne puis vous en énumérer les effets infinis; acceptez-la seulement, acceptez-la à titre provisoire et tout à l'heure, quand vous serez seuls, regardez le mystère de votre existence à la lueur de ce flambeau; vous concevrez pourquoi les saints ne parlent de Dieu qu'avec des larmes; peut-être l'Amour éternel frémit-il en vous; peut-être connaissez-vous son indicible douceur et la paix qu'elle engendre; et enfin apercevrez-vous, malgré les violences, les meurtres, les ruses et les longs martyres, combien la Miséricorde divine surpasse Sa Justice, depuis la venue de l'Ami.

* * *

Quelles conditions la prière vraie doit-elle remplir?

Elle est l'élan du surnaturel en nous vers le surnaturel hors de nous; du surnaturel, permettez-moi de souligner ce mot, de ce qui est au-dessus de la Nature, du Créé, du Temps, de l'Espace, des conditions, au delà des rites, dans cette atmosphère lumineuse où passent seuls les grands souffles libres de l'Esprit et les formes resplendissantes des anges de la Vérité.

On ne peut prier qu'au moyen des facultés dont on possède la conscience. Beaucoup donc prieront avec leurs nerfs, leur intellect, leurs cupidités passionnées, avec l'esprit de leur chair et de leurs os. Pour ceux-là les observances liturgiques sont excellentes, indispensables

même; et, en somme, lequel d'entre nous peut affirmer que sa prière est pure de toute vapeur de la chair et du sang ? Mais c'est la perfection qu'il faut vouloir; c'est pourquoi je parle comme si nous étions capables d'un surhumain effort.

Où peut-on prier ? Partout où il est possible de se recueillir. Selon le conseil du Christ, s'enfermer dans sa chambre, au matériel et au spirituel. Au matériel, parce qu'ainsi Dieu seul et Ses anges nous voient. C'est une grande force que le bien accompli en secret; il est pur. Nos amis, les membres de notre famille même, qui nous voient nous retirer dans notre chambre, peuvent croire que nous allons nous livrer au repos; nous éviterons ainsi, par cette discrétion, la récompense fallacieuse de leur estime. Au sens spirituel, « s'enfermer dans sa chambre », c'est rentrer en soi, fermer les portes des sens et de la mémoire qui mettent le mental en communication avec le monde externe, avec les soucis, les préoccupations, les projets, les réminiscences. Et ceci demande déjà un travail sérieux.

Dans les églises, on profite de l'orientation du milieu fluidique, de l'entraînement collectif, des artifices sensibles, comme la pénombre, la lumière féerique des vitraux, l'élan que nous versent les musiques, l'atmosphère souvent séculaire que les générations précédentes ont peuplée de soupirs et d'actions de grâces. Tout cela, c'est une grande force; il n'est pas défendu d'en profiter.

Si vous priez mieux à l'église, allez à l'église. Si la Nature vous aide, priez dans le calme et la beauté de la campagne. Si votre refus d'aller à l'église scandalise quelqu'un, sacrifiez vos aises et faites comme tout le monde. Mais si cependant vous voulez avancer plus vite,

choisissez pour parler à Dieu l'endroit qui vous oblige au maximum d'attention.

Croyez-vous à la vertu des lieux consacrés, des formules liturgiques, des rites, êtes-vous foncièrement attachés à un culte, faites ce que vous croyez bien. Vos prières n'arriveront au Ciel qu'après avoir traversé les corps collectifs spirituels auxquels vous vous êtes liés, mais elles arriveront, au bout du compte. Il est difficile et rare de recevoir l'influence divine directe et on ne parvient à cette union immédiate qu'après s'être longtemps servi de tous les aides cérémoniels. Pour que les observances minutieuses, l'emploi de certaines formules, les longues psalmodies du brahmane, du shakteia, du soufi, du moine, nous deviennent inutiles, il faut les avoir usées. Et, d'ailleurs, toutes ces forces auxiliaires ne valent que si la sincérité ardente du coeur les vitalise; l'éternel n'est accessible qu'à l'éternel. Peu à peu, le Ciel nous débarrasse de ces impedimenta; en face du sivaïsme, du brahmanisme, voyez comme le catholicisme est déjà simple; celui qui a entrevu la pauvreté spirituelle peut encore simplifier; mais il faut pour cela travailler dix fois plus que le commun des mortels. Néanmoins la puissance d'une telle prière dédommage de bien des martyres.

Quand faut-il prier ? Je répondrai avec toute l'assemblée des mystiques : Toujours. A l'homme croyant tout est un motif de prière, c'est-à-dire de remerciement et de demande. Dès que vos yeux s'ouvrent, remerciez Dieu du repos qu'Il vous a ménagé; si la nuit a été mauvaise, remerciez-Le encore plus pour avoir eu l'occasion d'une souffrance, c'est-à-dire d'une purification, et d'un repentir.

Priez quand vos devoirs vous en laissent le loisir,

car la plus vivante des prières est d'abord le bon exemple. Mais utilisez tous vos moments. Une seconde - je dis bien : une seconde - d'élan ou de recours vers le Ciel agit et sur notre univers invisible et sur l'organe physico-spirituel de la prière. Cet organe ne se construit pas d'un seul coup, mais cellule à cellule; la physiologie de l'esprit ressemble à celle du corps: dix mouvements faciles développent le muscle plus que l'effort disproportionné.

Si votre travail quotidien vous laisse du temps, le soir, employez la nuit à votre entraînement d'oraison. Dès que le soleil disparaît, beaucoup de forces changent; mais la mêlée de céleste et d'inferral s'accroît durant la nuit. Il y faut donc redoubler de prudence; et c'est avec raison que l'Église indique des prières spéciales pour le sommeil et les veilles nocturnes. Si nous faisons un cours méthodique, ce serait ici le lieu d'examiner les raisons d'être des heures canonicales nocturnes : matines et laudes, que les moines doivent réciter à minuit et à trois heures du matin; et des combinaisons de psaumes, d'antiennes, d'hymnes, de capitules, de collectes et de répons qu'elles comportent. La règle de saint Benoît, qui date du VI^e siècle, offre au chercheur la mine la plus précieuse.

Mais restons dans notre plan séculier; les mystères n'y abondent pas moins et les Lumières aussi.

* * *

Il y a une préparation lointaine à la prière, qui est l'accomplissement de la Loi, les bonnes oeuvres, la résignation. S'il faut aimer pour prier, il faut d'abord être vertueux pour aimer. Il faut des fondations au temple, et des racines à l'arbre; il faut donner de l'appétit à l'âme; il

faut, s'adressant à Dieu, employer le langage du Ciel, et on ne l'apprendra qu'en vivant de la vie du Ciel, de la vie de sacrifice. Il faut quitter le temporel pour partir vers l'éternel; pour que le Père fasse notre volonté, il faut d'abord obéir à la Sienne.

Le Royaume des Cieux, vers qui nous tendons nos mains suppliantes, est le royaume de l'harmonie; une paix active, féconde, multiforme y déploie des splendeurs sans limites. Si l'homme veut s'élever jusque-là, qu'il fasse donc d'abord la paix autour de lui et en lui. Au point de vue de l'Esprit, il vaut mieux perdre de l'argent que gagner un procès, et perdre des amitiés que faire souffrir quelqu'un.

Soyez en paix aussi avec les événements; qu'importe s'ils sont néfastes, puisqu'alors ils nous libèrent? Qu'importe s'ils sont fastes, puisqu'aucune joie ne dure? Soyons reconnaissants de tout ce qui arrive. Faites enfin la paix en vous-mêmes. Calmez vos inquiétudes, obéissez à votre conscience pour que le remords ne vous ronge point; on peut combattre sans s'affoler, avec un coeur magnanime et une confiance tranquille. En réalité, cette pacification préalable demande, quand on la veut parfaite, un immense effort; cette lutte contre les instincts les plus profonds de notre nature dépasse en intensité et en durée tous les autres labeurs. Pour triompher, il faut avoir rompu toutes nos attaches égoïstes; avoir le coeur libre, c'est-à-dire n'aimer les créatures qu'en Dieu; enfin avoir l'intelligence nue, prête à tout recevoir et à tout oublier.

Celui qui prie sérieusement, profondément, est comme un soldat au fort de la bataille, comme un nageur se débattant parmi les herbes traîtresses. L'intelligence peut s'évanouir; le corps peut défaillir de terreur ou de

fatigue; il n'y a pas lieu de se troubler; que le centre de l'esprit reste ancré sur le Ciel; avec cette borne d'attache, rien d'irréparable ne se produira.

Se bien conduire, vivre dans la paix, être reconnaissant, voilà donc les trois habitudes qui disposent les forces intérieures pour la prière.

Pour dresser ces forces en faisceau, bander l'arc mystique et faire toucher le Ciel aux flèches du désir, il faut encore être attentif, humble, confiant, persévérant.

Le manque d'attention est un manque de ferveur. Être attentif, c'est vouloir; et impossible de vouloir sans aimer. En vérité l'Amour est la clef de toutes les portes.

Pour lutter contre la distraction, priez à haute voix. Si votre coeur est sec, priez en méditant, c'est-à-dire en réfléchissant avec votre raison logique sur chaque parole prononcée, la pesant et l'examinant.

Quand on prie, beaucoup de créatures visibles et invisibles nous regardent, nous entendent et se pressent à la porte de ce temple qu'est notre coeur; beaucoup ne perçoivent Dieu que par l'image que ce coeur en contient. Pour ces frères attardés, il est utile que des paroles soient dites à voix haute et c'est une façon de donner à notre prière un corps terrestre.

Malgré ce conseil de prier tout haut, ne croyez pas que les répercussions de la voix dans l'impondérable servent à grand'chose. Les mantras-yogis, certains soufis attachent de l'importance à cette acoustique occulte; mais le disciple du Christ n'en a que faire. Cette science d'ailleurs, constituée pour une certaine époque et pour certains pays, est inexacte pour nous autres. Les vieux rabbins enseignaient qu'une prière dite avec des cris de détresse et des larmes enfonce les portes des palais supérieurs,. Il y a du vrai dans ceci; mais c'est le

sentiment qui lui donne cette force et non les vociférations. C'est la sincérité seule qui rend la prière valable.

On peut prendre, au cours de la journée, quelques précautions efficaces pour développer le pouvoir d'attention. S'abstenir de paroles inutiles, repousser la rêvasserie et, par-dessus tout, se corriger de ses défauts. Devenir saint; ces deux mots contiennent le secret de tous les développements moraux, spirituels et même intellectuels; mais, hélas ! je crains que la recette ne soit trop simple; le mystérieux a tant d'attraits pour nous !

Il suffit d'écarter les distractions avec le plus grand calme, sans se lasser; si trois heures s'écoulent avant d'avoir pu dire convenablement le Pater, ç'auront été trois heures excellemment employées; aucun effort ne se perd. La prière peut être pénible, sans goût, ennuyeuse; elle n'en aura que plus de mérite.

* * *

L'humilité est la cinquième condition.

Etre humble, c'est se juger le dernier des hommes, le moins digne et le moins méritant. C'est trouver justes les calomnies, les injures, les attaques les plus injustes; c'est les recevoir avec joie, c'est ne pas les fuir, c'est aller au-devant d'elles. Ceci dépasse l'opinion commune. Cet abaissement est difficile d'une difficulté surhumaine; on ne peut pas descendre tout seul le long de ces pentes à pic; il y faut le bras d'un ange ou le pourchas d'un démon; au reste, ange et démon n'arrivent jamais l'un sans l'autre. Soyez donc sans crainte. Quand on a goûté la liqueur douce-amère de l'humiliation, un tel changement s'opère dans les principes de notre être que nous en

venons à aimer le persécuteur, à le remercier, à demander aux bénédictions du Ciel de descendre sur sa tête; nous savons avec certitude qu'il nous est bienfaisant. C'est alors que notre prière monte jusqu'au trône de Dieu.

Bien que tout ceci puisse paraître manquer de mesure, souvenons-nous combien nous sommes incapables et infirmes. Notre orgueil, en vérité, est illogique; cette force selon le moi est de la faiblesse selon l'Esprit. Le dernier mot de notre superbe libre arbitre, c'est le mot de la Vierge :

« Qu'il me soit fait selon Votre volonté ».

Et dès que cet abandon est consenti, quelque chose d'inconnu, d'obscur et de très fort se lève en nous. Cette énergie mystérieuse, c'est la foi.

Tout au moins, sa chrysalide. La confiance en Dieu est nécessaire quand on prie. Si vous saviez ce que c'est que la foi, plus rien ne vous paraîtrait difficile. Quand Jésus affirme que la foi peut déplacer les montagnes, Il ne parle pas par métaphore, Il énonce un fait physique. Quand Philippe de Néri, je crois, ordonne à un maçon qui tombe d'une tour de s'arrêter et que cet homme reste suspendu à mi-chemin; quand le curé d'Ars envoie la directrice de son orphelinat visiter le grenier vide, et qu'elle le trouve rempli de sacs de blé, ces saints possédaient de la foi « gros comme un grain de chènevis ». Ils n'avaient pas appelé d'esprits, ni prononcé de mantrams; ils avaient demandé au Père et le Père avait envoyé des anges.

Ainsi la foi est bien en nous une force divine, surnaturelle, qui crée là où il n'y a rien et qui trouve là où il n'y a rien de créé. Cette magnifique et complète définition est de Jacob Boehme, le savetier. Comment celui qui n'est pas sûr que Dieu lui accordera veut-il

recevoir ? Est-ce que l'irrésolution, la timidité, la crainte, le scepticisme n'empêchent pas tous les jours des milliers d'hommes de réussir dans ces entreprises temporelles si faciles au regard des efforts du combat spirituel ?

Le doute est une des grandes armes du diable. Si la foi représente la réalisation actuelle d'une des vertus de l'éternité, le doute est l'illusion mentale d'une des apparences du temps. Quand on se trouble devant un obstacle, on se prépare une chute certaine; mais si on l'envisage avec résolution, il s'évanouit. Un sceptique n'arrive jamais à rien, à moins qu'il n'ait foi dans son scepticisme. Que ne ferait pas l'homme qui croirait en Dieu, de toutes ses forces, puisque pour avoir cru en un autre homme, en une femme, en une idée, certains ont accompli des gestes héroïques ? Il est difficile d'avoir la foi ? dites-vous. Non, cela ne vous paraît impossible que parce que vous avez lié vous-mêmes les mains de votre esprit; vous vous êtes vous-mêmes enfermés dans un cachot où vous gémissiez. Veuillez avoir la foi, et vous l'aurez à l'instant; chassez l'hésitation, et vous agirez comme si vous aviez la foi; chassez l'orgueil, et vous verrez que le doute n'est pas autre chose qu'un mirage qui intercepte les communications divines. Alors votre foi ne sera pas comme celles des surhumains, le poison le plus mortel à votre âme, mais au contraire son tonique tout-puissant.

Il ne suffit pas de croire à la puissance de Dieu, il faut encore ne pas douter de celle qu'Il nous communique. Si un homme se purifie, le Ciel lui donne le droit de demander; mieux, Il lui en impose le devoir. Prions, dès lors; en priant nous suscitons de la joie dans les cieux.

Et puis, nous ne sommes pas seuls. Notre Ami est

là. Il prie avec nous; Il est le désir de la demande, le messenger et la réponse. Sa personne tout entière n'est qu'une vaste symphonie de demandes. Quand autrefois Il bénit cette terre de Sa très douce présence, Ses paroles, Ses pensées, Ses actions furent toutes des prières irrésistibles. Chaque cellule de Son corps, chaque étincelle de Son être interne, fut une prière vivante. Ce qui prie en nous, comprenez-le donc, c'est Son esprit; et nos soupirs n'ont de vertu que si nous nous sommes au préalable incorporés en Lui, par l'habitude de nos sentiments, de nos pensées et de nos actes, tous offerts à Son service.

Cette confiance que je vous demande de créer en vous - car on peut tout sur soi-même - et qui est indispensable à l'exercice du sacerdoce mystique, ce n'est pas la foi intellectuelle, c'est la foi vivante, celle qui affronte chaque jour l'impossible dans la vie pratique; celle qui demeure sereine dans les pires catastrophes; celle qui fixe la mort sans ciller et dont l'aspect des plus noirs démons ne ralentit pas la marche. Cette foi là, les plus grands d'entre les hommes ont tout juste fait quelques pas sur la route qui y conduit et cependant je vous invite avec instance à la créer en vous; elle est plus proche de nous actuellement qu'au moyen âge; elle couve; un effort et elle s'allume. Faites cet effort à la première occasion.

Je ne crois pas que le génie soit une longue patience; mais, sûrement, une persévérance invincible force le génie à descendre sur nous. Pour cela, il faut désirer réussir comme un homme qui se noie cherche de l'air; aucun mécompte ne doit provoquer d'autre mouvement qu'un renouveau de courage. Celui qui veut passer Maître en cet art divin, qu'il s'attende à plus de

misères intérieures que jamais; peu à peu, tout ce qu'il y a en lui d'énergies personalistes deviendront autant de démons enragés; aucun repli de son esprit où ils n'allumeront leur feu dévorateur. Que cet homme persévère; entreprendre pour abandonner est un suicide plus mortel que celui du corps. La douleur n'a que l'importance que nous lui donnons. Et puis, quarante ans de travaux nous paraissent sans fin; à peine serons-nous depuis trois jours dans le royaume des morts, que cette longue existence nous semblera avoir été fort courte.

L'homme intérieur est semblable à un jardin jonché de feuilles mortes que le vent d'automne éparpille à chaque minute. Le jardinier balaie sans cesse et ratisse; et, s'il veut que les allées soient nettes pour que le Seigneur s'y puisse promener, il faut qu'il recommence tout le long du jour. De même devons-nous recommencer inlassablement à ranger en nous les distractions, les souvenirs, les convoitises que soulève en tourbillons le vent capricieux de notre nature personnelle. Voilà quelle sorte de persévérance il faut avoir.

* * *

Ces préparations, externes et internes, c'est le repentir. Elles labourent profondément la terre spirituelle intérieure; elles mettent le coeur en désarroi; elles l'affament; et, en réponse aux gémissements que l'angoisse lui arrache, le Verbe lui apporte le pain et l'eau de la vie éternelle. Une telle prière est efficace. Comme la rosée du matin, elle revivifie tout; elle arrête les catastrophes, les maladies, les malheurs; ou au moins les modifie. Elle construit en nous un séjour au Père; elle est

souveraine contre la tristesse, car elle nous oblige à l'humilité; elle est la donneuse de toutes les Lumières; elle nous défend, nous harmonise et nous détend. Tout autour de nous en profite; elle sanctifie nos vêtements, nos aliments, nos meubles, les murs de la chambre, les fatigues du corps, tous les actes de la personne. Elle renouvelle la bienveillance; elle peut rendre l'impie, religieux; le colère, doux; l'insensible, bienfaisant; le désespéré, courageux; le malade, sain; le mort même, ressuscité.

Les arbres, les fleurs au milieu desquels on passe en priant, le pavé où l'on marche, la colline et le ruisseau que l'on regarde, le chien qui suit, le passant que l'on croise, tous reçoivent quelque chose. Nos ancêtres, dont les mânes se reposent au foyer, nos enfants futurs, dont les esprits descendent sur la chambre où ils vont naître, tous les témoins invisibles de notre existence, ceux qui nous vénèrent, les géants qui nous tourmentent parfois, les bons qui nous aident, les mauvais qui nous égarent, tous bénéficient de notre prière.

Plus encore, cette prière elle-même, jaillissant au centre de la vie en nous, dirigée vers le Maître de la Vie, cette prière est un être vivant. Cette chambre, cette dalle, ce roc, où quelqu'un prie aujourd'hui, conservent cette clarté dans leur mémoire; et leur mémoire est plus fidèle que la nôtre. Dans dix ans, dans dix siècles même, les hommes qui passeront par ce lieu pourront ressentir inopinément quelque émotion inexplicable et salutaire.

Mais il me faut finir. Aussi bien avons-nous noté à peu près tous les signes distinctifs de la prière. Ma crainte, c'est que ma parole ait été trop pâle; j'aurais voulu enflammer vos coeurs de ce Feu vivant que les Amis de Dieu se passent de siècle en siècle, et de la

splendeur duquel mes yeux resteront toujours éblouis.
Au moins, suppléez aux lacunes de mon discours par vos
propres élans et vous trouverez par vous-mêmes et en
vous-mêmes l'ineffable Présence à laquelle j'ai voulu vous
rendre attentifs.

LES GUÉRISONS DU CHRIST

(3 Février 1912)

« UNE FOULE DE GENS S'ASSEMBLAIENT POUR ETRE GUÉRIS... MAIS LUI SE RETIRAIT DANS LE DÉSERT ET PRIAIT ». (LUC V, 15-16.)

Lorsque le Ciel nous accorde l'insigne faveur de rencontrer un de Ses soldats, notre plus fervent désir est de lui voir faire la preuve de sa mission. Or la preuve la plus convaincante et la plus touchante ne sera-t-elle pas le soulagement des souffrances ?

Les Amis de Dieu disposent de Sa miséricorde. A leur demande, une catastrophe peut être suspendue, une épidémie circonscrite, une faillite évitée, une maladie arrêtée.

Nous parlerons aujourd'hui de ce dernier pouvoir seulement; il intéresse le plus grand nombre, et il permet une analyse plus complète des ressorts occultes de la Vie.

D'abord, qu'est-ce que la maladie, qu'est-ce que la guérison ?

Les réponses varient avec les aspects sous lesquels on considère l'homme et la Nature : point de vue physico-chimique, point de vue des fluides, des esprits, des idées,

et ainsi de suite, autant que votre érudition vous en fournira.

Toute maladie est une rupture dans l'harmonie des relations qui unissent l'individu à son milieu; la guérison est le rétablissement de cette harmonie. L'agent curatif agit sur la partie du composé humain qui lui est semblable : le médicament sur le corps, le magnétisme sur les fluides, la suggestion sur le mental, etc... Il y a donc trois grandes classes de thérapeutiques : la matérialiste, l'occultiste et la mystique, suivant que l'on croit au physique, à l'astral, ou à l'esprit pur.

Ceci posé, au moyen des souvenirs de vos études spéciales il vous sera facile de saisir les procédés du médecin ordinaire, du magnétiseur, du médium guérisseur, du mentaliste, du théurge, puisque la maladie peut entrer en nous par une corruption physiologique ou éthérique, astrale ou mentale, ou morale. Notons que, par où qu'elle s'introduise, elle s'étend de proche en proche, et surtout de haut en bas, du centre de notre être vers la circonférence, des organismes les plus subtils vers les plus grossiers.

Or le Christ ne donnait pas de médicaments; bien qu'Il imposât les mains, Il ne magnétisait pas, notez ceci. Tout geste dégage de l'électricité, du magnétisme, je le sais, mais ce n'est pas du magnétisme curatif; Jésus n'émettait pas volontairement Ses forces fluidiques et mentales, bien qu'elles eussent été assez grandes pour produire presque tous Ses miracles. Il n'était pas un médium au sens spirite du mot; aucun esprit ne L'a jamais entransé. Jamais Il n'eut besoin de rites magiques; tout ce que l'on a dit de Ses études dans divers collèges initiatiques de la Judée, de l'Egypte, de l'Inde ou de la Celtide, est faux.

Les guérisons qu'Il a opérées, de même que tous Ses autres miracles, le furent par des commandements. Non par de pénibles efforts de volonté, soutenus par des pratiques de concentration, non par des éclats passagers d'énergie, des émissions extraordinaires de force spirituelle usurpatrice. Mais des ordres légitimes, calmes, mesurés, normaux, comme les ordres qu'un roi donne à ses sujets. Car le Christ est le Maître de cette terre, et le Seigneur universel.

* * *

La maladie n'est pas une punition : le Père ne punit personne; elle est la conséquence logique et fatale d'actes antérieurs. L'atavisme, l'hérédité, la contagion, l'accident ne sont pas les causes des maladies, mais les moyens employés par la Nature pour nous faire subir les contre-coups de nos incartades. Un enfant ne devient pas tuberculeux parce que ses parents sont alcooliques; mais il naît dans une famille d'alcooliques parce qu'il a mérité de souffrir la tuberculose. Une auto ne nous renverse pas par surprise, ou par inattention, mais l'accident a lieu parce que la blessure qui en résulte pour nous est juste et utile à la libération de notre esprit.

Ceci n'est pas pour autoriser l'ivrognerie chez les parents, ni l'excès de vitesse chez les chauffeurs; nous avons le devoir d'amoindrir, par tous les moyens, les souffrances environnantes. Il faut nous conduire comme des auxiliaires de la Miséricorde, et non comme des agents de la Justice.

La cause de toute souffrance, c'est une infraction à la loi du monde; si aucune créature n'avait jamais voulu prendre plus que sa part du festin de la vie, il n'y aurait ni

dissensions, ni restitutions. La cause première de la maladie est donc le péché.

Tout acte engendre, dans le plan central de l'univers, un esprit vivant; il ramène donc fatalement sur son auteur le bien ou le mal dont il fut la manifestation. Tel avare qui a reçu un pauvre à coups de bâton paiera dans son coeur coléreux, dans son intelligence mauvaise, et aussi dans le bras qui a frappé. Si, comme le croient beaucoup de spiritualistes, dans une incarnation prochaine cet homme renaît avec une main inerte, un thérapeute pourra peut-être la galvaniser; il n'atteindra pas la cause morale; il élèvera un mur entre cette cause et cet effet, provoquant ainsi de nouveaux désordres intérieurs, et chassant le mal de sa juste place pour l'envoyer ailleurs, où il sera intempestif.

Les jeteurs de sorts commettent souvent cette faute, liant une maladie d'homme à un arbre ou à une bête, qui en souffrent tout juste comme si l'un de nous recevait la maladie d'un dieu.

Celui-là seul qui peut apercevoir le génie de la maladie et le tableau de son origine est capable d'en modifier la route ou l'influence et de guérir réellement par la purification de la souillure primitive, qui est le péché. Il faut qu'un tel homme ait reçu du Christ libre accès à la fontaine de la vie éternelle.

Il est difficile de vous expliquer en détail la marche par laquelle un vice moral devient une corruption physiologique. Le Ciel ne veut pas qu'on recherche les causes profondes des maladies; sachant que telle infirmité est parfois produite par tel crime, nous généraliserions les cas particuliers, nous jugerions impitoyablement tout le monde, et nous nous condamnerions ainsi nous-mêmes à des travaux infinis.

D'une façon générale, voici ce qu'on peut dire. Une tendance morale aboutit toujours à un acte; au cours de cette descente, elle passe du coeur à l'intellect, de l'intellect au cerveau, puis aux nerfs, aux muscles, aux cellules de tout ordre qui vont concourir à l'acte. Toutes ces petites énergies vivantes, des subtiles aux matérielles, vont être viciées par l'intention qui les met en branle, si elle est perverse.

Elles se mettront par là en travers du cours normal des choses, puisque la Loi, c'est la charité, et que toute faute est toujours un manquement à une espèce particulière de charité.

Ces petites énergies vont souvent contre l'ordre; plus elles s'affaiblissent, plus elles deviennent vulnérables aux forces de désagrégation, de lutte, de fractionnement. Un jour viendra donc où elles ne voudront plus, où elles ne pourront plus accomplir leur fonction normale; ce jour-là, la maladie commencera.

Examinons le cas d'un être en cours d'évolution, l'un de nous. Son corps contient les germes de toutes les maladies, puisque son coeur contient les germes de tous les vices. Les premiers qui, au matériel, sont les microbes, ne se développent que s'ils entrent en contact avec des germes analogues; de même, dans l'invisible, le germe morbide spirituel a besoin du cliché de la maladie pour entrer en activité; de même, au moral, le mal latent a besoin de contacts avec la vie pour devenir un vice.

Il suffit que la volonté doute, pour que l'on succombe à la tentation; que l'esprit de l'estomac, par exemple, ait peur, pour que le cancer s'y installe; que la cellule soit faible, pour que des bacilles l'envahissent. La foi est donc encore ici le glaive de toutes les victoires et le bouclier de toutes les résistances. Dans les épidémies,

voyez comme les sauveteurs courageux s'en tirent souvent indemnes. La confiance en soi est certes une puissante défense; mais la confiance vraie en Dieu nous rend inattaquables.

Qu'est-ce que le cliché de la maladie ? Ne considérons, pour simplifier, que ce qui se passe sur notre planète. Tous les événements existent d'abord dans l'invisible, dans l'âme de la terre, avant de passer dans son corps; comme une maison existe d'abord dans le cerveau de l'architecte. Ces tableaux vivants, où figurent les types spirituels de tous les êtres et de tous les objets qui se réaliseront plus tard, suivent des trajectoires, ou plutôt des chemins, fixés d'avance dès le commencement du monde.

Ainsi, il y a vingt-cinq mille ans environ, tel morceau de territoire douloureusement célèbre fut le théâtre d'atrocités semblables à celles qui viennent de s'y commettre; et il existe un certain rapport entre les hommes qui s'y égorgèrent récemment et ceux qui s'y massacrèrent autrefois.

L'existence de chaque individu est calculée par certains dieux, préposés à cet office, pour que sa courbe croise en des points convenus les courbes de tels ou tels clichés. Ces intersections constituent les événements de l'existence terrestre, matériels ou moraux. L'homme ne peut changer sa route que de quelques pas; parce qu'il est lâche, en général, et que, s'il entrevoyait le moyen d'éviter les épreuves, il s'empresserait de faire un détour. C'est pour cela que nous ne savons rien de notre avenir; si nous le connaissions, nous ne travaillerions plus, nous ne progresserions pas.

La maladie elle-même : fièvre, tumeur, rhumatisme, quelle qu'elle soit, est, dans ce monde des

clichés, une créature vivante, qui évolue, travaille et mérite ou démérite. La vie physique de l'homme, de l'animal, de la plante, de la pierre même est son aliment. Elle prend sa nourriture sur nous, puis s'en va. A son départ, c'est la guérison ou la mort.

Les diverses thérapeutiques ne font que deux choses : la chasser un peu plus vite, ou l'empêcher de venir. Dans le premier cas, on la jette avant l'heure sur un autre être, et c'est une injustice; dans le second cas, on ne fait qu'augmenter sa faim et la mettre en colère; et quand elle aura renversé la barricade de la médecine préventive, l'homme souffrira bien davantage.

Alors, il ne faut pas se soigner ? direz-vous. Si; on a le devoir strict de chercher à guérir, mais en disant toujours : « Que la volonté de Dieu soit faite et non la mienne ». De la sorte les justes droits de tous sont respectés, et un secours providentiel est rendu possible.

Comprenez bien cela : le médicament, le magnétisme, les esprits, les liturgies, les pèlerinages, les reliques, rien ne guérit radicalement. Il faut, pour que l'effet s'arrête, que la cause cesse. L'effacement du péché est le seul remède définitif.

Souvenez-vous enfin que, depuis la venue du Christ, il est impossible d'assigner des lois exactes aux phénomènes; car une intervention spéciale et directe de Sa part peut toujours se produire. Quand, à propos de l'aveugle-né, Il répond aux questionneurs que cet homme n'est ainsi ni par sa faute, ni par celle de ses parents, mais pour manifester les oeuvres de Dieu, Il nous fait entendre que l'on souffre parfois pour une autre expiation que celle de ses propres fautes, actuelles ou antérieures, que celle même des fautes d'autrui. Toute règle comporte des exceptions, et les choses les plus simples ont souvent des

motifs inconnus et inconnaissables. C'est pourquoi il est prudent de ne juger personne.

Tout à l'heure nous trouverons d'autres motifs à cette réserve.

La sagesse définitive réside dans une acceptation libre et joyeuse des épreuves. Quand on sait que le Père nous aime, on aime les souffrances, on comprend que les maladies lentes, celles où on se voit mourir petit à petit, sont des faveurs; elles nous ramènent à l'humilité vraie; elles fomentent le brandon du repentir et le feu de la prière; notre sort dans l'Au-Delà, notre vie future peuvent en être considérablement améliorés.

Avant de clore ces considérations générales, je voudrais, par parenthèse, vous dire quelques mots de la chirurgie.

Le chirurgien est fatalement fauteur d'une souffrance, en dehors de celle du patient. Le membre ou l'organe qu'il enlève se voient - au spirituel - mis à part dans ces magasins de la Nature où se fabriquent les formes physiques des êtres. Ils demeurent là, entassés, inertes, inactifs, jusqu'à ce que leur forme matérielle ait été reprise entièrement par le sol. L'heure où l'esprit de ces organes opérés devient propre à être remis en circulation ne coïncide plus avec celle où le corps, auquel ils étaient attachés, recommence une nouvelle vie. Il y a rupture; les deux évolutions, de la partie et du tout, ne concordent plus; et cela produit plus tard des déséquilibres, des atrophies et parfois des troubles plus graves.

Ainsi le chirurgien est pris dans une alternative dont les deux termes sont également délicats; car il est tenu, en conscience, de tout faire pour guérir son malade, et il ne peut le soulager actuellement qu'en lui faisant du

mal dans l'avenir. Mais, s'il reconnaît son impuissance, qu'il demande au Ciel de parer à toutes ces complications; il n'est, en somme, que l'encaisseur involontaire de certaines dettes, puisque les maladies ne viennent jamais que par la faute des malades.

Deux remarques, pour clore cette parenthèse. Il vaut mieux ne pas conserver les organes ou les membres opérés, mais les rendre à la terre; c'est là que l'esprit vivant de leurs cellules souffrira le moins.

L'anesthésie est nécessaire dans les cas où la douleur dépasserait la limite de résistance nerveuse; mais si on l'emploie pour éviter des souffrances supportables, elle devient un trompe-l'oeil : ces souffrances se capitalisent, si je puis dire, pour le moment où l'influence anesthésique sera éteinte. Telle est la cause, entre autres, des tortures vraiment infernales de la démorphinisation.

Le Christ guérissait donc, par un simple commandement, toutes maladies, quelle qu'en soit l'origine, instantanément, à distance, en touchant le malade, ou en laissant toucher Ses vêtements.

Il commandait aux malades, aux maladies, aux organes et aux démons, parce que, à Ses yeux, tout est vivant, tout est un esprit individuel. Il était un soleil de forces rayonnantes, énergies surnaturelles qu'Il avait apportées du Royaume de Son Père. Imposer les mains n'était pour Lui qu'un signe, comme nous faisons un geste en disant : oui, ou non. Prononcer un ordre n'était non plus qu'un signe, parce que tout en Lui était simultané, de la cime de Son être jusqu'à Son corps. Cette unité totale, plénière, admirable est propre au Christ; personne ne la possède au même degré.

Dans la mesure où l'homme est un, il est puissant.

Etre un, c'est faire que tout en nous concorde : que le corps ne veuille pas une chose et le mental une autre; que les muscles, les os, les nerfs soient d'accord; que la mémoire, le jugement, l'intuition tendent au même but; que tout en nous aime ce que le coeur aime; et que, à son tour, le coeur n'aime que ce que Dieu aime. Alors l'homme recouvre la majesté perdue de sa stature; il grandit singulièrement; les êtres autour de lui le reconnaissent comme leur chef et commencent à lui obéir sans résistance. Jésus possédait la perfection de cet état; un avec le Père, un en Lui-même, un avec Lui-même, un par Sa compassion avec tous les êtres, cette homogénéité indestructible dominait tous les antagonismes extérieurs et toutes les fermentations de la souffrance et de la maladie.

Parfois, quand un organe n'existe pas, Il le crée instantanément. J'ai vu faire quelque chose de semblable, dans ma jeunesse : un bras pousser en trois jours sur un homme né manchot. En récompense, le guérisseur fut condamné, quelque temps plus tard, pour exercice illégal de la médecine.

Presque toujours, Jésus demande la foi au malade, la foi en Lui-même, être unique et surnaturel. Quand nos médecins parlent de la foi qui guérit, ils désignent par là de simples suggestions; or, la suggestion ne guérit pas. Mais la foi à la toute-puissance du Verbe est la flèche nécessaire qui, dans l'esprit du malade, ouvre le chemin au pardon des péchés. Une telle foi comporte le repentir et le repentir allume le désir d'être purifié.

Un seul regard suffit à Jésus pour connaître jusqu'au fond la pauvre créature qui se tient devant Lui. La misère de ce suppliant, sa douleur muette L'émeuvent; Il a offert, en Son coeur magnifique, l'hospitalité à tous

les sentiments humains. Il ne S'est pas contenté d'une compassion souriante, sereine et distante; Il a souffert avec Ses amis les hommes; Il a pleuré avec eux; Il a tremblé avec eux; Il a désespéré avec eux. Il a sondé la douleur des mères, la douleur des épouses, et celle des amis. Pour faire revenir les jeunes êtres par delà les portes, il Lui a suffi de les appeler; mais, pour Son ami Lazare, Il a frémi, Il a pleuré, Il a crié.

Comme Sa tendresse est ingénieuse, et comme l'humaine nature en Lui s'est réellement chargée de tous les fardeaux !

En effet, pour que cette guérison parfaite ait lieu qui découle du pardon des péchés, il faut : ou bien que le malade accepte de payer sa dette sous une autre forme, et s'y engage; ou que quelqu'un paie pour lui. Jésus a payé pour les foules qui se ` pressèrent autrefois autour de Lui; et Il paie encore maintenant pour les foules, plus nombreuses encore, qui Le méconnaissent et qui L'oublient.

Si misérable que soit notre amour envers Lui, le Sien ne nous émeut-il pas jusqu'au tréfonds et ne chercherons-nous pas quoi faire pour soulager un peu Ses divines épaules meurtries ?

* * *

Soulager Dieu ! parole d'orgueil insensé ? Mais non, c'est la parole de l'amour vrai, de cet amour pour qui l'impossible n'existe pas. Nous ne pouvons refaire ce que Jésus fit; mais nous pouvons devenir des disciples moins indignes et moins tièdes.

Que ferons-nous pour les malades ?

Au jour du jugement, combien d'hommes le

monde aura-t-il classés parmi les disciples du Christ, qui s'entendront dire par Lui : « Je ne vous ai jamais connus ». Les miracles, la doctrine sublime peuvent coexister avec l'orgueil, et provenir de lumières inverties. Nous sommes prévenus, d'ailleurs, que les princes de l'Enfer feront des merveilles plus grandes que celles de l'Évangile.

Beaucoup sont bienfaisants; seul le vrai disciple est, en outre, humble et s'estime comme rien. Telle est la première condition.

La seconde, c'est d'avoir reçu du Christ ou d'un Ami authentique le pouvoir de guérir. Cette transmission doit être faite sur le plan physique, de bouche à oreille; permettez-moi de ne pas être plus explicite. Ce don est toujours gratuit, et son accroissement subordonné à la bonne conduite du récipiendaire. Mais on ne doit empêcher personne de guérir au nom du Christ; chacun est responsable de ses actes; il faut respecter le libre arbitre d'autrui.

Quiconque essaie d'aimer son prochain comme soi-même est disciple du Christ. En réalisant totalement cette Loi, le Christ a créé une force spéciale, un magnétisme nouveau, que même maintenant les chercheurs les plus ingénieux ignorent; Il le transmet à Ses amis et par ce fluide s'opère la réalisation de leurs demandes. Cette force insaisissable relie tous ceux qui aiment leur prochain comme eux-mêmes et constitue leur apanage.

Le succès d'une cure ne dépend ni d'un diplôme, ni d'une superstition, mais du dévouement, de la compassion vraie, de la ferveur intime. Plus que toute science, plus que tout secret, le recours humble et sincère à la Vertu suprême, à la Charité infinie, est l'élixir

miraculeux; mais il ne se communique pas, il faut que chacun le trouve par soi-même. Ceci n'est point la théurgie des anciens mystères, la collaboration avec les dieux, mais la théurgie vraie, la collaboration avec Dieu.

Pour l'exercer, il faut une vie double : non pas l'entrée dans le plan invisible d'un collectif religieux, qu'un rite baptismal confère, mais une union effective entre le coeur du disciple et ce lieu central de l'univers spirituel, ce coeur du monde, où battent les flots de la vie cosmique, ce séjour propre du Verbe. Là trône, en personne, Jésus, notre Guérisseur.

Plus le disciple s'attache à réaliser la volonté du Père, plus son esprit se fixe dans ce royaume, qui est le Ciel. Il y vit, il y respire, il y pense, il y aime, il y travaille; tellement que si, par exemple, il offre un verre d'eau, ou compose un remède, cette eau ou cette substance seront saturées de la force divinement vivante que Jésus a créée et qui rayonne de ce lieu.

Le théurge vit dans l'unité. Le soulagement qu'il procure à un fiévreux s'étend, s'il le désire, à beaucoup d'autres fiévreux; s'il guérit un paralytique, il peut agir sur le génie collectif de la paralysie et améliorer tous les paralytiques. Ainsi, au début de ce siècle, un Ami de Dieu modifia l'invisible d'une des plus terribles maladies et, depuis, les médecins ont découvert peu à peu les moyens de la guérir complètement. La même chose se produira dans quelque temps pour la tuberculose, puis pour le cancer. Le théurge agit même sur la vie future d'un malade, et indique en toute connaissance de cause comment diminuer une épreuve ou la changer.

De tels hommes sont extrêmement rares; à peine s'en trouve-t-il un par siècle. Il se peut toutefois, si les années prochaines doivent être terribles, qu'il en paraisse

plusieurs. Mais nous autres, hommes ordinaires, qui voudrions soulager nos semblables, que ferons-nous pour eux ? Il faut d'abord essayer les ressources de la science; il faut tout essayer, du moins tous les remèdes permis. Nous avons le droit d'utiliser toute substance minérale, végétale ou animale; mais, faites-y bien attention, nous ne devons pas en capter l'esprit.

Il vaut mieux mourir, ou laisser mourir un être cher, que de conserver la vie par un procédé illicite. Sous aucun prétexte ne liez les esprits des arbres, des animaux, ou des hommes; ne faites jamais de transplantations paracelsiques; ne signez jamais de pactes avec les esprits, même s'ils paraissent bons; n'appellez jamais d'esprits. Une grande partie des aliénés furent des maniaques du spiritisme et de la magie. La psychiatrie est un leurre; toute suggestion est radicalement mauvaise. Si votre enfant est glouton, le corrigerez-vous en le ligotant ou en l'affamant ? Le bénéfice immédiat que donnent ces procédés défendus serait l'origine de douleurs futures bien plus amères. Le Ciel ne veut pas qu'on attente à la liberté de personne. Essayez de vous guérir, vous ou votre voisin, parce que c'est votre devoir, parce que votre corps est un instrument de travail qu'il faut maintenir en bon état. Mais soyez résignés à la souffrance et à la mort, et satisfaits si elles viennent à la place de la santé.

Quand la prière échoue, c'est qu'elle n'est pas justifiée : par exemple, si le malade peut supporter la maladie, et ne supporterait pas une épreuve équivalente dans sa fortune, ou ses affections, ou bien si l'intention de celui qui prie n'était pas pure, s'il entrait dans sa demande quelque intérêt personnel; ou bien s'il n'avait pas assez jeûné.

L'intention pure, c'est une foi qui ne connaît que

Dieu; ne demandez jamais rien à aucun invisible intermédiaire; ce serait un mauvais calcul. Nous avons vu cela en parlant de la prière.

Le jeûne, c'est restreindre avec modération la nourriture du corps; mais, surtout, c'est restreindre avec rigueur la nourriture du moi. Apprenez à vous priver au bénéfice de quelque souffrant; mais prenez garde, en même temps, de ne pas vouloir forcer le miracle; surveillez toujours scrupuleusement le moi; refoulé sur un point, il surgit sur un autre; veillez en esprit.

Disons maintenant qu'on n'a pas le droit de charger son corps du mal d'autrui; car notre corps n'est qu'un prêt. Si Dieu veut écouter notre demande, Il est assez riche pour guérir par Ses propres moyens toutes les maladies de l'univers. En Lui donnant, par le jeûne moral, la preuve de notre bon vouloir, Il entendra certainement nos supplications.

Parfois des contemplatifs, laïques ou religieux, traînent leur existence dans des maladies sans fin. L'Église enseigne que c'est de la substitution. Cela se peut; mais il s'agirait plus souvent d'âmes très courageuses qui ont voulu d'un coup se débarrasser d'une grosse partie de leur dette.

Encore un motif pour ne pas juger les malheureux.

Cette abstention est la meilleure des prophylaxies. Ne pas critiquer les malades, ne pas les dédaigner, ne pas les mépriser, ne pas s'en impatienter : voilà l'hygiène préventive la plus sûre, parce qu'elle est spirituelle. Disons-nous que, si terrible que soit le mal du voisin, nous le méritons probablement, en justice, et que nous le subirons peut-être un jour.

Si votre prière est exaucée, voilà le plus difficile

qui commence. Il ne faut pas en devenir vaniteux. Imiter le Christ : taisez-vous, et demandez la discrétion aux autres. Le Ciel saura bien faire connaître le miracle, s'Il le juge à propos. Et puis, tant d'êtres guettent les étincelles de la Lumière; or il est écrit : « Ne jetez pas les perles aux pourceaux ».

Ensuite ne détournez pas vos malades de leur religion; évitez le scandale. Apprenez-leur plutôt à remercier le Ciel. On ne le fait jamais assez; on ne le sait pas, on ne veut pas s'en rendre compte; mais le Père nous aime; Il est content lorsqu'une joie nous arrive. Il sourit lorsqu'Il nous donne quelque chose. Il aime nos maladroitement actions de grâces; nos petits bonheurs L'émeuvent. Vous qui n'êtes que des hommes, n'aimez-vous pas, lorsque vous apportez un jouet à votre petit enfant, de sortir en plus de votre poche une surprise inattendue, pour que son bonheur soit au comble ? Vous ne possédez cette bonté que parce que le Père la possède d'abord, infiniment. Il en use de même avec nous. Remercions-Le donc, et apprenons à nos amis à Le remercier.

Ceci est la première aurore de cette joie exquise dont nous parle le disciple bien-aimé. Elle se lève ensuite quand on a appris comment le moindre secours offert pour l'amour de Jésus, c'est par Jésus Lui-même qu'il est reçu. Il est certain que nous pouvons soulager le martyr innombrable de notre Ami éternel; c'est un fait vérifiable. Que la grandeur de cette tâche nous exalte et nous rende faciles les plus ingrates besognes !

LES TENTATIONS DU CHRIST

« JÉSUS FUT EMMENÉ PAR L'ESPRIT DANS LE
DÉSERT POUR Y ÊTRE TENTÉ PAR LE DIABLE ». (MATTHIEU IV, I.)

Puisque nous avons accordé l'épithète de mystique au seul disciple de l'Évangile, le Christ doit être l'unique sujet de notre étude. Ses guérisons forment, vous vous en souvenez, l'oeuvre capitale de Sa vie extérieure; je veux aujourd'hui découvrir dans Ses tentations le travail essentiel de Sa vie intérieure.

Il se peut - permettez-moi de vous en prévenir à l'avance - que les choses dont je vais vous parler paraissent aux catholiques, aux protestants, aux ésotéristes, aux israélites ou aux orthodoxes, soit des hérésies, soit des panégyriques. Telle n'est pas mon intention. Je ne veux rien attaquer; je ne veux entraîner personne dans aucune voie particulière. Devant vous j'oublie tout ce que j'ai pu apprendre; je ne dis que ce que j'aperçois à l'instant par la mince lueur du Verbe qu'il m'a été donné de saisir. Et ce que je désire de vous, c'est que, vous étant placés dans les conditions morales convenables, vous n'acceptiez mes affirmations qu'après les avoir contrôlées.

* * *

Pourquoi les tentations du Christ sont-elles la clef de Sa vie intérieure ? Voici : Le Verbe revêtit la nature humaine pour donner un exemple universel et parfait. Sa mission essentielle n'était pas de souffrir; la souffrance est seulement le corollaire de Ses travaux. A regarder Jésus, tout homme, en tous temps, en toutes situations matérielles et morales, trouve son modèle; Jésus est l'Homme primitif dans la fraîcheur de l'innocence, l'Homme final dans la splendeur de la connaissance, l'Homme éternel dans l'immutabilité de l'union au Père. Toutes les difficultés, toutes les angoisses du coeur, toutes les inquiétudes matérielles, Il les a subies, ou plutôt Il les a délibérément appelées en Lui. Au centre de toutes ces choses Il a déposé une semence de Lumière; en les hébergeant, Il a modifié tous ces êtres. De sorte que nous autres, ensuite, bénéficions de ces innombrables bienfaits.

Soit que cette goutte de pureté céleste et de douceur propitiatoire déposée voici vingt siècles dans l'âme des ministres du Destin en amollisse l'implacable probité; soit que, si nous cédon's aux invites du Très-Bas, ces mêmes ministres nous excusent parce qu'autre-fois le Seigneur des créatures consentit à paraître écouter ces propositions insidieuses; tous, dans les désespoirs dévastateurs et dans les péchés anodins, nous pouvons par la foi nous raccrocher à la lueur que la souffrance de l'Agneau fit briller lorsque ces mêmes tentations et ces mêmes ravages entrèrent dans l'enceinte immense de Sa personne humaine.

Les douleurs du Christ commencèrent avec la première parole tombée de la bouche du Créateur; elles dureront jusqu'à ce que la dernière onde de la dernière parole créatrice s'éteigne aux plages imprécises du

Néant. Chacune de nos désobéissances, Il en ressent la blessure; chaque supplice que les Ténèbres infligent à Ses amis L'atteint; chaque haine, chaque blasphème, chaque oubli du Ciel frappe Son corps cosmique. Le Calvaire ne fut que la cristallisation terrestre et locale du martyr permanent auquel S'offre le Fils de l'Homme dans le lieu spirituel où aboutissent tous les actes des créatures. Mais chaque coup mortel Le ressuscite pour une autre agonie; chaque martyr exalte le triomphe de Son Amour; chaque goutte de Sa vie très précieuse est le salut d'un être; et une étoile nouvelle s'allume au firmament des esprits avec chaque larme que l'angoisse de notre bonheur final arrache à Ses yeux divins. Telle est la splendeur de l'immense, de l'incompréhensible Amour dont Il nous poursuit.

Tentation veut dire épreuve. Un fardeau est l'épreuve des muscles qui le soulèvent. On ne peut être certain de posséder aucune vertu que si on a lutté contre le vice qui s'y oppose. Le Rédempteur, en tant que Dieu, est au-dessus des tentations, puisque c'est de Lui qu'elles tiennent l'existence. En tant qu'homme, Il leur donne accès en Lui pour les améliorer, modifier leur marche ultérieure et laisser à Ses frères cadets qui, ensuite, se réclameront de Lui, une chance plus grande de victoire, à cause de Sa victoire. La tentation n'est pas seulement un phénomène psychologique; c'est aussi un processus biologique. Soit que le tentateur vienne m'attaquer, soit que moi-même je l'aie cherché, en corps ou en esprit, le contact, le colloque, ou l'entrevue ont employé des cellules; car toute sensation est un contact. Les mauvais désirs peuvent se dresser en moi, de mon propre fonds, par le jeu de mes organismes mentaux, comme mon estomac fabrique des ferments et mes muscles des

toxines. Mais la tentation est le mauvais désir jeté en moi par une main étrangère. On appelle diable ce tentateur, on l'injurie, on le maudit; mais le soldat du Ciel ne redoute pas sa visite et ne le maltraite pas; il sait bien que ce n'est qu'un ouvrier qui fait son travail, tout simplement.

Nous verrons tout à l'heure quelle est la conduite à tenir en l'occurrence; mais étudions d'abord notre modèle.

* * *

Le Christ fut tenté au début de Sa vie publique par Satan; pendant Sa mission, par Ses adversaires; à Sa mort enfin, par l'excès de Son propre épuisement. C'est la première de ces trois épreuves qui nous est la plus compréhensible et qui offre le plus de leçons immédiates.

Tous les mots portent dans le récit évangélique; et chaque détail est un enseignement. Ainsi, c'est l'Esprit qui emmène Jésus au désert; et, en effet, le serviteur du Ciel ne fait plus rien de sa propre volonté; il n'a plus de volonté; il s'est rendu esclave une fois pour toutes, et son effort se borne à réaliser, jour par jour, les ordres qu'il reçoit de son Maître. A maintes reprises Jésus affirme cette dépendance complète vis-à-vis de Son Père, duquel Il certifie tenir directement connaissances et pouvoirs. Son guide, dans l'événement qui nous occupe, c'est le principe de vérité, d'énergie, de sagesse qui se tient à l'opposite de la matière, comme l'être en face du néant, comme la force en face de l'inertie. C'est surtout - et je n'insiste pas, quoiqu'à regret, pour rester dans mon sujet - c'est surtout la liberté, cet apanage essentiel du plan

divin, cette splendeur des êtres qui se meuvent dans l'Absolu. L'Esprit donc, c'est-à-dire le Dieu en Jésus, avait décrété la tentation, avait donné à Satan l'ordre de venir, avait conduit « l'Homme » au désert. Pourquoi ? Nous le saurons lorsque le monde créaturel sera derrière nous; aujourd'hui nous pouvons seulement tirer des actes de l'Esprit quelques-unes des vérités qu'ils renferment.

Avant de commencer Sa propagande, le Christ voulut, si j'ose dire, essayer Ses forces; ou, plutôt, il fallait qu'avant de combattre les représentants visibles du Mal, ses chefs invisibles aient été affrontés et vaincus. Pourquoi le désert ? A cause de la solitude. La solitude est quelque chose de mystérieux; soeur du silence, elle affaiblit les faibles, elle exalte les forts. Elle déterge les plaies de l'âme, que le feu rouge du repentir cautérise; elle nous met de force en face de nous-mêmes; et quelles leçons terribles ces regards prolongés ne nous apprennent-ils pas ! On en sort, ou en lambeaux, ou trempé contre tous les chocs. Mais tournez vos yeux vers la solitude de Jésus; fixez-la, si l'éclat immobile et blanc de ce désert surchauffé ne vous aveugle pas. La solitude de Jésus : des roches, des sables, un soleil torride, un azur implacable; par intervalles, la silhouette furtive de quelque fauve, une caravane aux confins de l'horizon, un rapace dans le ciel éblouissant. Pas même la sensation d'un voisinage possible. Dormir seul, se promener seul, penser seul, prier seul, oublier le son de sa propre voix, prévoir seul les tortures prochaines, les voir, appréhender les morsures des chiens funèbres de l'Enfer. Seul au dehors, seul au dedans, ainsi fut notre Jésus. Seul Il était depuis le commencement sur les grandes routes qui relient les planètes aux soleils et les tribus errantes des étoiles aux cités des constellations sédentaires; seul Il

était sur les sentiers perdus où, à peine chaque mille ans, passe un voyageur mystérieux. Nous, qui prétendons aimer notre Ami, Le laisserons-nous encore jusqu'à la fin achever seul Ses infatigables pérégrinations ?

Car seul Il fut quant au corps, seul dans les espaces de Sa pensée, seul dans les élans et les accablants de Son amour, seul dans l'exaltation progressive de Sa volonté, seul enfin dans Ses correspondances invisibles. Pendant ces quarante jours, tout fut retiré au Christ, même les cohortes angéliques qui auparavant assuraient Ses constantes communications avec Son Père et avec le monde. Pendant ce jeûne, Il fut comme s'Il n'existait pas; quittant peu à peu les régions habitées de l'Au-Delà, Il parvint en esprit jusqu'au bord de l'Abîme originel. Sans cette rigueur d'isolement, le but de cette retraite n'aurait pas été atteint.

Concevons-nous cette solitude, nous qui avons peur d'être seuls; nous qui, lorsque nos affaires nous laissent un répit, nous précipitons là où se trouve la foule; nous qui cherchons les passe-temps les plus fades plutôt que de rester en face de notre conscience; nous qui, dès la jeunesse, gâchons parfois toute notre existence par peur de rentrer, le soir, dans une chambre vide ? Imaginerons-nous le silence immense du désert, les symphonies magnifiques du soleil sur les grands horizons; les porphyres, les marbres et les montagnes lointaines transformées matin et soir en architectures de rêve; les nuits profondes, les étoiles par myriades, et la lune inquiétante; toujours le silence, toujours la solitude; et les tempêtes intérieures plus effrayantes que le simoun; pas un livre, pas un visage, pas une lueur; cela, quarante jours et quarante nuits ?...

Parmi les hiéroglyphes de la très mystérieuse science des Nombres, le quarante est un des plus célèbres. Il signifie expiation et pénitence; il a gouverné le déluge, le sommeil d'Adam, l'exil des Hébreux; il est le chiffre de la matière, de la mère, de la mort, de tout ce qui transforme; il a un rapport avec la Vierge et avec le Christ, puisqu'il procède d'un autre nombre non moins célèbre, le treize. Mais retenons seulement cette thèse connue que le Messie, venu pour réparer la faute d'Adam, doit subir les mêmes situations et refaire les mêmes actes, mais en sens inverse. Ceci donne la clef de bien des énigmes évangéliques.

Je ne vous expliquerai pas cet enfer que rencontre Jésus. Vous savez qu'il est l'ombre nécessaire à la splendeur, le sol nécessaire à l'éther, l'individualisme favorable à l'altruisme, l'obstacle indispensable à l'élan, le passé sans lequel l'avenir n'existerait pas, l'immobilité point d'appui du mouvement. Il remplit donc une fonction utile, et nous ne devons ni le haïr, ni le craindre. Il y a partout des esprits mauvais; les uns sont attachés aux choses, les autres vivent dans l'atmosphère, d'autres enfin, et ce sont les assaillants directs de l'homme, vivent dans le mental. Ils ont un chef universel : Lucifer, roi de l'orgueil, image renversée du Verbe; il est, dans l'état immobile, glacé, impénétrable de la cristallisation, ce qu'est Jésus dans le jaillissement innombrable de la vie éternelle. Il tente tous les hommes, mais par son influence naturelle, de sorte que nous ne nous en apercevons même pas. Sous ses ordres se tiennent, dit la tradition, Asmodée, prince des convoitises matérielles, Mammon, prince de ce monde, dieu de l'argent, Belzébuth, prince de l'idolâtrie et des oeuvres sinistres. Lucifer, lui influe, par son immobilité; il est le zéro

métaphysique, le point fixe du monde.

Autour de lui, de tous les côtés à la fois, s'agite l'adversaire, le diable, Satan, le tueur, celui qui se met en travers et, tout à fait à l'extérieur, tout près du plan des corps, grouillent les démons, qui amollissent, corrompent, putréfient et dissolvent les composés vitaux; c'est eux que l'on nomme Légion.

Mais quelle fut l'utilité d'un jeûne aussi rigoureux et aussi prolongé ? N'était-ce pas provoquer l'épuisement, l'hyperesthésie, le délire ? A quoi cela répondait-il ?

Le Christ fut un être exceptionnel. Ce qui aurait affaibli un homme ordinaire ne faisait qu'exciter Ses énergies vitales. L'affaiblissement du jeûne se restaure par un appel aux réserves nerveuses; mais le corps de Jésus n'avait pas été construit par la terre; les matériaux en avaient été apportés directement d'un monde bien plus beau et bien plus pur que le nôtre. Il était plus fort et plus vigoureux qu'un enfant de la terre; Ses os étaient durs comme l'acier; Ses sens, exquis; Sa résistance à la fatigue, invraisemblable; Sa rapidité à réparer l'usure, extraordinaire. La dixième partie de Ses veilles et de Ses souffrances aurait tué l'homme le plus vigoureux. La nourriture matérielle ne Lui était pas nécessaire; Sa vitalité physique tirait un aliment du monde d'où elle provenait. Des forces arrivaient sans cesse sur Lui; et la conscience de Sa filiation divine maintenait toute Sa personne dans une tension surnaturelle.

L'histoire des contemplatifs nous montre d'ailleurs mille exemples d'abstinences extraordinaires. Le curé d'Ars, pour prendre un cas bien proche encore, travailla toute sa vie vingt-deux heures sur vingt-quatre, sans autre soutien que la moitié d'une pomme de terre. Et Jésus n'a-t-II pas dit : « Ma nourriture, c'est de faire la

volonté de Celui qui m'a envoyé » ? Quiconque se dévoue corps et âme au service du Ciel, le Ciel lui conserve la vie et lui délivre des forces surnaturelles; à moins que l'heure n'ait sonné pour ce soldat de partir en mission sur une autre planète.

On reçoit dans la mesure où on se donne. Et Jésus S'était donné tout entier. Vous-mêmes, Messieurs, l'exaltation d'un simple sentiment humain, d'un amour, d'une oeuvre, d'une ambition, ne vous a-t-elle pas rendus capables d'efforts extraordinaires ? Il ne s'agit pas ici de déséquilibre nerveux; mais, actuellement, notre vie est entée sur la matière; si l'on parvient à la déraciner et à la transplanter dans le royaume du plus pur Idéal, combien ne recevra-t-elle pas d'aliments miraculeux ?

Ainsi, le jeûne du Christ n'est pas incroyable. Des saints en ont fait presque autant, qui ont conservé, en dépit de cet effort, le calme et le bon sens pratique nécessaires à des fondations, la lucidité qu'exigeaient les conseils qu'on venait en foule leur demander. L'abstinence facilite une concentration plus fixe, une union plus profonde, si, entendez-le bien, l'ascète prépare et vivifie les privations corporelles par les privations du moi.

* * *

La première des trois tentations s'applique au corps; la seconde, au goût de posséder; la dernière, à l'orgueil spirituel. Les trois centres psychiques sont ainsi éprouvés. « Fais que ces pierres deviennent du pain », dit l'Insidieux; et, si on l'écoute, on commence à douter du Père et tout l'échafaudage de la maison intérieure s'écroule. Le Christ répond : « L'homme ne vit pas

seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu ». Remarquez la tournure singulière de la phrase. Elle signifie à première vue que l'observance de la Loi assure notre subsistance matérielle. Parce que quiconque obéit à Dieu est enfant de Dieu, et Dieu S'occupe spécialement de lui; parce que quiconque obéit à Dieu recouvre sa splendeur d'homme, et qu'alors les invisibles le reconnaissent et le servent. Mais, de plus, cette parole laisse entendre que le pain lui-même est une parole, et qu'il ne possède sa qualité nutritive que parce qu'il est une parole de Dieu, vivante et active au sein d'un agrégat physico-chimique.

Reconnaissons ici la valeur des formes matérielles de la Vie. Elles sont là pour entretenir notre existence, oui d'abord; mais également pour que nous respections la Vie, pour que nous la développons, pour que nous lui infusions la Lumière éternelle qui brille en nous. Ceci est une des grandes formes de la charité, cette charité dont on parle tant et que l'on connaît si peu. Si les hommes savaient, s'ils cherchaient le réel visage ardent de la charité, s'ils ouvraient leurs yeux à son fort regard, comme ils l'aimeraient, comme ils se précipiteraient sur ses pas, comme ils se feraient partout ses auxiliaires infatigables !

En refusant de transmuier les pierres en pain, chose facile à Lui, Seigneur de la Terre, Jésus nous donne la leçon la plus précieuse : ne pas abuser de notre force, laisser à toute chose son cours normal, ne pas compter sur nous-mêmes, mais sur la seule bonté du Père. Quand le curé d'Ars tire d'une petite soupière une soixantaine d'écuellées pour ses orphelines, c'est une multiplication fort semblable aux multiplications des pains que relatent les Évangiles. Moi-même, j'ai vu, de mes yeux vu, une

carafe d'eau limpide se matérialiser soudain sur la table, parce qu'un soldat du Ciel avait soif. J'ai vu des pièces de monnaie remplir une bourse que son possesseur venait de vider entre les mains de quelques malheureux. Le disciple vit dans une atmosphère de miracle; n'ayez donc jamais peur du dénûment matériel; c'est la moins pénible de toutes les sortes de pauvretés.

Ensuite Satan transporte Jésus sur une montagne, Lui montre tous les royaumes, et les Lui offre, s'Il consent à l'adorer. Tout ce qui s'est accompli de surhumain s'est accompli sur une montagne; le Mérou, le Potala, le Sinaï, le Nebo, le Thabor, le Calvaire sont les phares de l'humanité. Le symbole s'en dévoile visiblement; c'est la loi même du progrès; les créatures s'élèvent à leur zénith, alors le Ciel descend à leur rencontre. D'ailleurs certaines oeuvres ne peuvent s'accomplir que dans l'isolement des cimes, sur les os nus de notre mère commune, là où les fluides circulent selon d'autres axes, où le corps de l'extatique est libéré de certaines pressions. La grande voix du silence ne parle que dans la solitude. Et c'est par les cimes, paratonnerres naturels, que certains courants ignés descendent et pénètrent le sol sans le bouleverser.

Prosternés sur le roc accueillant, ou réfugiés sur la montagne mystique de notre esprit, n'oublions jamais qu'alors c'est à Dieu seul que doivent aller nos adorations et nos supplications. Voyez comme les idoles habitent les bas lieux : l'argent, la gloire, la passion, le meurtre, la science externe, où, tout cela, sinon dans la ville, dans la plaine ? Il y a des correspondances révélatrices entre les deux faces de l'univers; et le grand livre de la Nature se laisse déchiffrer facilement aux regards des simples. Souvenez-vous : tout désir est une adoration qui commence. Gardez ces forces précieuses, les désirs, pour

Celui-là seul qui les a mis en nous et qui, seul, peut les combler, d'une mesure trop pleine et débordante.

Satan reporte Jésus sur le sommet du Temple : « Si tu es le Fils de Dieu, dit-il, jette-toi en bas, car il est écrit : Les anges te porteront ». En effet, voilà cet inconnu, sur l'identité duquel l'Adversaire hésite et qui vient de refuser les satisfactions du corps et celles du moi; Il peut se croire légitimement le favori de Dieu. Regardons-nous. A qui n'est-il pas arrivé, après un sacrifice pénible et courageux, de se dire : « Eh bien ! maintenant, j'ai été sage; le bon Dieu me doit bien quelque chose ». On oublie qu'on n'est qu'un serviteur inutile; cela, c'est l'infiltration de l'orgueil spirituel : cela, c'est tenter Dieu.

* * *

Jésus triomphe du doute, de la cupidité, de l'orgueil; du doute le plus fort : l'inquiétude matérielle; de la cupidité la plus belle et la plus enivrante : la gloire; de l'orgueil le plus subtil : se croire saint. Quelle fresque ! En quelques traits, tous les rouages de la psychologie, toutes les luttes morales, toutes les grandeurs, toutes les humilités. Chaque phrase de l'Évangile est un monde. Et encore me suis-je confiné dans le seul point de vue moral. En quelques veilles, vos méditations vous montreront dans cet épisode toute une sociologie, toute une physiologie, toute une cosmologie, et tant d'autres mystères si vous en êtes curieux.

Dans la version de Marc, ce récit tient en trois phrases : « Il fut quarante jours dans le désert, tenté par Satan; Il était parmi les bêtes sauvages; et les anges Le servaient ». Arrêtons nos regards sur ce spectacle. Un

pathétique sublime s'en élève. L'enfer, le Ciel, des animaux; au centre, un homme, l'Homme, le Verbe. Le scribe au lion n'a mis que l'indispensable; mais la scène apparaît en pleine clarté. Elle déborde son cadre; sa simplicité délie les ailes de l'enthousiasme et amplifie jusqu'au firmament l'envergure de nos méditations. Voyez ce paysage de pierres blanches et jaunes, que bornent les nobles lignes violettes des montagnes arabiques; la tache sombre de la mer Morte souligne l'ondulation d'une colline; çà et là des buissons secs, des cactus. Sur un roc, un homme; ses larges vêtements sont de la couleur des sables. On distingue un visage hâlé, un visage aux traits immobiles et qui bouge cependant, comme si des lueurs changeantes l'éclairaient par dedans. Visage de mystère où éclate l'énergie la plus magnifique; visage taciturne où chaque ligne est éloquente, où chaque trait rayonne une émotion profonde; visage de tendresse, aux lèvres plissées, dont l'Amour colore le teint et incline le regard. Cet homme marche comme on imagine que les séraphins volent; il se tient haussé vers le soleil, comme si son corps athlétique ne tenait pas à la terre. Pourtant, quelques années plus tard, il s'effondrera sous le fardeau devenu physique des péchés du monde.

Tout le jour, Il est seul, sauf le dernier soir où, dans les rayons déclinants qui diaprent les vapeurs lointaines, des formes translucides descendent, qui déposent à Ses pieds de l'eau - une certaine eau - , du pain - une certaine manne. Le soleil disparaît; les fauves sortent; ils s'approchent à pas précautionneux et les farouches prunelles, les cauteleuses comme les fières, celles des chacals et celles des lions, se lèvent vers le calme regard insondable qui leur parle sans paroles. Puis

l'atmosphère s'alourdit; les ténèbres devenues palpables roulent des formes imprécises; les animaux se cachent; et un être apparaît soudain, un homme plus beau que le rêve. Il est nu, parce que toute créature se présente devant le Verbe dans sa nudité essentielle; ses membres souples, son visage ambigu, le feu de ses yeux secs, secouent tout alentour comme un manteau d'effroi, et ils se tiennent face à face, l'Esclave volontaire et le Révolté, la victime et le futur bourreau.

Quelques voyants ont aperçu des démons; mais on ne peut saisir que le degré de bien ou de mal qui se trouve à notre niveau. La plupart des visionnaires disent que les diables sont laids; pas toujours. Leur prince est beau; tellement beau que personne ne saurait résister à l'enivrement de son charme, si l'on n'était d'abord incapable de subir sans une terreur mortelle l'émanation délétère de sa présence.

J'ai connu un homme qui avait dit à un soldat du Ciel : « Moi, je ne crois pas au diable; il n'existe pas, c'est un symbole ». « Eh bien ! répondit le soldat, regarde donc à la fenêtre de cette maison ». Et le visage que l'incrédule aperçut était tel qu'il prit sa course dans une agonie d'effroi et qu'on ne le revit que le lendemain, suppliant d'être débarrassé du souvenir de cette figure.

Messieurs, arrêtons nos regards sur la scène du désert; Jésus, vainqueur de l'enfer, servi par le Ciel, familier avec les animaux, mais seul parmi les hommes. Et, en effet, depuis deux mille ans, comme l'humanité oublie son Sauveur ! Depuis notre naissance, comme nous délaissions notre Ami !

* * *

Les pharisiens tentèrent souvent Jésus, par la suite, c'est-à-dire qu'ils voulurent prendre en défaut Sa doctrine. Ces épreuves furent les moins pénibles; elles ne s'attaquaient qu'à la théorie. Les pharisiens étaient les intellectuels de l'époque; et aux intellectuels tout est incompréhensible, sauf la métaphysique et la casuistique. Si Jésus revenait aujourd'hui et renouvelait Ses miracles, Il rencontrerait certainement les mêmes méfiances.

J'ai hâte d'en arriver aux dernières tentations, aux martyres spirituels, à ces tortures indicibles que nul dieu n'aurait pu subir sans mourir.

C'est d'abord la nuit du Jardin des Oliviers.

Il y a, dans les campagnes provençales, des morceaux de collines qui ressemblent à ce qu'était alors ce jardin. Imaginez une pente en terrasses, comme celles des olivaiés; dans la montagneuse Judée, les paysans construisaient déjà des murs de pierres sèches pour retenir les terres meubles. Un sentier serpente sous les vieux arbres et un ruisseau le coupe : c'est le Cédron. Au loin la rumeur de Jérusalem s'est éteinte avec les lumières; la lune fait briller les feuillages d'argent. Ça et là, sur le gazon haut, tout chargé de fleurs sauvages, des hommes se sont couchés. Mais l'un d'eux, le plus grand, remonte la pente, jusqu'à l'endroit où un rocher ménage comme un abri et, faisant signe à trois de ses compagnons : « Priez, leur dit-il, afin que vous n'entriez pas en tentation; mon âme est triste jusqu'à la mort; demeurez ici et veillez avec moi ». Puis, cet homme, celui-là même que nous avons vu tout à l'heure commander à Satan, se prosterne sur le sol. Et voici : la lueur nocturne s'obscurcit; les étoiles rougeoient; les parfums agrestes s'abolissent; les ténèbres spirituelles

renforcent les ténèbres physiques; l'effroi, la terreur, l'accablement descendent sur ces hommes. Au-dessus de la grande forme blanche étendue se déploient les ignominies imminentes de la Passion : reniements, abandons, supplices, et la terrible solitude intérieure. Et Jésus dit : « Mon Père, si tu voulais éloigner cette coupe. Toutefois, que ma volonté ne se fasse pas, mais la tienne ». Quelque surhumaine que fut Sa résistance nerveuse, Son coeur s'arrêta de battre, et Il commença de mourir. Mais un ange vint - Gabriel, dit la tradition - et Lui donna à boire. Alors Son âme rentra dans Son corps exténué.

L'effroyable tableau était toujours là, mais par-dessous s'en déroule un autre plus terrible : la haine de l'enfer, et les hordes démoniaques, instigatrices des bourreaux. Jésus souffre alors, non plus les verges, les épines et les clous, mais, intérieurement, les tortures que les démons auraient voulu Lui infliger, s'ils en avaient trouvé le moyen matériel. Alors Jésus S'attache plus étroitement au Père, Se jette plus profondément dans la volonté du Père, Se plonge de tout Son élan dans l'Amour et le pardon. Son effort est tel que, le coeur battant à coups désordonnés, sous la pression du sang, les vaisseaux capillaires se rompent et une sueur rouge Le baigne tout entier. Quelles misérables choses sont nos larmes en face de ceci !

Jésus revient vers les trois disciples préférés, et Il les trouve endormis. « Vous n'avez donc pas pu veiller une heure avec moi ? » Voilà tout le reproche de Son immense Amour. Puis Il retourne sous la pierre d'agonie et reprend la prière et la lutte.

C'est maintenant tout le mal futur qui tombe sur Lui; tout ce que les hommes feront contre le Père, contre leurs frères, contre eux-mêmes, et contre la vie. Jésus

aperçoit les meurtres, les cruautés, les bassesses sans nombre, avec cette rapidité vertigineuse et cette netteté que connaissent ceux qui ont approché les portes de la mort. Mais Il accepte tout. Les nuages se lèvent; la ténèbre se fait moins obscure; c'est la tentation qui s'éloigne; c'est l'espoir quand même que Jésus conçoit : le Père ne laissera personne se perdre et quelques fidèles L'aideront, au prix même de leur sang. Il le voit, Il en est certain. Il Se relève donc, épuisé mais calme; et à peine a-t-Il réveillé les apôtres pour la troisième fois, qu'arrive le traître avec sa troupe de mercenaires.

Ici la vie intérieure du Christ apparaît visiblement. Sachant tout, pouvant tout, Son coeur n'éprouvait personnellement ni désirs, ni inquiétudes; Sa volonté n'avait pas, pour elle-même, de lutte à entreprendre. Mais, comme je vous l'ai dit en commençant, pour aider les hommes, pour sauver les autres créatures, pour modifier la marche inexorable du Destin, pour améliorer l'évolution, Jésus ouvrit Son coeur à tous ces êtres, leur offrant Ses propres forces, présentant Sa douceur aux démons, Sa patience aux destins, Sa tendresse aux désespoirs, afin que tous prennent en Lui une nourriture pure, et par là se purifient. Cela, aucun autre que le Verbe ne pouvait le réaliser.

Tout ce que le Christ a fait, ce fut par compassion. Par compassion, Il a pris un corps, Il a guéri, Il a parlé. S'Il précipita les porcs dans la mer et sécha le figuier, ce fut afin que les massacreurs d'animaux et les destructeurs de forêts soient jugés moins sévèrement. Par compassion, Jésus subit la tristesse afin que nous, qui sommes souvent tristes parce que nous oublions le Ciel, ne recevions pas la visite du doute que nos mélancolies

appellent. Par compassion, à la minute dernière de Son martyr très précieux, Il a proféré une plainte : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » afin que nous tous, qui croyons toujours souffrir injustement, nos désespoirs puérils aient une excuse.

Est-ce donc pas légitime de dire et de redire que Jésus nous aime, comme jamais une mère n'aima son fils, ni un époux son épouse ? Ah ! dès que le rayon le plus ténu de cet Amour percera les triples cuirasses de nos coeurs, que les métaphysiques nous sembleront vides, et les sciences vaines, et les joies terrestres écoeurantes !

Que ferons-nous ? Et s'il se trouve dans cet auditoire un seul coeur qui saisisse, à travers mes paroles incolores, l'immense ardeur de l'Amour éternel, c'est à lui que je demande : quoi faire pour que tous ces soins ne nous aient pas été prodigués en vain ? Dussé-je interroger des foules et pendant des années, je me tiendrai pour satisfait si, parvenu au seuil de l'Au-delà, j'ai enfin reçu une seule réponse, j'ai enfin rencontré une seule âme prête à réaliser par des actes cette réponse.

* * *

Dans ce domaine du positif et du pratique, le disciple doit d'abord comprendre que la tentation est une grâce, les postes de danger sont des postes d'honneur pour des soldats, le commun des hommes a bien assez de se vaincre soi-même. N'ayons pas l'hallucination du diable; le mal qui est en nous, les perversités du corps, de l'intelligence et du coeur, suffisent à nous faire tomber. Il n'y a que les disciples aguerris que les Ténèbres attaquent; et ils sont très peu; le Diable est trop fort pour nous; il n'y aurait même pas un simulacre de combat.

La tentation à laquelle on résiste est le meilleur travail, pourvu qu'on ne s'y soit pas exposé par bravade ou pour son avantage spirituel. En la combattant dans ces dispositions, on tomberait dans l'orgueil. Toutes les tentations peuvent se vaincre par l'humilité, le calme et la prière.

En voici succinctement le mécanisme. Le démon du vol, par exemple, entre en mon esprit. Aussitôt s'émeuvent en moi les molécules de tout ordre qui ont pu, antérieurement, participer à des larcins; sur elles le tentateur a prise. Si je résiste, il s'en va, affaibli, inquiet même par mon calme; si je succombe, il prend possession de toutes les cellules, même physiques, qui ont participé au vol. Quand les esprits de ces cellules, par le jeu de leur évolution, parviendront au rang de cellules cérébrales, où elles dirigent tout, je serai presque incapable alors de résister au penchant du vol; je succomberai fatalement.

Voilà pourquoi il faut engager la lutte tout de suite, pas demain, pas ce soir, à l'instant même. A cause du jeûne de Jésus, celui qui résiste à un vice pendant quarante jours, s'il reste humble, il le vaincra dans la suite.

On dit souvent à la fin du Pater : « Ne nous induisez pas en tentation »; c'est une demande craintive. Le soldat du Ciel, que n'effraient pas les coups, dit : « Ne nous laissez pas succomber à la tentation ». Il ne la recherche pas; il accepte le combat, avec l'aide du Ciel. Ce courage naît d'une constante possession de soi. Comme vous l'avez certainement compris, le mysticisme ne consiste pas dans les seules oraisons dévotionnelles; il est un état permanent d'enthousiasme, mais aussi une sérénité plénière. Le Christ dit plusieurs fois : « Veillez et priez ». D'abord veiller, être éveillé; pas de rêveries, pas

d'aspirations vagues, pas de sentimentalités diffuses; se rendre compte de ce qui se passe en soi et autour de soi; surveiller les frémissements du désir; ne pas s'exalter pour des idéals qui ne sont beaux qu'en apparence.

Car ce n'est pas seulement dans les extases des moniales que Satan se transfigure en ange de lumière; il ment de la sorte dans les événements, dans les relations, dans les doctrines, dans les personnalités éminentes. Souvenez-vous des récits évangéliques. Jésus a dit : « Soyez simples comme les colombes », mais Il ajoute aussitôt : « Soyez prudents comme les serpents ». Ceux à qui on élève des statues sont parfois des malfaiteurs publics. Ne vous jetez pas à la suite de n'importe qui; examinez votre élan.

Tel thaumaturge, dont les guérisons se comptent aujourd'hui par milliers, tient cependant ses pouvoirs d'ennemis implacables du Christ. Tel système d'ésotérisme, admirablement construit, ne mènera cependant ses adeptes qu'aux royaumes glacés de la Mort essentielle. Plus les années coulent, plus beaux seront les fruits que l'antique Tentateur va nous offrir, plus séduisantes leurs couleurs, plus délicieuse leur première saveur. Cela s'appellera tolérance, altruisme, paix universelle, unité des religions, pouvoirs psychiques.

Veillez ! Développez en vous un sens exquis de la vérité; lutez d'abord contre l'erreur dans votre propre personnalité; lutez ensuite contre l'erreur que l'Ennemi des hommes tentera de vous inoculer. Alors descendra la bénédiction que je vous souhaite, la joie immuable, la joie parfaite : la présence réelle de la Divinité.

LES ESPRITS DE CE MONDE ET L'ESPRIT SAINT

(10 Février 1912)

« PENSES-TU QUE JE NE PUISSE PAS PRIER
MON PERE, QUI M'ENVERRAIT AUSSITOT PLUS DE
DOUZE LÉGIONS D'ANGES ? » (MATTHIEU XXVI,
53.)

Il semblerait d'abord qu'un mystique ne doive pas s'intéresser au problème des esprits; mais, à la réflexion, l'utilité de cette étude apparaît, pour bien fixer les idées et pour circonscrire nettement les domaines respectifs de l'occultisme et du mysticisme. Comme tous les êtres dévoyés, notre temps cherche les choses rares; il ne se satisfait ni des leçons austères de la science positive, ni des conseils plus consolants de l'Église; et, à cause de son inquiétude fébrile, il s'égare presque à chaque pas. C'est contre les engouements du spiritisme, de la magie, du magnétisme personnel que nous essaierons aujourd'hui de réagir, en rectifiant notre marche sur l'étoile polaire du monde invisible, sur le Verbe Jésus.

L'Invisible est plus vaste que le Visible, des milliers de fois. On englobe communément tous les êtres qui le peuplent sous l'appellation d' « esprits »; mais c'est un terme impropre, car le mot désigne grammaticalement une entité immatérielle et les créatures invisibles sont

pourvues de corps. Le titre d'Esprit ne convient qu'au Consolateur, à la troisième personne de la Trinité. Les habitants de l'Au-Delà, par le fait même qu'ils sont créés, possèdent des organes matériels. Les dieux ont des corps, les diables aussi; les anges en mission revêtent des corps temporaires, comme nous endossons un manteau de voyage. Pour me conformer à la coutume, j'appellerai esprit tout être imperceptible aux sens corporels, inconnu de la conscience ordinaire, intangible aux appareils de laboratoire.

A ce compte, les habitants de Mars ou du Soleil sont pour nous des esprits; ce sont pourtant des êtres organiques, qui s'alimentent, travaillent, se multiplient, dont le corps est pesant sur leur planète propre. C'est ainsi qu'il existe des astres formés d'une matière que l'on trouverait beaucoup plus lourde que la nôtre, si l'on pouvait en mesurer la densité à l'étalon universel de la pesanteur; ces astres restent cependant invisibles aux meilleurs télescopes. De même il y a, sur terre, des races d'hommes peu connues, dont le corps, bien plus vigoureux que le nôtre, bien plus grand, capable d'atteindre une longévité patriarcale, ne peut être aperçu ni par nos yeux, ni par aucun instrument d'optique. Dans l'épaisseur des roches, dans les sables de certains déserts, dans les glaces du pôle, vivent d'autres hommes, différents de nous, géants, pygmées, cyclopes, ailés comme des anges, ou monstrueux. Ils sont réels; mais les ondulations photogéniques passent à travers leurs corps, dont les molécules sont groupées suivant des axes différents; nos yeux ne les voient donc point et ceux des somnambules ordinaires non plus. Plus tard, la qualité du fluide lumineux changera, et les explorateurs découvriront ces créatures étranges. Quand elles se

manifestent accidentellement, on les prend pour des esprits.

En outre de ces aborigènes de l'invisible, en outre des défunts, des images, des reflets, il existe des entités spirituelles attachées à toutes les créatures matérielles. Chaque brin d'herbe a son génie, dit la Kabbale, d'accord en cela avec les Pères de l'Église. Les mythes, les légendes populaires illustrent cette idée; l'Évangile la donne sous son aspect le plus haut : « Toutes choses ont été faites par le Verbe, prononce le disciple bien-aimé, et rien de ce qui a été fait, n'a été fait sans Lui ». Toute créature contient une étincelle du Verbe, de la Vie; or il n'y a pas de vie sans spontanéité, pas de spontanéité sans liberté, pas de liberté sans individualité. Absolument parlant, tout est un moi, une intelligence, une volonté; tout corps est l'enveloppe d'une âme, l'instrument d'un esprit.

Comment croire à de tels contes de fées ? Il n'y a qu'un moyen, c'est d'y aller voir. Travail difficile et délicat. Celui qui a reçu le baptême de l'Esprit Saint possède le privilège d'une communication permanente avec le cœur du monde, séjour central du Verbe. Là, toute créature se montre dans sa nudité originelle, dans sa forme réelle. Mais je ne puis pas ouvrir vos yeux intérieurs et vous jeter dans les torrents de la Vie cosmique secrète. Vos cerveaux, pour la plupart, ne résisteraient pas à ces éblouissements, à ces tumultes, au fourmillement infini de ces foules.

Toutefois, remarquez ceci. Parmi les chercheurs qui s'occupent de l'invisible, il y a des théoriciens et des praticiens. Les premiers sont des poètes, des philosophes, des initiés intellectuels; ils professent le subjectivisme, ou bien ils ne considèrent les légendes, les récits miraculeux,

les théologies, que comme des allégories, des symboles, des descriptions métaphoriques de milieux dynamiques. Pour les praticiens, au contraire, tout est réel et objectif, qu'ils agissent dans la voie de gauche, comme les sorciers de campagnes, les fakirs, les magiciens, ou dans la voie de droite, comme les mystiques. Une fois de plus, les extrêmes se touchent; l'ignorance du sauvage, qui discerne un esprit dans le tonnerre, le baobab ou le caïman, rejoint la connaissance parfaite de l'Ami de Dieu, dont le regard perce les voiles sous lesquels se cache la forme véritable des créatures.

L'Église croit également à l'existence des esprits des choses; certaines de ses formules liturgiques le prouvent. Quand le prêtre prononce : « Exorciso te, creatura aquae », c'est donc qu'il y a dans l'eau un principe qui entend cette parole, qui perçoit le sentiment du sacerdote; ou alors la liturgie ne serait que de la littérature.

Quand le clergé bénit une moisson, une maison, un télégraphe, un médicament⁵, c'est donc qu'il y a de la vie dans ces choses, ou bien cet appel des forces divines serait un non-sens insultant à la Providence. Quelques thaumaturges ont aperçu le monde des esprits. L'admirable François d'Assise disait « mon frère le loup » et « ma soeur l'alouette »; et aussi « mon frère le feu, ma soeur la cendre, ma soeur la pauvreté ». Et ce n'étaient pas dans sa pensée des images poétiques; il connaissait l'esprit animateur de ces êtres, puisque le feu, les poissons et les hirondelles obéissaient à ses aimables commandements.

Notre intelligence conçoit très mal que des fées habitent les fontaines, et des capripèdes, les déserts

éthiopiens. Ceux qui ont vu des créatures de ce genre ne furent pas tous hallucinés cependant; d'ailleurs l'hallucination correspond toujours à quelque chose de réel. Toute la difficulté consiste à changer notre point de vue. Le matelot voit les vagues, dans une marée; l'ingénieur y voit une courbe dynamique qu'il transcrit en équations; l'astrologue y découvre des courants fluidiques. Tous ont raison; seul, celui qui regarde par les yeux mêmes du Verbe embrasse simultanément le principe et tous les aspects. Tel est le mystique.

* * *

Parmi ces invisibles, il en est de microscopiques, il en est d'immenses. Ainsi, la prosternation resplendissante de l'ange de la prière déploie de l'une à l'autre extrémité du firmament des gerbes d'étoiles étincelantes; tandis que nous, quand nous prions, sur les milliards de cellules qui composent notre être, à peine quelques-unes s'illuminent-elles. Grande est la crainte, dans le coeur du disciple qui a vu cet ange; mais sa joie demeure ineffable et inoubliable.

Les effluves odiques redécouverts par le baron de Reichenbach ne sont pas les esprits dont nous parlons; les halos ovoïdes multicolores que l'on perçoit dans le plan magnétique et dans le plan mental ne sont pas non plus ces esprits. L'entité intellectuelle, la tendance morale d'une association, d'un collègue, d'un mouvement ne sont qu'un mélange d'émanations venant des vitalités matérielle et spirituelle de cette collectivité.

Par contre, lorsque, dans ses extases, Catherine Emmerich arrache les mauvaises herbes d'une vigne immatérielle, annonçant ensuite à son réveil que cette

vigne est l'Église et telle plante parasite, un prélat indigne; puis que, peu de temps ensuite, le prélat qu'elle avait nommé est destitué de sa charge, c'était le génie de l'Église qu'elle avait réellement vu. Quand une mère rêve qu'un serpent s'enroule autour du cou de son enfant et que, le lendemain, le petit se réveille avec une angine, c'est le génie de la maladie qu'elle a aperçu. Si, après avoir prié pour un affligé, vous le voyez en songe visité par un soldat, par exemple, c'est le génie de la délivrance qui vous apparaît.

Quelques-uns parmi les serviteurs du grand Berger sont mis de la sorte en relation avec certains agents gigantesques qui gouvernent des forces de la Nature. C'est ainsi qu'un jour un de mes amis, qui certes n'était pas en correspondance télégraphique avec les sismographes des observatoires, me dit à brûle-pourpoint : « Cette nuit, à telle heure, il va y avoir un tremblement de terre de tel endroit à tel autre; mais il ne se fera pas sentir dans le village où habite M. X..... parce que c'est un bon soldat; on s'arrangera pour cela avec le dragon ». Et, en effet, les journaux relatèrent les secousses exactement avec la direction et l'interruption inexplicable qui m'avaient été prédites. Ce qu'il y a de curieux dans l'anecdote, c'est cette opinion sous-entendue que toute colline, toute montagne, tout fleuve, tout lac, les profondeurs du sol même sont les demeures de nombreux génies; et qu'en agissant sur le génie, on modifierait le lac ou la colline, absolument comme, lorsque les passions changent, la mimique change aussi. Cette opinion est très répandue en Arabie, dans l'Inde, chez les Jaunes; mais elle est très rare en Europe.

J'aurais bien des histoires semblables à vous conter; mais il faut me tenir dans les bornes de mon

programme. Pour étudier d'un peu plus près l'esprit des choses, nous choisirons un exemple, que vous pourrez par devers vous étendre à toutes sortes de cas analogues.

* * *

Voici une maison. Tout édifice est le corps physique d'un génie. Les cases banales des bâtisses modernes ont aussi leurs génies. Ces génies revêtent des formes animales, et le vrai voyant entre en communication avec eux, les éduque, les fait agir selon qu'il est utile.

Par parenthèse, je dois vous dire ici que l'être que j'appelle un vrai voyant n'est pas le médium ou la somnambule honnêtes qui ne trichent pas; c'est tout autre chose. Les maniaques du psychisme, dès qu'ils ont cru apercevoir chez quelqu'un des signes de déséquilibre nerveux, se précipitent pour développer ce sujet; mais, comme ils ignorent tout de la constitution réelle de l'homme, des rapports entre l'esprit et le corps, ils vont à l'aveugle; et les développements qu'ils obtiennent ne sont que des détraquements. La présomption de ces expérimentateurs, qui croient faire oeuvre utile, serait risible, si elle n'était pitoyable. Le vrai voyant est d'abord et par-dessus tout un disciple de l'Évangile; ce n'est que par surcroît qu'il exerce une faculté exceptionnelle.

Je reprends la suite de mon exemple.

Que se passe-t-il dans l'au-delà pendant la construction d'un édifice ? D'abord, le futur propriétaire reçoit la forme spirituelle de cet édifice; cette visite a lieu dans l'inconscient. Si l'esprit de cet homme s'intéresse à ce cliché, l'accueille, le nourrit, l'image impressionne le cerveau et entre dans le champ de la conscience; la

volonté opte pour l'acceptation ou le rejet. Les clichés ne peuvent pas se réaliser tout seuls; il leur faut la collaboration des hommes; mais la matière ne peut pas non plus évoluer toute seule; il lui faut des armatures que les clichés lui fournissent.

Ceux-ci, avant de devenir intuitions, désirs vagues, projets, plans, travaux et créations physiques, ont dû, auparavant, coordonner dans leur lieu propre toutes sortes de courants attractifs pour relier les uns aux autres les êtres desquels ils attendent leur matérialisation.

Un type spirituel croît ou dépérit selon que les hommes et les lieux qu'il touche lui fournissent de la nourriture ou la lui refusent. Voici, par exemple, le cliché du vol qui passe auprès de mon esprit. Auparavant je ne pensais pas à dérober; l'envie m'en vient à cause d'une occasion quelconque. Si je la satisfais, les forces physiques et mentales qui me servent à effectuer le larcin seront absorbées par le cliché, lequel s'éloignera ensuite de mon esprit un peu plus vigoureux qu'il n'y était entré; si je résiste, après quelques tentatives le cliché s'en ira un peu plus faible.

Ces contacts des clichés avec le monde physique forment la trame de nos existences. On aperçoit ici combien graves en réalité peuvent être des décisions que le jugement rationnel seul aurait crues peu importantes.

L'endroit où une maison doit se construire est désigné dès la naissance du continent dont il fait partie. Bien des années avant que le terrassier ne saisisse sa pioche, des courants fluidiques se joignent sur ce lieu. Plus l'édifice doit durer, plus cette préparation est lointaine. Propriétaire, architecte, ouvriers, les pierres, les poutres, le ciment, le métal, tout ce qui enfin concourt à cette entreprise pour les plus minces détails est fixé

d'avance dans les archives de la terre, selon les lois les plus impartiales.

Car rien n'arrive à personne qu'on ne l'ait appelé ou choisi d'avance. L'effondrement, les malfaçons, les imprévoyances, l'incendie futur, les procès possibles, tout cela est attiré magnétiquement par le cliché primitif et par les justes destins des propriétaires, des constructeurs et des locataires.

Ceci n'excuse pas la mauvaise foi, par exemple, des contractants. Un entrepreneur déloyal ne m'est amené et ne me nuit que parce que j'ai mérité d'être trompé; mais il demeure responsable de sa tromperie. S'il résiste à son avarice, il agit doublement bien, pour lui et pour moi. Si je reconnais la légitimité spirituelle de ce vol, en me refusant au procès, je paie moi-même une dette, j'améliore mon avenir, celui de ma maison, et celui même de l'entrepreneur indélicat, parce que je dépose, par mon renoncement et sans le savoir, le germe du remords dans l'esprit de cet homme.

Il y a des lieux néfastes, des maisons où telle maladie terrible semble avoir élu domicile. Souvent nous allons nous y installer par ignorance; et cette ignorance est voulue de Dieu pour que nous n'échappions pas à notre juste destin. Par contre, il ne faut pas affronter le péril par bravade : « Moi, je n'ai pas peur; moi, je suis plus intelligent qu'un tel; moi, j'ai une santé robuste ». Il faut dire : « Je prends ce logis malgré ses inconvénients, car le Christ n'en a jamais eu autant; je puis bien m'imposer cette gêne, puisque l'un de mes frères inconnus profitera du local plus commode que je lui laisse, et puisque je suis certain d'être aidé ». Voilà le langage d'un soldat du Ciel.

Remarquez la tournure singulière de la phrase

évangélique : « En entrant dans la maison, saluez-la, disant : Que la paix soit sur cette maison; et, si cette maison en est digne, votre paix viendra sur elle et, si elle n'en est pas digne, que votre paix revienne sur vous ». En effet, une maison peut, comme toute créature, désirer ou la Lumière ou les Ténèbres; la discorde accompagne celles-ci, la paix escorte celle-là.

Le génie d'un édifice groupe autour de lui d'autres génies; chaque pièce en possède un; chaque partie de la pièce, chaque détail de la porte ou de la fenêtre, chaque meuble, chaque objet, ne subsiste que par l'action cohésive d'un esprit.

L'arbre de la forêt, dans sa pleine stature, est le corps d'un génie. Quand la hache le jette bas, chacun de ses tronçons, chaque planche, chaque bûche devient l'habitat d'un génie d'ordre différent, et le charpentier, l'ébéniste, qui donnent à ces planches une forme utile et un usage pratique, évoquent inconsciemment un génie nouveau, mi-sylvestre et mi-humain, qui habitera ce bois, devenu table, chaise ou armoire et en dirigera l'existence dans une certaine mesure.

* * *

Chaque homme apparaît dans l'Invisible comme le centre d'une phalange plus ou moins nombreuse.

Il a des serviteurs pour faciliter sa besogne, et des dieux au profit desquels il travaille; les esprits de ses ancêtres sont là, ceux de son village, de sa patrie, de sa race et de sa religion; des guides l'accompagnent dans l'exercice de son métier, dans la poursuite de ses entreprises, dans la recherche de son idéal; des voyageurs arrivent en lui, attirés par ses vertus, ses vices, ou ses

préoccupations. A ses côtés se tiennent enfin, jour et nuit, un représentant de la Lumière, l'ange gardien et un représentant des Ténèbres, le mauvais ange.

De plus, le dieu que chacun sert - dieu de l'argent, dieu de la science, dieu de l'art - envoie vers son fidèle de véritables cohortes d'auxiliaires et de collaborateurs. Certains contes des Mille et une Nuits expliquent très bien cela. Un conquérant, Napoléon si vous voulez, envoyé à la Terre comme le chirurgien au malade, ne fanatise ses soldats et n'enchaîne la Victoire à son cheval que parce que les pays qu'il traverse sont peuplés d'hommes et d'esprits venus en ligne droite du monde de la guerre et envoyés par le dieu des batailles.

Un concours analogue est accordé au grand philosophe, au fondateur de religion, à tout héros. Toutefois, il faut noter ici une différence essentielle dans les attitudes intérieures de ces missionnés, attitudes qui imposent à leur oeuvre une qualité de Lumière ou d'Ombre car les Ténèbres ont aussi leurs envoyés. Si l'homme croit en sa propre force et ne s'appuie que sur lui-même, il fera de ses auxiliaires invisibles des esclaves, obéissants par la crainte et toujours prêts à la révolte. Si l'homme s'estime à sa juste valeur, c'est-à-dire comme un pur néant, et ne s'appuie que sur le Ciel, il fera de ses aides des serviteurs volontaires, des amis toujours prêts à se sacrifier pour son oeuvre. La qualité de nos désirs fait la qualité de notre entourage. On peut voir dans le type de l'adepte et dans celui du mystique l'illustration très nette de ces attitudes intérieures. Le premier, par les entraînements du système nerveux, du mental et de la volonté, par les extases où il se plonge de son propre chef, force à le servir une foule d'esprits de tout ordre et se les incorpore, en quelque sorte. L'Ami de Dieu, au contraire,

ne désire pas devenir un athlète spirituel, mais seulement accomplir à la perfection la Loi dans la petite sphère où la Providence l'a placé. Les serviteurs qu'il possède lui sont envoyés et, comme ils viennent du Ciel, leur dévouement est spontané, libre et total.

L'histoire de l'arbre sous lequel saint Martin de Tours avait coutume de prier et qui, scié subrepticement par un criminel, tomba du côté opposé à l'entaille pour ne pas écraser le saint, n'est pas une légende; l'esprit de ce chêne avait reconnu l'esprit de l'évêque pieux. La coupe de poison se brisant entre les mains de saint Benoît montre aussi l'intelligence des choses, et leur petite liberté. De nombreux faits analogues montrent comment le Ciel protège ceux qui ont en Lui une tranquille et courageuse confiance.

* * *

Quelles instructions pratiques peut-on retirer de ces tableaux hâtifs ?

La sagesse ordonne de ne pas chercher de relations avec les invisibles, sous aucun prétexte, de refuser même ces relations, si des esprits se manifestent spontanément. Mais nous sommes loin de la sagesse; ou alors il n'y aurait pas, de par le monde, tant de chasseurs de phénomènes psychiques.

Le spiritisme, même quand il donne des certitudes expérimentales, est un leurre. Jamais une évocation n'a aidé un défunt. Les pratiques spirites nient la bonté du Père, puisque c'est toujours le manque de confiance qui nous y pousse; elles ouvrent une porte - des portes - à tous les déséquilibres, physiologiques et psychiques; elles n'engendrent que la discorde dans le royaume des morts;

elles nous rendent aveugles à la Lumière véritable.

La magie est encore bien plus pernicieuse. Elle peut opérer de grandes merveilles, quelquefois même des choses grandes en apparence; mais elle est toujours une révolte contre la Loi, puisqu'elle commande, usurpe et pille, et qu'aucun homme, sauf l'homme libre, ne doit que servir, se soumettre et donner. La magie blanche, celle qui paraît n'entreprendre que de bonnes causes, est plus dangereuse que la magie noire. Le sorcier, en effet, ne peut pas grand'chose; quand il aura tué un troupeau, des hommes, ou séché des récoltes, ce ne sont que des dommages physiques. Mais le mage, l'hiérophante des livres d'occultisme, l'être qui se croit très savant, très pur, très haut, qui se dit un homme libre, parce qu'il a réduit en esclavage quantité de génies, parce que même - certains auteurs n'ont pas assez de louanges pour un tel crime - il n'a pas craint de prendre par des moyens secrets les corps de jeunes gens robustes pour prolonger pendant des siècles sa propre existence terrestre : un tel homme est bien plus néfaste, parce que, par l'apparente beauté de sa vie, il entraîne les autres vers l'orgueil, vers l'égoïsme spirituel, vers l'immobilité, c'est-à-dire vers la mort seconde.

Ne cherchez jamais à agir sur l'esprit des choses; n'acceptez jamais ce qu'Eliphaz Levi appelle la transmission de la baguette magique. Le Père ne peut-II pas tout vous donner ? Et ne vous donne-t-II pas selon que vous montrez la force et la sagesse nécessaires à l'usage de Ses dons ?

Voulez-vous connaître les choses secrètes ? Commencez par tenir sous un secret inviolable les fautes du prochain, et ce qu'il vous a confié. Voulez-vous accomplir des miracles ? Commencez par vous rendre

dignes des miracles que, vingt fois par jour, la Providence accomplit en votre faveur et que vous ne daignez pas remarquer. Voulez-vous que les événements vous obéissent ? Démontrez-leur, en renonçant aux avantages personnels de vos peines, qu'ils ne pourront jamais vous contraindre. Obéir au Père, faire le bien, combattre ses propres vices : voilà la recette la plus juste, la plus saine, la plus active.

Sans avoir recours aux artifices des sciences occultes, en dehors même des rites liturgiques, la simple qualité, bonne ou mauvaise, de notre vie morale suffit à bénéficier ou à maléficier tout le milieu où nous évoluons. La demeure sera pure si l'habitant est pur. Il se peut que des cerveaux avides de merveilleux jugent cette théorie trop simple; cependant la simplicité est le signe de la vérité, l'attribut de la puissance, le sceau de la Lumière.

La connaissance de ces invisibles nous est interdite, parce qu'elle comporterait un pouvoir immédiat sur la matière, par leur moyen. Nous manquerions ainsi l'un des buts de l'existence : évoluer le monde matériel par l'effort matériel. L'évolution de la matière obtenue par des dynamismes spirituels serait trop brusque et, dès lors, sans fruits.

Les théories que je vous indique, pour puérides qu'elles paraissent, vous apportent des devoirs nouveaux; elles ne vous procureront, en récompense, des droits nouveaux que plus tard. Elles donnent une explication nouvelle et en même temps très ancienne; autrefois elles ont rendu souvent le courage aux humains rebutés; je souhaite qu'elles vous renouvellent encore le même service.

* * *

L'homme exerce donc, sur les objets au milieu desquels il vit, une influence réelle. Une chaise brandie avec fureur emmagasine de la colère; les ustensiles d'une ménagère avare propageront l'avarice chez leurs propriétaires ultérieurs. Il en sera de même pour les actes de l'homme bon, au point de vue des fluides et surtout au point de vue des esprits. Voyez-vous maintenant qu'il est inutile de s'embarrasser des mille précautions inscrites aux Lois de Moïse ou de Manou ? Manger dans un plat qui a déjà servi, s'habiller de vêtements déjà portés, se nourrir de viandes dites impures, toucher des cadavres, cela souille peut-être, comme le prétendent les Orientaux, le corps ou l'aura; mais cela ne tache ni le coeur, ni l'esprit. Les hiérophantes antiques purifiaient par le dehors; Jésus purifie par le dedans. Une table toute neuve peut quand même avoir été souillée, par la paresse de l'ouvrier, par la cupidité du marchand, par la méchanceté de l'arbre qui en a fourni les planches. En tout cas, le rite ne purifie par lui-même que le plan des vibrations. Au contraire, un objet aurait-il servi à perpétrer le crime le plus noir, si on l'emploie à faire un acte de vraie charité, ce sera, pour son esprit, une purification parfaite.

La charité, unique devoir de l'individu envers tout le reste du monde, est innombrable dans ses applications. Ne vous moquez d'aucune chose : ce serait offrir un logis à l'esprit de dénigrement. Ne cassez pas des branches dans la forêt, ne tuez pas des insectes, ne détruisez rien sans motif pressant. Ce sont des sages à leur manière, ceux qui, dans les vastes greniers des demeures provinciales, entassent toutes les vieilleries

hors d'usage; ces antiques serviteurs se reposent ensemble, comme ils ont travaillé ensemble; ils ne souffrent pas de l'ingratitude humaine; ils rendent encore des services à leurs maîtres, mais spirituels au lieu de matériels. Ils rattachent à la maison qui les abrite les images du passé, les chaînes traditionnelles, les lignes d'ancêtres et de descendants.

Ne brûlez pas ces vieux témoins; ne les dispersez pas, sauf pour secourir quelque malheureux; laissez-les retourner tout doucement à la poussière originelle.

C'est par charité qu'il faut garder les cadeaux encombrants ou ridicules : on hospitalise ainsi ce dont un autre ne voudrait pas. C'est par charité qu'il ne faut détruire les vieux portraits ni par la flamme, ni par les ciseaux; ils gardent toujours un peu de la vie de celui qu'ils représentent, même s'il est mort. Enterrez ces photographies déteintes; la terre est maternelle. Par charité ne soufflez pas la lampe ou la bougie; évitez la mort subite aux petits êtres qui fabriquent la flamme; puisque votre souffle répand en vous la vie, ne l'obligez pas à donner la mort, au dehors. Par charité ne raccommodez pas indéfiniment le vieux linge et les vieux habits, si vous pouvez en acheter de neufs; la Loi, c'est que tout circule et que tout se renouvelle.

* * *

N'épargnez aucun de ces humbles efforts, de ces obscurs sacrifices. Un temps viendra où vous retrouverez, dans quelque-une des blanches demeures du Père, tous ces humbles génies du foyer, tous ces modestes serviteurs; et devant votre regard ému repassera, du fond des siècles et des espaces, la scène familière où vous aurez

eu un geste de douceur sur les témoins muets, quoique vivants, de votre petite existence terrestre.

Toutes les prières que vous aurez prononcées, dans le silence nocturne et la solitude de votre chambre close, les objets autour de vous les auront entendues, s'en seront nourris et en auront gardé le souvenir. Les choses ont une mémoire; la psychométrie le prouve. Sachez bien que vos livres, vos bibelots, les arbres, dans votre jardin ou dans la campagne, sentent votre présence, comprennent un peu de ce qui se passe en vous et attendent de vous une lumière et une direction.

Donnez-leur cette lumière, non pas en cherchant à les éclairer par vous-mêmes; votre lumière propre est bien trop peu de chose. Mais efforcez-vous de retenir dans votre coeur la Lumière même du Verbe et vous serez à tous ces êtres un guide certain. Pour retenir Jésus en vous, vous savez comment il faut faire.

Appliquons-nous aux besognes quotidiennes, aux devoirs immédiats, aux travaux que nous pouvons comprendre; et laissons les tâches lointaines, abstraites, trop difficiles, à ceux qui croient pouvoir les mener à bien.

LES FANTOMES NOCTURNES ET LES VISIONS SURNATURELLES

(17 Février 1912)

« TOUT SE PASSE EN PARABOLES, AFIN QUE, REGARDANT, ILS REGARDENT ET NE VOIENT PAS; QU'ÉCOUTANT, ILS ÉCOUTENT ET N'ENTENDENT PAS... ». (MARC IV, 12.)

Pendant le tiers environ de notre existence, notre être conscient est condamné au repos. Le disciple, qui prend un soin scrupuleux de ne rien déranger dans la Nature et d'utiliser toutes les ressources qu'elle nous offre spontanément, transforme ces heures en travail spirituel. C'est la méthode de cette transformation que je voudrais vous expliquer aujourd'hui.

Les matérialistes enseignent que les rêves sont, ou d'origine physiologique : mauvaise digestion, mauvaise circulation, ou d'origine mnémonique : souvenirs conscients ou inconscients, associations d'idées par séries disparates. Il y a, en effet, des rêves produits par ces causes, et qui ne possèdent point de valeur spirituelle; mais il en est beaucoup qui ont une origine objective, extérieure à nous et qui contiennent un sens prophétique illuminateur ou thaumaturgique. Ce sont les songes

proprement dits; l'Écriture en est pleine d'exemples.

Nous avons tout d'abord à nous rendre compte du phénomène du sommeil, puis du mécanisme du rêve; ensuite, nous chercherons où se déploient les scènes rêvées; nous étudierons les effets des songes, leurs significations et enfin la manière de se préparer à en recevoir de vrais.

* * *

Il n'est pas utile de détailler tous les systèmes complexes, élaborés par les différentes écoles d'ésotérisme, sur la constitution de l'homme. Tenons-nous-en aux vues les plus simples.

En plus de son corps physique, qui n'est par lui-même qu'une matière inerte, trois principes se réunissent dans le composé humain : la vitalité, l'od, le magnétisme, le double; l'esprit, intermédiaire en partie conscient par les facultés sensorielles et mentales, en plus grande partie inconscient par tous les autres organes de relation avec l'Invisible; c'est le siège du moi, de la volonté, du libre arbitre; l'âme, étincelle éternelle, incréée, lumière du Verbe, actuellement en veilleuse, mais qui prendra toute sa splendeur au moment de notre nouvelle naissance mystique.

Pendant le jour, c'est l'esprit conscient qui gouverne au moyen de la force nerveuse cérébro-spinale; pendant la nuit, cette force étant épuisée, le conscient se repose, tandis que les accumulateurs se rechargent par le cervelet; l'esprit inconscient, si l'on peut parler de la sorte, s'éloigne du corps, se divise même parfois; et les actes qu'il effectue dans ces courses, les rencontres qu'il fait, les scènes auxquelles il assiste, ne se transmettent à

la conscience que s'il reste dans le corps, et surtout dans le cerveau, assez de force nerveuse pour les enregistrer. Ainsi, on rêve constamment, mais on ne se souvient que rarement.

Cet esprit, intermédiaire entre l'âme et le corps, n'est pas un halo, une aura, un oeuf fluïdique; c'est un véritable organisme, bien plus complexe et plus délicat que le corps de chair et dont les nombreuses propriétés siègent dans des localisations différentes. Il possède des fonctions de nutrition, de respiration, d'innervation; des organes de locomotion et de perception; une intelligence, du libre arbitre; et chacune de ces facultés correspond avec une des parties du corps physique. De même que le muscle grossit en raison du travail mesuré qu'on lui impose, de même cet esprit se développe par les exercices qui lui sont propres : ambitions, inquiétudes, efforts volitifs, vertus, vices. Les entraînements artificiels de l'ésotérisme l'accroissent aussi, mais d'une façon hâtive et anormale. De tous les travaux de l'esprit, seule la lutte contre l'égoïsme l'affine et le purifie.

En outre, de même que, dans le corps de chair, entrent par l'alimentation et la respiration des molécules de tout ordre, de même, dans l'esprit, entrent, s'installent, repartent, vivent et meurent toutes sortes d'esprits subordonnés. Ces visites produisent dans la conscience les intuitions, les idées, les sentiments, les découvertes; elles rendent possibles les événements de l'existence, les maladies, les rencontres; enfin elles participent à la production des songes.

* * *

Pendant le sommeil, l'esprit s'aventure donc plus

ou moins loin. Quand il va dans un pays très inconnu, il s'y trouve étranger, puisque ni ses propres éléments ni les cellules corporelles n'ont d'affinités avec les choses de cette région. Il a beau regarder, s'instruire, aller et venir, le cerveau ne peut rien rapporter à la conscience de ces enquêtes, puisque ses molécules sont incapables d'enregistrer des messages qui ne les font pas vibrer.

Quand la promenade est courte, au contraire, les objets sont plus familiers, l'expérience s'enregistre.

Il faut dire que ces excursions peuvent très bien avoir lieu pendant le jour; mais alors on ne s'en aperçoit pas, parce que la force nerveuse est presque tout entière employée aux actes de la conscience, et aussi parce que notre cerveau n'est pas assez robuste pour supporter une double tension, ni notre volonté assez calme pour résister aux désirs nouveaux que ferait naître cette vie seconde.

Le songe remplace avantageusement toutes les inventions par lesquelles la science ésotérique établit les rapports volontaires de l'homme avec l'Invisible. C'est un phénomène normal, sain, à la portée de tout le monde; il ne demande pas un genre de vie spécial. De plus, la Nature lui prépare avec soin les conditions les meilleures; le milieu est organisé en vue de notre instruction nocturne comme il est organisé pour notre subsistance corporelle. Pendant la nuit, la circulation magnéto-tellurique change, l'atmosphère est débarrassée de certains éléments trop actifs; la lune remplace le soleil jaune, d'autres ordres de génies s'approchent de la terre; le sol, la mer, les arbres, les animaux émanent une aura spéciale et exercent une influence propice au dégagement de l'esprit.

Tout ce qui peut devenir la cause d'un rêve : les anges, les dieux, les démons, les défunts, les clichés, les

images de ce qui fut, les fluides en déplacement dans les espaces intérieurs, les esprits des choses et des vivants, les images de ce qui a lieu, à cette heure, et de tout ce qui aura lieu jusqu'à la fin, en un mot, la Vie tout entière peut venir se refléter dans le miroir translucide de l'imagination.

Mais les facteurs du songe les plus fréquents sont les clichés du destin personnel et les visites des membres de la famille spirituelle.

Notre moi central se rattache, vous le savez, au coeur de l'Univers, au plan du Verbe; nous y sommes groupés par familles. Chacun de ces groupes, dont tous les membres se ressemblent, même corporellement, et, par suite, ont à faire des travaux identiques, suit la même route. Ainsi, par exemple, l'aîné de la famille à laquelle j'appartiens possède, en plus parfait, les mêmes facultés que moi-même; il rencontre des clichés divers, mais plus tôt que moi; il se peut qu'il ait reçu le cliché de la tuberculose il y a trente ou cinquante ans et que moi, je ne le rencontre que dans dix ans. Au point de vue de Sirius, cet écart est insignifiant; mais si j'étais déjà né sur terre quand mon chef de file est devenu phtisique, j'ai pu en rêve ressentir une douleur au poumon, pour me prévenir de l'épreuve encore lointaine.

On ne rêve donc que des choses qui possèdent en nous une délégation, une cellule physique ou psychique de même nature. Pour qu'un cliché m'affecte, il faut qu'il trouve en moi un point où s'accrocher; le rêve est ce contact. C'est pour cela que le seul fait d'être averti d'une épreuve en diminue la rigueur ou augmente notre résistance; les myriades de petits génies dont le travail nous fait vivre s'inquiètent alors, se préparent à la défense et vont partout chercher du secours.

Ainsi l'être de l'homme recèle les germes de tous les bonheurs, de tous les malheurs et de toutes les prérogatives. Sa dignité est donc très haute, sa mission grave et ses responsabilités lourdes.

* * *

Le songe, regardé du plan physique, a trois valeurs : l'une de prophétie, l'autre d'instruction, la troisième de thaumaturgie.

Il est prophétique quand il est produit par le cliché d'un événement futur. A ce que nous avons déjà dit des clichés, ajoutons que notre esprit peut ou les recevoir ou simplement les voir. Dans le premier cas, il y aura présage personnel; dans le second, une indication fortuite qui n'intéressera le dormeur que de loin.

Le songe peut instruire, fournir un renseignement, même de science positive, révéler des secrets naturels, résoudre une difficulté de mécanique, donner une illumination. Mais un songe ne nous renseigne jamais sur le moral de quelqu'un avant que nous soyons maîtres de nous-mêmes pour conserver malgré tout des sentiments d'indulgence, de justice et de bienveillance. En effet, la trahison, la duplicité ne nous attaquent que lorsque nous les avons méritées par notre conduite antérieure. Escamoter une épreuve est un mauvais calcul; il faudra la subir tôt ou tard.

L'activité du sommeil se transmet parfois au plan physique. A force de contrôler les impulsions nerveuses, passionnelles ou mentales, à force de les soumettre à la Loi du Christ, dans la sphère de la conscience, le pouvoir volitif en atteint les racines secrètes, dans la sphère de l'inconscient. On acquiert de l'autonomie au milieu des

songes les plus mouvementés; on peut réfléchir, juger, agir, comme au physique, avec toute sa présence d'esprit.

Alors l'homme intérieur devient responsable, il est vrai; mais les limites de son action s'étendent singulièrement. Et comme cet état psychique n'est accessible que si notre coeur a pénétré le coeur universel : le Verbe, les actes du rêve se répercutent sur le physique, à cause de la puissance que leur confère cette pénétration. On reçoit les rapports des anges, on les dirige, on commande avec la permission du Ciel; on peut guérir, redonner de la chance, éviter un accident. Telle est la première école de la théurgie.

Le cerveau, l'appareil nerveux tout entier, la vie physique s'affinent progressivement; la matière pèse moins; et le jour arrive où le sommeil n'est plus indispensable à l'enregistrement dans la conscience des activités spirituelles. L'on finit par percevoir simultanément le monde physique et un des mondes invisibles; on est alors, comme disent les brahmanes, un Dwidjà, un deux fois né, un homme à double conscience. Toutefois, notez-le bien, seul le disciple parfait de l'Évangile perçoit le royaume central de l'Invisible, celui où habite réellement le Verbe Jésus.

L'accomplissement des préceptes chrétiens est l'unique porte de cette demeure mystérieuse; et l'humilité la plus profonde est la seule nourriture qui puisse soutenir l'organisme soumis à cette double tension; aucun régime, aucune drogue, aucune discipline humaine ne permet à la Lumière éternelle de pénétrer l'être du disciple et de le régénérer jusque dans la moelle de ses os. Néanmoins, quand un avis est urgent, le Ciel S'arrange pour nous le transmettre, même pendant la veille, même dans le tourbillon des affaires, n'importe

où. Tels sont certains phénomènes de télépathie, de clairaudience, d'apparitions.

* * *

Comment interpréter les songes, j'entends ceux qui viennent de l'Esprit pur ?

Ce sont des secours; il faut essayer de les comprendre pour pouvoir les utiliser, ne serait-ce que par déférence.

Pourquoi, demandera-t-on peut-être, le Ciel ne nous donne-t-il pas ces renseignements sous une forme plus intelligible ? Pour nous faire travailler; pour nous faire apprendre une leçon ignorée et qui nous serait indifférente si la curiosité ne nous aiguillonnait; pour nous ramener vers la Vie, dont la tendance orgueilleuse du mental nous détourne insensiblement. La langue du rêve est la langue universelle, la langue de la vie. Les simples la comprennent, parce qu'ils sont plus près de la réalité, parce qu'ils se contentent de vivre. De tous les simples, c'est le mystique qui déchiffre le mieux ce langage, et qui, de plus, le parle, parce que c'est lui qui vit avec le plus de profondeur et le plus d'intensité.

Les êtres compliqués, au contraire, d'une culture artificielle, enchevêtrés dans les systèmes, dans les abstractions, dans les jeux métaphysiques, ne perçoivent plus la Vie, mais seulement son reflet mental.

La science des songes est donc intuitive, une science du coeur, un art à proprement parler. S'y exercer est un travail excellent pour l'intelligence, pour l'imagination; il nous fait faire des progrès dans la connaissance de nous-mêmes. Car, si la médecine hippocratique notait soigneusement les rêves des

malades, la vie du sommeil éclaire aussi de la façon la plus heureuse les replis de l'être intérieur et les images de l'inconscient.

Disons tout de suite que les nuits où on ne croit pas avoir rêvé, les rêves que l'on ne comprend pas contiennent presque toujours une force très active. On ne s'assimile bien que ce qui nous est très proche; ainsi l'union divine est difficile, parce que nous nous tenons loin de Dieu; ainsi le disciple du Christ n'a presque toujours pour se conduire que les ténèbres profondes de la foi.

Pour bien juger des rêves divins, il faudrait d'abord vivre dans l'habitude de la Vérité. Rien en nous n'est pur, ni le coeur, ni les nerfs, ni le principe pensant; aucune perception n'est donc absolument exacte. De plus, le mal qui émane de nous vicie l'atmosphère seconde autour de nous et en déforme les objets. Dans l'immense majorité des cas, le dormeur ne voit pas avec exactitude; il n'entend pas bien les paroles de ses visiteurs spirituels; les milieux qui séparent les esprits des hommes du plan de la Vérité donnent toujours des réfringences. Et nos sens, corporels ou spirituels, ne nous procurent que des certitudes approximatives.

Par conséquent, en interprétant les songes, il faut se garder des craintes superstitieuses et se souvenir que nous sommes veillés par le Christ avec la sollicitude la plus tendre et la plus vigilante.

En second lieu, il faudrait apprécier la profondeur du sommeil. De même que, lorsqu'on travaille, quelques parties seulement de l'être travaillent tandis que le reste est distrait, de même le corps ne dort jamais tout entier. De plus, l'esprit peut se scinder; un de ses organes peut descendre dans les entrailles de la terre, un autre

aller en Chine. L'esprit du corps physique n'est que le corps de l'esprit total; chaque viscère a son esprit; l'esprit d'un bras peut sortir d'un côté, l'esprit de la tête, d'un autre.

Toutes les rencontres, faites dans des endroits si différents, impressionnent le cerveau, s'il s'y trouve une cellule réceptive; si ces impressions sont simultanées, les rêves se superposent; le dormeur rêve une scène, et, dans cette scène, il fait un deuxième rêve. J'ai vu jusqu'à dix ou douze rêves ainsi emboîtés. Si on possède un grand calme, on se souviendra; sinon tout se confondra dans un mélange incohérent. Il n'est pas facile d'expliquer ses propres rêves; vous voyez combien les rêves d'autrui peuvent être embarrassants.

En troisième lieu, il faudrait connaître les relations biologiques du dormeur; discerner les affinités de chacune des parties de son individu avec les trois règnes, avec les autres hommes, avec son pays, sa religion, sa planète. Cette condition est fort difficile à remplir; mais le commun des hommes peut, sans elle, acquérir une intuition suffisante pour les nécessités ordinaires; dans le cas exceptionnel d'un disciple, destiné à une mission spéciale, il se trouve toujours auprès de lui quelqu'un de plus avancé pour l'instruire.

Il y a deux grandes classes de songes : ceux qui proviennent du tempérament et ceux qui répondent à la préoccupation dominante. L'homme intérieur, en effet, reçoit l'influence des éléments et des planètes, du Spiritus mundi, comme disaient les hermétistes; et sa volonté imprime au tempérament une direction conforme à son idéal : recherche de la fortune, ou des honneurs, ou de la science, ou de la passion.

Si un peintre rêve la même scène qu'un chimiste,

par exemple, le sens de la vision différera; voir un cours d'eau présage autre chose à un homme politique qu'à une mère de famille. De plus, chaque personne, à cause de son individualité même, à cause de la qualité centrale de son moi, communique avec un centre différent de l'Invisible. D'où un troisième facteur à la diversité des symbolismes.

C'est l'évêque Synésius qui mentionne cette particularité importante. Cela oblige chacun à se construire un dictionnaire personnel. Mais si l'on suit le Christ de toutes ses forces, la part de la Nature sera réduite au minimum, dans ses rêves comme dans toutes ses activités, tandis que la part du surnaturel augmentera.

Cette remarque est capitale pour nous, qui nous sommes voués à l'étude de la Lumière évangélique. Parce que nous cherchons Dieu à travers nos travaux et nos tempéraments individuels, nous nous évadons des domaines de la Nature. Plus notre quête est ardente, sincère, désintéressée, moins les chaînes de la matière, les roues astrales, les satellites des dieux ont de prise sur nous. La flamme de notre dévotion au service de Jésus libère tous nos organismes.

Dès lors, durant les nuits, ce ne sont plus les habitants de tel royaume élémentaire, de telle planète qui viennent nous visiter; ce sont les serviteurs invisibles particuliers du Verbe. Les forces que nous recevons ne descendent plus de tel ordre créé; elles arrivent en droite ligne du monde central vivant de la Lumière, de la Vérité, de la Vie.

Par conséquent, l'interprétation de nos songes est spéciale. Elle découle d'une loi primitive, à savoir que la vie de la Matière est toujours opposée à celle de l'Esprit.

L'une, c'est l'égoïsme, la lutte pour la vie, le terrestre; l'autre, c'est l'amour, le sacrifice, le céleste. Ainsi, aux yeux du disciple de l'Évangile tout bonheur mondain est un malheur divin, toute souffrance corporelle est une joie spirituelle, et inversement; si on pleure en rêve, si on peine, si on y est blessé, ce seront des plaisirs, des sourires et des succès pour la personnalité extérieure.

Le soldat du Ciel est instruit directement par la Vérité, laissez-moi vous le redire. C'est le Verbe Jésus qui le conforte et qui l'enseigne. Or aucune graine ne lève sans que la motte de terreau où elle a été semée ne souffre en lui fournissant la nourriture nécessaire. L'homme naturel est le terreau; l'étincelle du Verbe en nous est la semence. Pour que cette lueur devienne une flamme, il faut que son enveloppe, la personnalité, se laisse consumer.

Pour nous qui ne cherchons à satisfaire ni les convoitises du corps, ni les curiosités de l'intelligence, mais seulement l'instinct sacré de la rencontre divine; pour nous que préoccupent les seuls frémissements silencieux de la régénération mystique; qui nous efforçons de renoncer au moi; qui ne nourrissons plus qu'un seul désir : Jésus et Son Royaume, les songes revêtent de la gravité et de la profondeur, puisque ce sont les visites des amis de notre Ami.

Pour les sincères disciples que nous voulons être, il est donc très logique que, par exemple, les rêves de chants, de musiques, de danses, présagent des douleurs morales; les rêves funèbres, les morts indiquent une prochaine transformation intérieure, plus ou moins complète; des êtres bas, des objets repoussants indiquent la réussite matérielle; l'école, l'église, le couvent, des prêtres, des moines signifient épreuve purificatrice,

initiation pratique. Voir le Christ, ne serait-ce qu'en effigie, c'est une grande souffrance; celui qui converse en songe avec le Christ, ou qui reçoit quelque chose de Lui, de la monnaie, un verre d'eau peut se réjouir : il va faire un grand pas vers la perfection, il va subir l'une des douleurs que le Christ a subies. Des actions simples, comme semer, monter une cote, descendre, aller en voiture, en chemin de fer, recevoir de la pluie, se réfèrent au cours journalier de l'existence et s'expliquent d'elles-mêmes. L'automobile indique un avancement gratuit. Des animaux ou des hommes de couleur noire sont toujours dangereux, de même que des géants, ou des monstres. Pour le vrai disciple, le chien est un ami, le cheval un messager, le lion un protecteur.

Si le disciple est parvenu, comme je vous le disais tout à l'heure, à garder pleine possession de ses facultés pendant le sommeil, il lui arrive de collaborer à l'un des grands travaux mystiques, à celui du Laboureur ou à celui du Soldat. Permettez-moi de vous dire quelques mots sur ces deux fonctions importantes, que quelques-uns d'entre vous peuvent un jour être appelés à remplir.

* * *

La grande bataille qui se livre depuis le commencement du monde entre la Lumière et les Ténèbres a pour arbitre le Père. Le chef de la première armée est le Christ; le chef de la seconde est Satan. L'un et l'autre tiennent du Père leur intelligence, leur puissance, leurs soldats; leurs forces sont égales; mais le Christ a quelque chose de plus que l'Adversaire, quelque chose de bien difficile à concevoir; on pourrait appeler cet avantage : la sagesse, si nous comprenions toute l'étendue

de ce mot. L'arme du Ciel est la douceur; Ses soldats donnent tout ce qu'ils possèdent : argent, amitiés, sciences, jusqu'à leur vie. L'arme de l'Enfer est la colère; ses soldats blessent, volent et tuent.

Cette bataille mystique est connue de toutes les traditions.

L'autre aspect du drame cosmique, c'est l'agriculture. Partout où les soldats des Ténèbres ont fini de détruire, et dans tous les lieux que les soldats du Ciel ont arrosés de leurs larmes et de leur sang, viennent les valets de labour du grand Semeur. Leur travail est mystérieux; ils préparent l'oeuvre définitif; Jean-Baptiste est leur chef. Par leurs soins, le Royaume de Dieu s'agrandit insensiblement; les déserts se fertilisent; les buissons d'épines se couvrent de fleurs et de fruits; les sentes à peine visibles dans les brousses deviennent des routes droites et planes. De sorte que, à l'apaisement final, le Pacifique pourra Se montrer au grand soleil, Lui qui Se tint caché pendant les siècles innombrables où Il fut le courage de tous Ses soldats et la persévérance de tous Ses laboureurs.

Ces deux armées, ces deux peuples ont des chefs. Nous avons dit quels sont leurs monarques; chacun est représenté sur chaque planète : Satan par le Prince de ce monde, Jésus par le Seigneur de ce monde. Le Prince centralise tout le mal qui se commet ici-bas; le Seigneur récolte toutes les prières et tout le bien qui s'y font. Quelques hommes, les plus méritants et les plus humbles, reçoivent la visite de ce Seigneur, général parmi les soldats, maître parmi les laboureurs, ami de Dieu et tellement uni au Christ qu'il en prend la ressemblance, parfois même corporellement⁶.

Car le Seigneur de ce monde, et aussi le Prince, revêtent, quand ils le jugent utile, un corps physique; ils vont et viennent alors dans la vie, comme l'un de nous, et beaucoup les coudoient sans les reconnaître. Heureux qui découvre l'identité de ce Seigneur sous l'apparence dont il s'est revêtu. Le plus grand nombre des disciples christiques ne l'approchent qu'en esprit; il se présente alors sous une forme familière, mais avec des attributs dont nulle autre créature ne pourrait se parer; le Ciel ne le permettrait pas. Il ne prend la figure du Christ que dans des cas excessivement rares; l'immense majorité des apparitions du Christ à des gens éveillés, à des extatiques ou dans le sommeil, ne sont pas véridiques; ce n'est qu'un serviteur qui a pris le manteau de son Maître.

Tout ceci ne vous sera sans doute pas d'une utilité immédiate. Sur les quelques centaines de personnes qui m'auront entendu, je ne me serai peut-être fait comprendre que d'une seule; une seule peut-être se mettra au véritable travail, à l'unique nécessaire; c'est pour celle-là que je donne ces détails, et dussé-je parler dix ans dans le vide, que je le ferais avec joie si, la onzième année, je rencontre un coeur mûr pour l'action.

Je termine cette longue incursion dans les domaines secrets du mysticisme.

Le disciple, pour profiter de ces collaborations célestes, doit être simple et un; il doit habiter le royaume de la Paix. Le phénomène du rêve ne lui apparaît pas comme quelque chose d'exceptionnel; à ses yeux, c'est un des modes de la Vie; c'est la même chose que la veille; c'en est la contrepartie, le complément, le prolongement. Il l'interprète comme les circonstances matérielles, puisque tout l'univers n'est pour lui que l'expression de la puissance et de la volonté divines. Il n'aperçoit pas les

divergences, mais les concordances; non pas les similitudes apparentes, mais les identités profondes. Bien mieux encore que l'occultiste, il sait que tout se correspond; que chaque molécule de son corps possède une affinité avec tel événement, tel génie, telle science, telle planète, telle tentation, telle vertu. Il sait que les images invisibles peuvent entrer dans le mental par beaucoup de portes : par l'esprit du doigt, de l'os, aussi bien que par celui du cerveau. Quand il se bat la nuit contre les noirs adversaires, il ne s'étonne pas le lendemain matin de ressentir physiquement la courbature et les contusions; si quelque Ami secret le reconforte par un breuvage ou par une manne, il n'est pas surpris de ne sentir ni la faim, ni la soif, de plusieurs jours peut-être.

Ainsi, vous le voyez, il y a une énorme différence entre les visions superficielles, naturelles, qui traversent nos nuits et les activités mystiques qui occupent quelques individus d'élite. Comment acquérir ces prérogatives connues en théologie sous le nom de visions, d'extases, de ravissements, comment les mériter ? On ne doit pas chercher à les acquérir, puisque le vrai chrétien s'en remet pour tout à son Maître; on ne peut pas les mériter, puisque tout ce qui vient du Ciel est gratuit, aucun de nos efforts ne pouvant payer les dons de Dieu. Tout ce qui est possible, c'est de se mettre dans les conditions les moins défavorables à recevoir ces secours.

* * *

Le sommeil est un phénomène assez important pour être digne de quelque préparation. Il est le temps de l'activité intérieure la plus haute. L'esprit de l'homme

pieux monte alors aux régions les plus élevées qu'il est capable d'atteindre; il en redescend pour le réveil; mais, sans préparation, il ne montera pas jusqu'à la limite de sa force ascensionnelle.

D'abord, comment dormir ?

On a le devoir de donner au corps le temps de repos nécessaire. Le sommeil d'avant minuit est le meilleur. Le lit doit être disposé la tête au nord ou à l'est. La couleur générale de la chambre, des tentures, des couvertures donne plus de calme si le bleu ou le mauve y dominant et plus de force si c'est le jaune impérial. Il est bon que les fenêtres soient ouvertes et les rideaux fermés. Ne pas dormir avec une lumière donnant directement sur la tête. Un souper frugal, une grande propreté avant de se mettre au lit, voilà pour le matériel.

Quant au spirituel, il y a deux préparations; l'une générale : c'est la bonne conduite selon l'Évangile; l'autre immédiate : c'est la prière à Dieu seul. L'Oraison dominicale suffit, si l'on veut en modifier la quatrième demande, en disant : « Donnez-nous cette nuit notre pain quotidien ». Alors le Père, Seigneur de tous les êtres, même de ceux dont l'approche est redoutable, nous écoute.

Il nous envoie Sa clémence en nous évitant les contaminations spirituelles que nos fautes de la journée nous attirent. Il nous envoie Sa protection en écartant les entreprises possibles de certains invisibles parasitaires. Sa miséricorde et Son secours sont des anges réels qui assurent l'intégrité de notre esprit vital et le commerce avec la Lumière de notre esprit psychique.

Le « pain quotidien » comporte toutes les demandes possibles, puisque tout ce que l'on peut recevoir spirituellement nourrit quelqu'un de nos corps

invisibles. Mais, pour que nos songes soient les plus sains, les plus utiles, les plus fructueux, ne les demandez pas extraordinaires, ni ayant trait à des choses mystérieuses. Demandez qu'on vous éclaire sur vos fautes du jour, sur vos travaux du lendemain, qu'on vous montre les meilleures méthodes pour les mener à bien. Cela, c'est la sagesse pratique, puisque nous ne sommes ici que pour l'accomplissement du devoir quotidien.

Vous avez sûrement remarqué, si vous avez eu des recherches sans issue, si vous avez passé des nuits à trouver la solution d'un problème ou le moyen de tourner un obstacle, et si, ne trouvant rien, vous vous êtes avoué devant vous-mêmes, ou devant Dieu, votre ignorance et votre impuissance, qu'alors la difficulté s'est résolue toute seule, en quelques jours, en quelques heures même. Vos inquiétudes étaient une prière, prière vivante, donc prière puissante. Le Ciel y a répondu dès que vous avez bien voulu vous mettre dans le calme nécessaire.

En effet, nous sommes des tyrans; il faut, coûte que coûte, que nos facultés, notre vie fonctionnent suivant les opinions que nous nous sommes construites. Il arrive souvent qu'elles ne peuvent pas se plier à ces exigences; pas plus qu'une locomotive ne roulerait sur une route. Il faut donc laisser du jeu à nos organes psychiques. Ne veuillez pas à tout prix avoir des rêves; ne tyrannisez rien en vous. Demandez au Ciel; n'employez jamais de drogues, de talismans, de rites magiques, pour provoquer des songes révélateurs.

Nous ne sommes pas maîtres de nous-mêmes pendant la veille, à plus forte raison pendant le sommeil; il nous faut donc du secours contre les ennemis possibles, une direction, un bouclier. N'essayez pas, sous le louable prétexte d'aider les autres, de sortir en corps astral; ne

tendez pas votre volonté vers ces travaux. Dites à notre Ami : Prenez-moi si je puis être bon à quelque chose; sinon laissez-moi dans mon ignorance et dans ma torpeur.

Quand, dans la nuit, quelque génie nous apparaît, il faudrait l'accueillir avec cette cordialité que donne la confiance en Dieu; mais cette assurance, déjà rare sur le plan physique, est fort difficile à conserver pendant le sommeil. Dites surtout à votre visiteur que vous ne l'avez pas appelé, demandez-lui de reconnaître Jésus, Fils de Dieu incarné; et ne suivez son conseil, n'utilisez son renseignement qu'après un soigneux examen. Car il faut une extrême prudence dans nos rapports avec l'Au-Delà; il s'y trouve encore plus qu'ici des usurpateurs et des simulateurs. Très souvent les ouvriers des Ténèbres sont beaux et savent séduire. Le Christ n'a pas craint de nous proposer, avec la simplicité de la colombe, la prudence du serpent. Et ce conseil même de prudence m'interdit de vous en donner des exemples pratiques : ce serait ouvrir une issue à tels ennemis en embuscade.

Si on veut se souvenir de ses rêves, il faut d'abord le demander au Ciel, avant de s'endormir; alors, dès le songe terminé, on sera réveillé les quelques secondes nécessaires pour en prendre note en deux ou trois mots. Peu à peu la mémoire s'habitue. Mais, si on est négligent, l'ange ne nous réveillera plus. Il importe de s'endormir dans la sérénité la plus parfaite possible; on ne peut obtenir que par la prière cet oubli momentané des angoisses, des convoitises, des remords, des souffrances. Le calme est nécessaire pour bien dormir, pour se souvenir des rêves, et pour les comprendre. Car, dans le moment que nous les faisons, ne nous semblent-ils pas très naturels et très logiques ? C'est donc qu'alors

nous les comprenons.

Ainsi on s'habitue doucement à reconnaître si le songe est personnel ou allégorique, s'il se rapporte à la science, à la religion, à la patrie; s'il a une valeur prophétique ou actuelle; s'il concerne un ami, le passé, ou l'avenir; s'il est une clairvoyance, une télépathie, une vision.

* * *

De ce que je vous ai si longuement parlé d'un sujet qui n'a pas l'air très sérieux, n'en inférez pas que je le considère comme essentiel. Le Christ aime à nous encourager; qu'Il nous donne l'espérance au moyen d'une affection humaine, d'un succès, ou d'un songe, Il est le maître de Son choix. Considérer les songes comme des niaiseries ou s'en trop préoccuper sont deux erreurs. Il faut les recevoir avec attention et reconnaissance, comme des leçons bienveillantes, et en même temps se dire que nos vices et nos défauts nous empêchent d'entendre parfaitement ces explications. Quand on fait de son mieux pour réaliser l'Évangile, on peut espérer qu'un ou deux par mois de nos rêves seront véridiques, descendus du Royaume éternel. C'est un petit résultat, mais c'est un résultat. Nous sommes bien faibles encore; le Ciel ne peut pas nous offrir une nourriture trop riche, nous ne l'assimilerions pas. Il nous ménage de petites expériences, proportionnées à notre faiblesse, de petits travaux qui ne lassent point notre versatilité. Tout est admirable au regard pieux du disciple; tout spectacle lui est éloquent, puisqu'il lui parle de Dieu. Admirons les cortèges des songes; ils nous acheminent vers une adoration plus intelligente et plus profonde.

LES BÉNÉDICTIONS DE LA MORT

(16 Mars 1912)

« LAZARE, NOTRE AMI, DORT; MAIS JE M'EN VAIS L'ÉVEILLER. » (JEAN XI, 11.)

Si nous sommes, en fait, des spiritualistes, si nous conformons nos actes à nos croyances, la Reine des épouvantements se trouve perdre à nos yeux son prestige d'effroi et son halo de mystère. Elle devient la délivrance, le pas en avant, l'entrée dans un monde nouveau. Nous regardons venir alors la faucheuse en toute sérénité; nous accueillons avec un sourire sa visite inévitable; car c'est de Dieu qu'elle tient son pouvoir et sa force est une des formes de la force du Verbe. La peur que les hommes ressentent à son approche, si aucune ivresse ne les enlève à eux-mêmes, est toute physique et prend son origine dans l'inertie de la matière. Les vieillards en souffrent plus que les jeunes gens, parce que les esprits corporels, habitués à ce monde, à cette lumière, à cette atmosphère, aux objets familiers, craignent de perdre tous ces voisinages habituels, appréhendent l'inconnu qu'ils pressentent, et se cramponnent désespérément à cette coque obscure qui est leur maison. Mais le moi conserve en général plus de calme, et les contractions dernières,

qui frappent douloureusement les spectateurs de l'agonie, ne sont, en majeure partie, que des automatismes tout à fait physiques.

Les phénomènes de la mort sont pour ainsi dire inconnus. Une telle affirmation paraîtra sans doute excessive à des chercheurs comme vous, Messieurs, qui êtes familiers avec les enseignements des religions et les mystères des initiations. Voici ce que je veux dire. Le lieu où s'effectue le départ des âmes est caché; l'air du pays des morts est malsain aux vivants. Tels expérimentateurs tenaces ont bien pu s'en approcher, et apercevoir quelque chose à travers une fente du mur, pendant que les gardiens avaient le dos tourné; mais ce qu'ils ont vu est incomplet; ils n'ont pu saisir que des détails isolés, qu'une silhouette parmi la foule, qu'une syllabe entre mille paroles. Malgré cela, le petit renseignement partiel, incomplet, leur a suffi pour construire l'un de ces systèmes admirables, où tant de peuples ont puisé le courage de mourir, l'héroïsme plus difficile de vivre, et que nous étudions encore aujourd'hui avec un étonnement respectueux.

Je ne veux pas vous inciter à du dédain envers ces vieux rishis, ces patriarches, ces hiérophantes dont le grand labeur impose de la déférence; entendez seulement que la description exacte et complète de la mort n'est écrite nulle part. On a dit que les épreuves des mystères antiques consistaient dans le passage conscient du néophyte à travers les Portes sombres; oui, l'initié connaît la mort comme on connaît une ville sur la vue d'une photographie. Celui-là seul peut parler de ce qui se passe au royaume des ombres qui y est entré par la porte; et celui-là seul entre légitimement qui a reçu la clef de la vie; c'est l'homme libre. Vous n'entendrez donc ce soir que

des notions tout à fait élémentaires, bien que je les croie exactes. Je ne vous demande pas d'ailleurs de les accepter sans contrôle, bien au contraire; et cela est possible, puisque tout est vérifiable à quiconque demande au Christ de l'instruire directement.

* * *

Il y a différentes espèces de morts, puisqu'il y a d'innombrables formes de la vie et qu'elles se succèdent, se remplacent et se transforment toutes mutuellement. Quant aux hommes, on peut distinguer les morts intérieures, spirituelles, psychiques, et les morts extérieures, physiologiques. Les « nuits » du mysticisme catholique sont des morts; une initiation, un baptême comportent une mort préalable, puisque ce sont des renaissances. Mais quant à la mort corporelle, elle consiste uniquement dans le départ de l'esprit.

Ainsi, certains individus vont et viennent, exercent leur profession, semblent vivre en un mot, dont l'esprit a déjà depuis longtemps quitté le corps; c'est la vie intelligente de la matière qui continue à faire marcher la machine. Et quand le décès physique surviendra, quand l'esprit corporel s'en ira à son tour, seuls leurs parents et leurs amis en seront affectés; leur moi s'en apercevra à peine.

D'autres cas moins extraordinaires se rencontrent où l'esprit d'un homme vivant est en partie extériorisé dans l'Invisible à la recherche d'un être qu'il veut joindre. Ce déplacement, qui peut se produire des années avant la mort, n'a d'autres effets qu'une faiblesse physique et mentale plus apparente que dans le cas précédent, parce que le système nerveux végétatif n'a pu reprendre son

autonomie tant que l'esprit ne s'éloigne que partiellement. En effet, c'est surtout l'esprit qui fatigue les enveloppes, physiques et autres, dont il se sert pour agir; on voit souvent une grande vigueur corporelle chez les êtres faibles d'intelligence ou privés de raison.

Quand l'heure du départ approche, l'ange de la mort - Azraël, le nommaient les Kabbalistes, Yama, disent les brahmanes - descend dans la chambre funèbre. A dire vrai, il ne vient pas lui-même; le taciturne messenger n'apparaît qu'aux rares hommes assez intrépides pour affronter l'éclat de diamant de ses yeux jamais clos, aux êtres dont les déplacements révolutionnent le monde, aux inconnus mystérieux dont le regard s'est posé sur les magnificences entr'aperçues de l'éternelle Lumière. En général, c'est un génie subalterne qui se porte au chevet du moribond. Puis deux autres esprits se présentent, qui notent le bien et le mal qu'il fit en pensées, en paroles et en actes; enfin arrivent toutes les créatures envers lesquelles cet homme a été bon ou mauvais; toutes sont là, depuis le caillou jusqu'au dieu, les brins d'herbe, les animaux, les humains vivants et morts, les invisibles, tous prêts à témoigner ou à réclamer justice.

C'est pour cela que l'agonie des méchants est si pénible. L'esprit s'effare, surtout dans ses régions corporelles; il court affolé dans tous les coins du corps, cherchant de l'aide; et, malheureusement, l'amour de ceux qui restent est trop personnel, trop utilitaire, dans bien des cas, pour lui offrir le réconfort dont il a besoin. Le moribond ne peut être aidé que par une force plus calme et plus haute; il la trouve, en général, dans les secours de la religion.

L'un des effets remarquables des cérémonies religieuses est justement de jeter un pont entre tel coin

du visible et tel cercle de l'invisible. Toutes les religions prescrivent des rites funéraires; et, si nous avons le temps d'analyser ces nombreux codes, nous amasserions assez vite un monceau de documents fort curieux. Mais comment y séparer le vrai d'avec le faux ?

Au lieu d'étudier les usages de peuples différents de nous par l'époque, par la distance, par leur mentalité et la nature de leur évolution, habitués à des efforts que la dissemblance des milieux invisibles nous rendrait impossibles, regardons ce qui est à notre portée, ce qui a été combiné pour nous, pour nos pays, pour nos siècles et par des hommes de notre race. Je voudrais vous rappeler les rites du sacrement catholique de l'Extrême-onction, essayer d'en extraire le sens et d'en apercevoir les effets sur le pauvre esprit désorienté que rejette la prison de ce corps à laquelle il avait fini par s'habituer si commodément.

* * *

En entrant, le prêtre appelle d'abord la paix sur la maison et sur ses habitants; puis il donne le crucifix à baiser au malade et récite sur lui la formule connue de mundification : « Asperges me, Domine, etc ». S'il est possible, il le confesse, et lui adresse quelques mots d'exhortation. Le verset initiatique : « Le Seigneur soit avec vous, et avec votre esprit » ouvre une longue supplication à Jésus-Christ pour la félicité, la joie, la santé, l'aide des anges, l'éloignement des démons et la sanctification. Puis une autre formule demande au Père l'envoi d'anges protecteurs. On récite alors les sept psaumes de la pénitence, dont le nom indique suffisamment l'usage, et les litanies correspondantes. Ici

le prêtre, au moyen de trois signes de croix, et en imposant les mains, chasse les forces diaboliques du malade, au nom de la Trinité et avec l'aide des saints. Il trempe le pouce dans l'huile sainte et oint en croix les yeux, les oreilles, le nez, la bouche, les mains, les pieds, les reins, en appelant sur la fonction de chacune de ces parties du corps la miséricorde du Seigneur. Suivent le Pater, six répons pour le secours divin, et trois Oremus, qui demandent la santé intérieure et extérieure.

A l'agonie, si le moribond ne peut parler, le prêtre se substitue à lui, et prie à haute voix en son nom. Ces prières comprennent, entre autres formules, des litanies spéciales qui invoquent le secours du Christ par les circonstances analogues de Sa vie : Sa passion, Sa mort, Sa sépulture, Sa résurrection, Son ascension. Puis une sorte de commandement fait à l'âme du patient au nom des personnes divines, des anges et des saints, de partir de ce monde vers le lieu de la Paix; une demande à la clémence du Père, quatre autres oraisons réitérant cette demande, et appuyées sur les faits analogues de l'histoire sainte et de l'histoire de l'Église; puis on récite les chapitres XVII et XVIII de Jean; enfin des psaumes et trois autres objurgations au Christ par les mérites de Son agonie.

Lorsque la mort approche, le prêtre invoque, à voix haute, près de l'oreille du mourant, Jésus et Marie, les priant de recevoir cet esprit, de lui donner le repos, de lui être miséricordieux.

Vous le voyez, l'administration du dernier sacrement comporte trois phases. Une préparatoire, où on purifie le lieu et le sujet; une seconde évocatoire, si j'ose dire, où le prêtre appelle Jésus, les anges et les saints; le pont est jeté de là-haut jusqu'ici-bas. En

troisième lieu vient le sacrement proprement dit qui consiste en une magnétisation supérieure. Enfin, le prêtre se retourne vers Dieu, récapitule ses demandes et en forme comme un faisceau, puis il élève ses remerciements, sa reconnaissance et sa confiance.

Un homme a besoin d'une certaine force : c'est le malade; un autre homme possède la clef de ce trésor: c'est le prêtre. Le premier demeure passif; il ne fait que se mettre par la confession et le repentir dans l'attitude morale de la réceptivité. Le second l'aide à prendre cette attitude et lance un fil de transmission de la force demandée : c'est la prière; il l'attache à l'endroit même où elle naît, c'est-à-dire à Jésus; il se fait aider pour le tendre par des intermédiaires bénévoles, les anges et les saints; il le fixe au pôle négatif, le malade; la force passe et l'opérateur la fait absorber au patient. Puis il remercie les aides, les renvoie et remet tout en ordre, c'est-à-dire entre les mains de Dieu.

Le procédé par lequel l'Église assiste les agonisants se résume en ceci : un homme entraîné à vivre en esprit, par la contemplation, dans le sillage invisible de Jésus - c'est le prêtre - , essaie au moyen de la prière de soulever le malade qui se débat, et de soutenir son esprit désemparé dans ce même sillage. Pour cela il utilise l'image lumineuse et vivante que chacun des actes de Jésus a laissée dans l'atmosphère seconde; il applique la souffrance corporelle du Sauveur à la souffrance corporelle du malade, l'inquiétude de Jésus à l'inquiétude du malade, le pouvoir psychurgique de tel ancien prophète au désarroi du malade; il évoque les triomphes de Jésus : résurrection, ascension, pour essayer que le mourant ressente quelque réconfort de leur présence invisible.

Ainsi l'Église reconnaît la théorie très ancienne d'un milieu plastique et vibrant où se conserveraient les images de tous les événements passés. En effet, dans la mesure où le protagoniste d'un acte quelconque incarne la Vérité dans cet acte, la Vie descend l'animer, rend son existence physique fructueuse et perpétue son reflet dans cette « imagination » de la terre où les voyants peuvent le retrouver, des siècles plus tard. Quand le facteur de cet acte est parfait et puissant comme Jésus, les reflets se multiplient et possèdent une énergie particulière. De sorte que les hommes qui tendent vers ce modèle retrouvent plus rapidement ces images et en bénéficient plus profondément.

Tel est, à grands traits, l'arcane de la vertu des sacrements. Ils agissent à proportion de la profondeur avec laquelle le fidèle et le prêtre entrent dans l'occulte de l'acte christique qui en est la racine. La forme sacramentelle contient toujours deux forces : une centrale, provenant de Jésus, toute spirituelle, mais assimilable selon la foi pratique du sacerdote et du récipiendaire; une extérieure, fluïdique, qui n'est que la somme des vibrations accumulées par tous ceux qui ont fait les mêmes gestes et prononcé les mêmes paroles. Pour que la première de ces vertus pénètre la substance de l'âme et guérisse jusques et y compris le corps, il faut la sainteté du pontife, l'humble désir ardent du dévot.

Mais revenons à notre sujet.

* * *

Pour comprendre ce qui se passe à la mort, souvenons-nous qu'en l'homme certaines forces viennent de la terre, d'autres viennent du cosmos, d'autres enfin

viennent de Dieu immédiatement. La mort n'est qu'une reprise par l'âme de la terre de ce qu'elle nous avait prêté à la naissance. Si l'on restitue de bon coeur, on ne souffre pas. Si l'on refuse, il y a des déchirements inévitables, des blessures et des regrets jusqu'à ce que le défunt comprenne la sagesse d'une résignation confiante. Les gens de bien souffrent fort peu; ceux qui, au contraire, se sont fait des idoles d'eux-mêmes et de leurs qualités, expérimentent le vide de leurs gloires. Le corps, le double, les sentiments, les fonctions mentales, la mémoire, l'habileté professionnelle, les goûts particuliers, tout cela est repris par les dieux terrestres, pour une purification, une réfection et une mise en réserve, dans un lieu spécial, en vue de servir plus tard, soit à celui qui en avait déjà reçu le dépôt, soit à quelqu'un de la même famille spirituelle.

En ce qui concerne le corps physique, l'inhumation est préférable à la crémation. Voici pourquoi : Chaque individualité humaine, puisqu'elle doit régir un jour une partie de la Nature, reçoit, entre autres travaux, une portion déterminée de matière terrestre à évoluer, en lui faisant connaître par l'expérience le mode humain de la vie. Un atome de carbone, par exemple, travaille comme minéral, puis comme végétal, puis comme animal, selon les qualités différentes de la vie terrestre dans chacun de ces trois règnes. Il achèvera son cycle en entrant dans une individualité humaine, soit par l'alimentation, la respiration ou toute autre porte fonctionnelle, soit par d'autres voies hyperphysiques.

Tout un système de canaux et de fils est établi pour apporter à chacun de nous, de tous les coins du monde, les particules matérielles qui nous sont destinées. Ainsi, quand j'entre chez le boulanger, ce

commerçant me donne, parmi tous ses pains, celui-là même dont la matière première fut choisie pour moi, parmi tous les champs de blé et entre tous les épis. Il en est de même pour tout ce qui s'incorpore à mon individu.

A la naissance, chaque homme reçoit une partie de la masse totale de substance terrestre qui lui est attribuée dès l'origine et qui doit retourner à la terre, affinée par le travail propre de la vitalité humaine. Le carré du sol qui recevra le cadavre est fixé, lui aussi, avant qu'on naisse. Les motifs qui déterminent le lieu de la mort, le cimetière et l'emplacement de la tombe ne sont que des apparences. C'est ainsi qu'on voit des émigrés, qui ont passé toute leur existence au loin, revenir au pays natal, juste pour que leur corps repose là où le demandent les répartitions occultes de la matière.

De plus, chaque homme est relié magnétiquement à des minéraux, à des plantes et à des bêtes. Ils naissent ensemble et ils meurent ensemble; on ne doit pas disperser ce que Dieu a réuni. Si donc on brûle le cadavre, outre que la libération des éléments psychiques est brutale, fait souffrir et affole le double, une énorme quantité de particules spirituelles reçoit une mort violente et celles du sol, où devait avoir lieu l'inhumation, attendent en vain le travail qu'elles espéraient et se voient frustrer d'une évolution légitime et d'une récompense : la lumière propre de la vitalité humaine, que les cellules du cadavre devaient leur communiquer. Il y a dol, entrave à l'activité naturelle et malaise dans un petit coin du plan physique.

L'embaumement devrait être aussi évité pour des motifs contraires. Il retarde l'évolution, il immobilise le double; il empêche le jeu normal du retour des âmes. Si

le temps ne m'était mesuré, j'aurais des anecdotes bien curieuses à vous raconter à propos des momies égyptiennes.

Certaines mesures pourraient être prises quant à l'inhumation proprement dite, à la fabrication du cercueil, à la construction du sépulcre. Mais tout ceci est prévu par des règlements administratifs; et, comme il n'y a de lois injustes qu'en apparence, notre premier devoir est de nous soumettre, quitte à en souffrir quelque peu.

Il est bon de fermer les yeux du défunt : cela le sépare de ce monde; peut-être, au moment de rendre le dernier soupir, a-t-il entrevu quelque spectacle qu'aucun indiscret ne doit surprendre au fond des prunelles désormais immobiles.

Les génies dont nous avons parlé accompagnent le convoi; d'autres êtres aussi, des rôdeurs invisibles et des défenseurs; souvent ces derniers sont des chiens; c'est ce qu'avaient entrevu les barbares, qui égorgeaient sur la tombe du chef ses animaux familiers; c'est ce qu'avaient parfaitement vu les prêtres de l'Egypte et de l'Inde. Plus qu'on ne le pense, le chien est l'ami de l'homme.

Le double flotte autour du cercueil et recherche avidement les émanations fluidiques des encensements, des aspersions, des gestes sacerdotaux et des paroles rituelles. Il est toujours utile de faire célébrer un service religieux, tout au moins de dire sur le corps quelque prière. Le rituel catholique des funérailles est extrêmement instructif à étudier.

L'inhumation accomplie, le double reste auprès de la tombe et la garde, à moins qu'un intérêt puissant ne l'appelle ailleurs. C'est ainsi que les fantômes des victimes hantent les lieux où elles ont perdu la vie, que l'avare garde son trésor, et l'inventeur parfois ses

formules. Mais de telles manifestations, surtout quand elles prennent un caractère d'effroi ou de désordre, proviennent surtout d'êtres qui n'ont pas fait le bien, qui n'ont cru qu'à la matière, ou qui n'ont pas appris la résignation. Et leurs inquiétudes dans l'Au-Delà commencent leur purification. Pour peu que vous ayez parcouru des recueils de faits psychiques, vous savez que ces phénomènes sont fréquents. Je pourrais vous en raconter un grand nombre dont j'ai été témoin; je ne vous en citerai qu'un seul, qui vous montrera comment le double demeure quelquefois des siècles attaché à la matière.

Il s'agit d'un chercheur de trésors que j'ai connu autrefois et qui habitait La Plata. Il opérait au moyen de la magie et avec l'aide d'une somnambule. Il apprit l'existence de souterrains au-dessous d'un établissement religieux abandonné et il envoya sa somnambule à la découverte. Elle lui dessina un plan de ces caves et lui affirma que dans l'une d'elles se trouvait un trésor déposé là depuis la fin du XVIIe siècle. Notre homme fait ses préparatifs et, une belle nuit, se rend avec sa voyante dans ces ruines. Il trouve l'entrée des souterrains, allume une lanterne, s'engage dans les couloirs, guidé par la somnambule endormie. A un moment donné, celle-ci s'exclame avec frayeur; devant elle un prêtre, dit-elle, appartenant à un certain ordre reconnaissable à la forme particulière de sa coiffure, lui fait des gestes de menace. Le magnétiseur lui ordonne d'avancer quand même; la malheureuse fait quelques pas en tremblant et, tout à coup, elle s'écroule avec un grand cri : « Il m'a tuée ». Et elle était morte sur le coup. Ce que fut le retour de notre magicien, dans les ténèbres, à deux lieues de la ville, avec un cadavre sur les bras, vous l'imaginez. Il n'entreprit

plus d'ailleurs de découvrir un trésor.

Dans l'immense majorité des décès, l'esprit s'éloigne au bout de quelques jours. Aussitôt après le dernier soupir, en effet, le jugement a lieu. Ainsi que je vous le disais tout à l'heure, une assistance invisible nombreuse se presse autour de la couche funèbre. Deux de ces génies conduisent pendant trois jours l'esprit du défunt dans tous les endroits où il a vécu et le mettent en face de toutes les créatures avec lesquelles il a été en rapport et de toutes celles qu'il aurait connues s'il avait toujours fait complètement son devoir. Ce voyage se termine devant le tribunal où siège le Juge, notre Jésus. Souvent Il y est seul; parfois sont à Ses côtés le Seigneur de la terre et la Vierge Marie. Devant ces présences très pures, mais qui voilent leur éclat selon la faiblesse des yeux qui les contemplent, l'esprit désincarné aperçoit ses fautes comme dans un miroir; il se confesse spontanément; tous les mensonges viennent au jour et les crimes cachés sont découverts. Souvent le remords et le repentir sont tels que l'esprit réclame de lui-même l'expiation.

En outre, il y a un accusateur, le mauvais ange et un défenseur, l'ange gardien et, avec lui, la Vierge, qui jette dans la balance sa puissante intercession. En tout cas, la sentence est toujours adoucie; la Miséricorde empiète sur la Justice.

C'est l'esprit tout entier qui subit ce jugement : l'inconscient et le conscient, fluides, mental et psychisme; parce que chacune de ces entités composantes possède du libre arbitre. La sentence rendue, elles retournent respectivement à la région terrestre d'où elles ont été tirées.

La mémoire et l'intelligence ne suivent pas le moi;

elles restent ici; on ne peut donc se souvenir d'incarnations antérieures, et les paramnésies ne viennent ni du cerveau, ni de l'intellect, mais de l'esprit.

Ce dernier se rend dans le lieu où réside l'idéal qu'il a adoré par ses actes, ses inquiétudes et ses désirs. L'esprit du peintre va dans une planète de lumière; l'esprit du musicien dans une planète d'harmonie; celui du menteur dans un lieu où tout est déception. Chaque paradis, chaque enfer, que décrivent les diverses religions, existe objectivement. L'esprit du vieux guerrier scandinave montait dans un réel Walhalla; l'esprit du catholique fervent se repose dans une atmosphère de douceur, d'enthousiasme et de reconnaissance; l'esprit du faux adepte est enchaîné dans un espace immobile et vide. En un mot, chacun expérimente la réalisation de ses plus chers espoirs.

Il est donc exact que, si nous nous sommes montrés bons fils, bons époux, bons parents, bons amis, nous retrouvons de l'autre côté nos ancêtres, nos aimés, nos amis, ceux même qu'on a perdus de vue depuis bien longtemps. Mais, si l'on veut éviter des désillusions ou des surprises de l'autre côté, il ne faut pas oublier que, dans nos sympathies et nos antipathies terrestres, les forces de la chair et du sang entrent pour beaucoup et que, leur influence cessant par la mort, il se peut qu'un être adoré devienne assez vite indifférent ou un ennemi, sympathique. Parfois aussi, je dois le reconnaître, lorsque nos sentiments sont purs, la séparation les exalte, les sublimise et les conduit jusqu'aux immortelles clartés de l'Amour vrai, de celui dont chaque sacrifice augmente la splendeur.

Tout se balance dans le cosmos. Les morts et les naissances s'équilibrent; celui qui disparaît de la terre,

son esprit se trouve pour ainsi dire tout de suite animer un autre corps sur une autre planète. Là tout se tient prêt à le recevoir; des parents l'attendent, et des amis, et des guides, comme lorsqu'il naquit ici-bas.

En attendant la résurrection définitive dans le Royaume de Dieu, la mort nous procure une résurrection immédiate. Nous n'avons à nous inquiéter de rien, ni à craindre quoi que ce soit : tous les détails de ces déplacements sont prévus et réglés avec la plus minutieuse sollicitude. L'unique souci du Père, c'est de nous fournir tous les moyens pour vivre, pour apprendre et pour oeuvrer.

La période de trouble cesse aussitôt que l'âme se détache de ses idoles terrestres et qu'elle se résigne; elle entre alors dans la jouissance paisible de son Idéal. Cependant deux catégories d'êtres ne connaissent pas le repos de l'autre côté. Ce sont d'abord les méchants et ceux qui n'ont pas voulu travailler sur la terre. Ce sont ensuite les soldats du Ciel. Ceux-ci, en effet, ne travaillent pas pour se perfectionner, ni pour gagner le Ciel. Ils sont certains de voir Dieu un jour. Il leur est indifférent de devenir riches, célèbres, puissants, au physique ou au moral; c'est la volonté du Père qui les intéresse. Ils ne peinent que pour les autres, jamais pour eux-mêmes; ce qu'ils cherchent, c'est à offrir aux autres de la joie véritable. Ils s'oublient; ils ne pensent pas à leurs fatigues et, s'ils gagnent une récompense, ils ne la gardent pas, donnant leurs mérites à leurs frères moins avancés.

Mais les hommes ordinaires, eux, se reposent, quoique pas très longtemps. Il est très rare que l'interval entre deux incarnations terrestres atteigne mille ans; plus la race à laquelle on appartient approche de son terme et plus l'individu lui-même est évolué, plus fréquemment

reviennent les incarnations. Il existe même ici-bas un homme qui ne fait que passer sans interruption d'un corps usé à un corps neuf; son esprit n'a jamais le temps d'aller jusqu'au pays des morts. La légende juive d'Elie, la légende chrétienne de Jean l'Évangéliste, la légende musulmane de El Khadir, proviennent d'une intuition de ce fait. Cet homme, véritable Ahasvérus de l'Invisible, est la petite graine imperceptible qui prépare l'avenir lointain où notre planète entrera dans la joie du Seigneur.

C'est sur terre qu'on travaille avec le plus de fruit; parvenir à un âge avancé est donc une faveur. En aucun cas on n'a le droit de se donner la mort; le suicide est un très mauvais calcul. L'esprit subit de l'autre côté toutes les souffrances auxquelles il voulait échapper et il lui faut accomplir, en outre, des travaux supplémentaires pour réparer tous les désordres que son acte intempestif détermine autour de lui. Cependant, ne blâmez pas les suicidés; personne ne connaît les véritables motifs d'un acte; et, quelquefois, le suicide est pour ainsi dire fatal.

* * *

Quelle doit être notre conduite avec les âmes des morts ? D'une façon générale, nous n'avons pas à nous en occuper; nous n'avons pas de devoirs envers eux. Il ne nous est pas défendu de penser à eux, de continuer à les chérir, de les regretter; mais il ne faut pas les faire revenir, ni par la magie, ni par les moyens plus simples du spiritisme. Si nous sommes bons, si eux ont été bons, ils reviennent tout seuls; ou plutôt ils ne nous quittent pas.

Dans toutes les familles patriarcales, les ancêtres sont présents autour du foyer; ils assistent leurs

descendants et prient pour eux, s'ils ont su prier sur la terre. D'ailleurs, ancêtres, parents et enfants sont un seul groupe compact; s'ils se séparent selon le corps, ils restent ensemble selon l'esprit, à condition qu'ils pratiquent tous la vertu. Le bien réunit, ressemble, harmonise toujours. Le mal, même lorsque c'est le même genre de mal que plusieurs êtres commettent, désunit toujours et disperse. Les manifestations psychiques provoquées, quand elles ne sont produites ni par des larves, ni par des esprits d'animaux, sont le fait du double, de l'astral du défunt; presque jamais le moi immortel n'y participe.

Ainsi, nous sommes dans la main de Dieu; Il dispose de nous à Son gré, mais toujours pour notre amélioration. Il ne permet à personne de quitter un travail avant l'heure; Il ne permet à aucun dieu de spolier qui que ce soit. Le Père veille sur tous; quand un être bien-aimé nous quitte, des sympathies nouvelles l'entourent; il a des guides, il a des aides; et, où que son juste destin le porte, c'est pour son perfectionnement. Lutte donc contre la révolte et contre le désespoir. Nos gémissements attachent nos morts à la terre. Laissons-les partir; ils reviendront; ils reviennent même souvent d'une façon très matérielle; car, si l'aïeule sourit avec une tendresse si profonde à son arrière-petit-fils, c'est que leurs esprits se rencontrent et se ressouviennent des années disparues, où peut-être ils peinèrent ensemble et furent ensemble heureux. Mais respectons le voile que la Bonté divine a heureusement jeté sur le mystère des existences.

Le spiritisme, pour celui qui a confiance en Dieu, est donc au moins inutile. D'ailleurs les esprits ne savent rien de plus que nous des secrets de l'univers; ils peuvent

très bien se faire entendre de nous spontanément en cas d'urgence. Obéissons à la parole du Christ : « Laissez les morts ensevelir les morts ». Ils ont des anges pour s'occuper d'eux, là où ils demeurent, comme ils en avaient quand ils habitaient la terre. Quant à l'enfer, aucun être n'y reste à jamais; son prince lui-même viendra un jour à résipiscence. Et, si nous sommes soucieux d'améliorer le sort de nos défunts, le seul procédé efficace et normal, c'est de s'adonner avec plus d'ardeur à la pratique de la vertu. Du coeur du disciple la Lumière rayonne sur tous les êtres auxquels il s'apparente. Nous formons des familles, et les membres de chaque famille demeurent ensemble, en esprit, à la condition qu'ils s'unissent par l'amour du même Maître. Et cet amour-là, croyez-le bien, est le seul que rien ne salisse et sur lequel nous pouvons fonder les espoirs les plus certains. Bien peu d'hommes le connaissent; mais, à en croire ces privilégiés, aucun enchantement n'approche de ses délices surnaturels.

* * *

Ainsi la mort est douce à celui qui aime Dieu par-dessus tout. Bien loin qu'il cherche, dans les cryptes de l'ésotérisme, des élixirs et des formules pour prolonger son existence, il ne désire pas davantage hâter la visite de celle que seul le Christ sut vaincre. Sa joie n'est point d'habiter ici ou ailleurs, c'est d'accomplir la volonté de son Maître. Si vous saviez quelle béatitude nous verse la moindre parole, la simple présence de l'Ami, tous les déserts perdraient leur horreur et tous les enfers leur désolation. Or Jésus habite notre coeur, de préférence à tout autre lieu, à moins que nous ne nous opposions à Sa visite.

Quelles splendides récompenses seront nôtres plus tard ! Et de quelles suavités le Ciel ne coupe-t-Il pas les travaux de Ses soldats ! Pour eux la mort se dépouille de ses terreurs; des anges viennent à leur chevet, ils les gardent, ils éloignent les hostiles de leur corps, ils les enveloppent dans des voiles, ils les couvrent de leurs ailes, ils les portent dans leurs bras, au-dessus des abîmes, au travers des tourbillons, et ils les déposent, endormis d'un sommeil léger, sur les marches du trône où siège Celui qu'ils aiment. Non, en vérité, le soldat peut ne rien craindre de tout ce qui s'agite entre les bornes de la création. Mais je ne voudrais pas que vous vous mettiez au travail dans l'espoir d'une récompense; c'est vers la seule joie ineffable de l'Esprit que je vous souhaite de marcher.

Celui qui dompte ses passions et qui maintient ces coursiers fougueux dans la carrière du bien reçoit comme récompense d'en devenir réellement le maître. Qui a vaincu des démons, le Ciel les lui donne ensuite comme serviteurs, quand ils sont améliorés par ses soins. Mais, si on travaille pour n'importe quel avantage, on est dans l'égoïsme, et non pas dans l'Amour.

Il faut devenir parfait par simple obéissance, pour donner de la joie à l'Ami. C'est alors que le Ciel nous abandonne le butin; mais, surtout, Il Se rend sensible en nous. Il nous verse la pure liqueur de la vie éternelle. Il nous enflamme d'une ardeur toujours grandissante. Ces notions mystiques ne sont pas des concepts philosophiques; ce sont des réalités, des substances actives, des baumes pénétrants. Si le Verbe est la Vie, et que nous Le possédions en nous, notre unique travail est de faire croître ce germe précieux, de cultiver alentour les innombrables étincelles de tout ordre qui jaillissent

continuellement du coeur de l'Univers. La mort nous apparaîtra telle qu'elle est : un fantôme; et seule l'éventualité d'une diminution de la Lumière en nous nous donnera ces craintes salutaires grâce auxquelles on ne s'arrête pas de monter vers les cimes de l'Immuable.

LES MAITRES DE LA FORCE ET LE CHIEN DU BERGER

« VOUS M'APPELEZ MAITRE ET SEIGNEUR ET VOUS DITES BIEN JE LE SUIS EN EFFET. » (JEAN XIII, 13.)

L'homme a besoin d'un guide; les auxiliaires que la Nature lui donne, les indicateurs qu'elle poste sur sa route de distance en distance, les anges gardiens que le Ciel délègue à la conservation de ce Feu sacré dont chacun de nous possède une étincelle, tous ces collaborateurs ne suffisent pas à calmer nos inquiétudes, parce qu'ils se tiennent de l'autre côté du voile. Nos parents, nos instituteurs, nos supérieurs ne nous suffisent pas toujours non plus, parce que nous les sentons souvent des hommes comme nous; ils ne portent pas sur leur front le signe de la Vérité; la clarté de leurs yeux, la puissance de leurs paroles, la bonté de leurs actions ne découlent pas toujours d'une certitude immuable des réalités divines. Nous désirons, au moins ceux d'entre nous qui lèvent vers la maison du Père des regards nostalgiques, nous désirons une présence plus tangible, un bras robuste et qui nous soulève, une voix qui nous émeuve, un sourire enfin qui rouvre au fond de nos yeux taris la source des larmes sacrées, des larmes précieuses, des larmes fécondes de l'Amour absolu.

Quelque indignes que nous soyons de cette grâce, Dieu nous l'accorde dès que notre esprit est assez âgé pour ne pas courir le risque redoutable de l'ingratitude, dès que nous avons fourni le minimum d'efforts nécessaire pour justifier la précieuse visite d'un envoyé de l'Esprit.

Plaçons-nous, comme de coutume, au point de vue de la perfection. On voit alors, parmi ceux que les hommes appellent des maîtres spirituels, deux catégories : les faux et les vrais. Ils dépassent tous le niveau général; mais les premiers ne sont encore que des voyageurs sur la route; il en est de célèbres, comme les chefs d'école, les fondateurs de certaines formes religieuses, quelques thaumaturges, quelques théoriciens; il en est qui ont séduit les suffrages d'un public crédule, comme quelques écrivains occultistes des siècles passés; il en est qui sont usurpateurs, et qui ont propagé le mal en parodiant les gestes de la Lumière. D'autres, parmi ces athlètes de l'intelligence et de la volonté, préférèrent l'incognito. Tels les « refuges », les « pôles », les « piquets » de l'islamisme contemplatif; tels ces chefs secrets de l'ésotérisme brahmanique qui ne montrent aux foules de l'Indoustan accourues à Bénarès que l'étincellement des tissus de pierres précieuses dont se voilent leurs visages vénérables; tels ces centaines annamites, à la longue barbe blanche, qui poursuivent, enfouis dans leurs robes de soie, au pied d'autels perdus dans les forêts, des méditations tellement abstraites qu'elles sembleraient vaines à nos philosophes; ces descendants des collèges thébaïques, qui se promènent à travers le monde en habits modernes, avec des allures cosmopolites, et qui, au XVIIe siècle, s'intitulèrent Rose-Croix; ces rabbins maigres, penchés sur les rouleaux de la

Thorah, au fond de quelque ruelle obscure et boueuse d'Allemagne ou de Pologne; tel enfin - peut-être ? - ce cardinal majestueux qui siège au fond d'un noble palais dénudé, dans la Ville-aux-Sept-Collines, ou ce moine muet enseveli vivant dans sa cellule blanche.

Tous ceux-là ont soulevé le voile qui recouvre la figure véritable de l'univers; mais un petit coin seulement de ce voile, immense comme la scène qu'il protège. C'est pourquoi ces hommes : laïques anonymes, princes sacerdotaux, vagabonds nus dans la jungle, Asekhas, Djivanmouktis, Ghouts, Phaps, saints, mages, tous admirables bien que par des beautés différentes, ces frères aînés peuvent nous fournir une indication, nous prévenir d'une embûche. Mais ce ne sont pas des Maîtres, au sens total et simple de ce mot; ils ne détiennent que des parcelles du Pouvoir, que des fragments du Savoir, bien qu'ils croient en posséder la totalité; leurs yeux ne percent pas jusqu'au centre éternel des créatures; ils ne peuvent donc en diriger aucune.

Je ne mentionnerai pas ici d'autres hommes malheureux qui se sont faits les séides de quelque prince des Ténèbres, qui ne convoitent que les prérogatives de la matière, de la ruse et de l'orgueil, et à qui tous les moyens paraissent légitimes si la force se trouve de leur côté.

Avec beaucoup d'autres choses belles, notre époque, où règnent le goût du factice et l'hystérie de l'adulation, a prostitué ce grand titre de Maître.

* * *

Le Maître selon l'Esprit est un homme qui possède sa liberté pleine et entière; il est parvenu à cet état littéralement surnaturel, non point comme de trop

célèbres faux sages, en se refusant à la vie, en échappant aux servitudes, en tuant les désirs, forgerons des chaînes de l'existence, mais en vivant avec le plus d'intensité, en acceptant tous les esclavages, en exaltant jusqu'à l'Incréé tous les désirs, par cette alchimie psychique qui opère la transmutation du matériel, du naturel, du corruptible en spirituel, en divin, en parfait. Rien n'est libre que ce qui échappe aux étreintes du temps, que ce qui déborde les bornes de l'espace; celui que la loi de justice, les relations inexorables de causes à effets, les restitutions inéluctables, les obligations individuelles ne peuvent plus atteindre : voilà l'homme libre.

Vous comprenez maintenant pourquoi cet homme a tout pouvoir sur lui-même et sur ceux qu'il est appelé à diriger.

On ne devient pas libre parce qu'on se déclare tel en vertu de quelque théorie stendhalienne ou nietzschéenne; il faut subir des épreuves dont le puits du Raguel, les souterrains des pyramides et les cryptes des pagodes ne cachèrent jamais que de bénignes imitations. Il faut triompher dans des combats multiples; il faut vaincre tous les adversaires, supporter toutes les tyrannies, pardonner toutes les injustices, accomplir tous les sacrifices, oublier enfin toutes les souffrances. Seulement alors on reçoit le baptême de l'Esprit, on rentre dans le Royaume de Dieu, on prend place au banquet des béatitudes éternelles.

Le vrai Maître est un de ces hommes libres, un de ces réintégrés, qui accepte de redescendre pour accomplir une mission. Inconnu du monde s'il demeure dans le Ciel, il ne dévoile son identité, sur la planète où il s'incarne, que lorsqu'il lui plaît; il faut même, la plupart du temps, qu'il se taise, sous peine de compromettre le

succès de ses travaux. D'ordinaire, il préside à la naissance d'un monde, et il assiste à sa fin; et, parce que tout en lui vient du surnaturel, parce que son être entier ne contient pas une seule molécule empruntée à la Nature, il demeure le plus inconnu des hommes, le plus énigmatique, en vérité, selon le temporel, le plus petit. Seul, il peut dire avec exactitude : Je ne suis rien.

Seul, il est vraiment Maître de son corps; il a le droit de lui imposer toutes les fatigues et toutes les privations; il peut le prendre et le quitter, naître et mourir quand il lui plaît; se transporter instantanément d'un lieu à un autre, apparaître même en plusieurs endroits à la fois. Et ces apparitions ne ressemblent pas à celles que raconte l'hagiographie; elles durent parfois plusieurs jours; elles ne sont pas fluidiques; dans chaque lieu où elles se produisent, les témoins touchent un corps pondérable. Des faits de cette nature se sont produits récemment encore en France, en Italie, en Russie, en Amérique; j'en ai eu entre les mains des preuves irrécusables.

L'homme libre justifie tout ce que les théologiens nous apprennent sur le corps glorieux, mais en appliquant leurs descriptions à l'organisme matériel purifié qui est le propre de ce missionnaire céleste. Un biologiste ne trouverait rien de particulier dans l'analyse chimique d'un tel organisme; seules quelques fonctions viscérales, quelques particularités anatomiques le distinguent des organismes ordinaires; ce sont les signatures des facultés exceptionnelles de l'Esprit divin qui l'anime. Cet Esprit Saint communique à tout ce qu'il touche sa vie surnaturelle.

Voici comment, pour le corps de l'homme libre, s'opère cette infusion.

Lorsque l'on accomplit un acte de charité, par exemple, notre corps y coopère; mais les cellules qui se dépendent à cet effort sont, en général, contraintes par la volonté ou sujettes à une contamination de l'intérêt personnel, ferment dont il est si difficile de se débarrasser, même quand on se détermine à exercer la vertu. Sur les quelques milliers de cellules donc qui m'aident à déposer une pièce de monnaie dans la main d'un pauvre, deux ou trois seulement auront travaillé avec rectitude. Ces deux bonnes ouvrières, ayant accompli leur besogne, quittent l'être collectif dont elles faisaient partie - mon corps - et sont dirigées par des agents spéciaux sur un plan de réserve, dans un magasin, où elles attendront que toutes les autres vitalités cellulaires, desquelles mon individualité recevra la gérance au cours de son incarnation terrestre, les aient rejointes, après avoir rempli intégralement leurs fonctions. A ce moment, moi-même, en tant qu'esprit humain, je serai prêt à recevoir le véritable et définitif baptême; et, admis dans la maison du Père, je retrouverai, en cas de mission, tous ces milliers d'esprits minuscules purifiés, qui m'appartiendront, tandis que, pendant mes temporels travaux, je n'en avais que l'usufruit.

Telle est la genèse du corps glorieux; et voilà comment il est en dehors de l'atteinte des lois de la Nature.

En réalité donc, l'homme libre n'a pas besoin de nourriture, ni de sommeil. S'il mange et s'il dort, c'est pour communiquer une vertu nouvelle aux aliments; c'est pour améliorer le monde des rêves. Et tous les actes de sa vie terrestre, tous, sans exception, constituent des cures, des cultures ou des combats.

* * *

Ceci nous conduit à rechercher de quelles missions le Père charge plus spécialement ceux de Ses envoyés qui font l'objet de notre étude actuelle.

Un Maître selon l'Esprit n'est pas qu'un enseigneur. Les leçons qu'il donne, quelque vivantes et fructueuses qu'elles soient, demeurent presque toujours silencieuses. Toutes les manifestations de la vie, dans la sphère où il descend, reçoivent ses soins. Il surveille l'organisation des couches géologiques; il canalise telles influences interplanétaires, par la vertu desquelles une gemme inconnue cristallisera lentement dans les entrailles de la mine. Il surveille les plantes; il confère à l'esprit de telle espèce végétale une vertu nouvelle; il améliore telle autre famille vénéneuse. Il surveille les animaux, suivant leurs destins, utilisant leurs facultés, évertuant du fond de leur esprit des sensibilités plus fines, limitant la croissance des races hybrides, soignant le repos des races disparues. Il surveille les nombreuses hiérarchies d'invisibles, régularise les feux souterrains et les courants atmosphériques, règle les échanges dynamiques de planète à planète, et prépare, des siècles à l'avance, les grandes modifications de biologie générale.

D'ordinaire, il se borne à rectifier insensiblement le travail de tous ces êtres, comme le chien du berger fait la marche indécise du troupeau. Rarement il commande; mais il est obéi alors dans la minute. A son geste la mer se calme, le vent s'arrête, la pluie tombe, ou l'orage éclate. Parce qu'il possède la vie éternelle, tout renaît à son contact; et, s'il touche du pied une souche pourrie dans la forêt, elle reprend et pousse des rameaux verts.

Ce Maître n'est pas un juge; il ne vient que pour aider et réparer; il invente toujours le moyen de nouveaux délais pour que les paresseux et les désobéissants trouvent l'occasion de s'amender. Que de cataclysmes n'ai-je pas vu suspendre, par le geste puissant d'un certain inconnu ! Que de dragons justiciers endormis au fond des océans, que de monstres enchaînés sous les assises des montagnes, cet homme maintient dans leur sommeil et dans leurs chaînes afin que telle ville prévaricatrice prenne le temps de se repentir ! Mais combien de fois, on doit l'avouer tristement, ses soins demeurent stériles ! Et pour que sa patience ne se fatigue pas, comme il faut qu'un tel homme vive dans la permanente et sereine bonté dont le Verbe seul est la source inépuisable !

Quant au genre humain, la maladie est soumise à la voix de ce Maître. Il guérit comme nous avons vu que le Christ guérissait; il console les désespérés, il remet debout ceux qui gisent à terre, il avance les courageux, il contrôle la descente des âmes et leur ascension; car les idées vivantes lui obéissent. En regardant un être, il le voit : vices, vertus, possibilités, passé, présent, avenir; d'un clin d'oeil, il précipite ou retarde les événements; richesses, faillites, condamnations, mariages, morts, naissances, tout défile devant ses yeux et se range à son ordre. Les diverses branches de l'industrie, de la science théorique et appliquée, de l'art, n'ont rien de secret pour lui; il les diminue, les agrandit, les transforme, les envoie sur d'autres planètes, selon qu'il le juge nécessaire. Il fournit à la découverte utile l'inventeur dont le cerveau est apte à la mettre au point; il détourne la découverte prématurée; il fait descendre des concepts nouveaux du sein de la Sagesse éternelle; c'est ainsi que se

perfectionne la philosophie; il répare, dans l'univers mental, les injustices et les ravages que les soldats des Ténèbres ont pu y commettre. C'est ainsi qu'il énonce parfois une proposition notoirement erronée; et, parce que c'est un homme revêtu de l'Esprit qui affirme vraie une idée aujourd'hui fausse, celle-ci change dès lors, et finit par devenir une vérité.

Ces choses sont dures à entendre et impossibles à admettre pour quiconque a placé la raison sur un trône et la science sur un autel. Seuls les princes de la science et de la philosophie se doutent de la vanité des enseignements que l'on débite en leur nom. Rien n'est fixe dans le monde; la bourrache n'a plus aujourd'hui les mêmes vertus qu'au XVIIIe siècle, et croyez-vous que l'année prochaine, à pareil jour, à pareille heure, cette salle occupera dans l'espace le même point que maintenant? Et qui vous dit que, du temps des Césars, la formule de la pesanteur était la même qu'aujourd'hui? La ligne droite n'est le plus court chemin d'un point à un autre que dans une géométrie à trois dimensions; deux et deux ne font quatre que dans l'arithmétique quantitative seulement.

L'homme libre surveille encore les races, les peuples et les civilisations; il intervient parfois auprès des puissances politiques, et l'Esprit sait lui ouvrir, quand il le faut, les palais les mieux gardés. L'histoire vraie, l'histoire anecdotique, nous montre quelques exemples de laïques inconnus introduits auprès d'un pape ou d'un empereur, les rappelant, seul à seul, à leurs devoirs oubliés, ou les préparant à quelque grande entreprise. Et ici je fais allusion à d'autres personnalités qu'à un saint Bernard, un Barnaud, un Cosmopolite ou un comte de Saint-Germain. Aussi les ministres et les satellites, qui voient

avec inquiétude l'avis de l'étranger prévaloir, l'accablent de toutes les accusations et de toutes les intrigues.

Le Maître regarde encore si telle guerre est indispensable, si rien d'autre ne peut la remplacer; il la laisse se produire quand le salut d'une race en dépend, malgré toute la douleur qu'il éprouve à voir les hommes s'entre-tuer; il intervient parfois dans les batailles, de même qu'il évite autant que possible aux individus les opérations chirurgicales.

Enfin, le champ de ses pouvoirs est immense; et, pour en parcourir tous les sillons, c'est l'étude complète de la vie planétaire qu'il faudrait entreprendre.

* * *

A supposer que l'un de nous soit mis en présence d'une telle extraordinaire individualité, elle lui demeurerait incompréhensible. Tout, chez les Amis de Dieu, se déroule en sens inverse des hommes ordinaires. Nous autres, nous nous croyons libres, mais nous sommes esclaves de nos idoles, de nos désirs et de nos vices.

Le mot passion ne veut-il pas dire une chose que l'on subit, sous l'empire de laquelle on se courbe ? Le mot vertu ne veut-il pas dire quelque chose d'actif, de rayonnant, d'opérant ?

L'Ami de Dieu possède la vérité, la vérité absolue; et, au moment où Il l'envoie en mission, le Père lui donne un secret, au moyen duquel cette vérité absolue s'adapte à toutes les particularisations du relatif. Une telle maîtrise du Vrai est plus qu'un simple assentiment intellectuel; c'est bien plutôt une habitude, une habitation, une incarnation. La vérité ne fait qu'apparaître à longue

distance et à travers toutes sortes de nuages, devant nos yeux; pour l'homme libre, elle réside en lui, jusque dans le centre de ses os; et aucune parcelle de lui-même n'est plus capable de recevoir l'erreur. Le Vrai, c'est la loi de notre être essentiel, le principe qui nous constitue; par lui seul nous atteignons notre plein développement; il ne se fixe que chez ceux qui sont indemnes de tout esclavage. Matière, erreur et chaînes, c'est la trinité d'En bas; elle s'oppose à la trinité d'En haut : esprit, vérité, ailes.

Pour ces raisons, l'homme libre détient le droit de commander à lui-même et au reste du monde. Si son regard oblige toute créature à lui montrer son cœur à nu, sa force lui confère sur toutes une autorité suprême. Il peut tout savoir instantanément : ce qui se passe dans Sirius, dans quel point du désert est enfouie une stèle précieuse, comme la plus secrète, la plus fugitive des pensées qui palpitent sous votre front. Un coup d'oeil sur une plante, et il en connaît toutes les vertus. Une demande muette et la pierre du monument le plus ancien lui dira le nom de l'ouvrier qui l'a cimentée. Les êtres matériels, en effet, portent tous une inscription, écrite avec une encre et dans une langue que discernent et que déchiffrent ceux-là seuls dont le Ciel a clarifié les regards; et Il ne communique cet arcane que lorsqu'on est devenu incapable de juger en mal aucune créature.

L'homme libre possède cette innocence; il a reçu le secret de la bouche même du Père. Cependant jamais il ne prend vis-à-vis des autres une attitude de maître; jamais il n'opère une guérison, ni un miracle, jamais il ne se permet la moindre des initiatives ordinaires de la vie quotidienne sans en demander au préalable la permission à Dieu. Cette liberté, qui englobe les résultats spirituels

de tous ses travaux antérieurs, il l'a remise, comme le plus bel hommage, entre les mains de son Roi et il a pris l'engagement de ne plus avoir d'autre volonté que la Sienne.

Les mobiles d'après lesquels un être aussi sublime se détermine, pour logiques qu'ils soient, demeurent insaisissables à l'étroitesse de nos vues; et si même nous pouvions nous hausser jusqu'au niveau de son jugement, nous ne ferions que les discerner sans les comprendre. C'est une des raisons pour lesquelles un Maître est ordinairement silencieux. Il laisse apercevoir les aspects les plus extérieurs de son activité; mais il cache avec soin tous les modes qui pourraient en laisser deviner les ressorts intimes ou qui mettraient les curieux sur la voie de son identité réelle.

Plus l'homme est grand, plus il a besoin de se taire; plus il est savant, plus il est contraint de se taire; plus il est puissant, plus la fraternité lui ordonne de se taire. Non pas toujours, mais en maintes rencontres. Grandeur, solitude et silence blasonnent les coeurs d'exception. Au commun des mortels la vérité absolue est indicible, la beauté suprême est invisible, la bonté parfaite est impossible. Elles ne sont, mais alors d'une présence réelle et éternelle, que dans le seul Etre qui puisse dire légitimement de Lui-même : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie ». Elles résident encore, par communication immédiate, dans ces serviteurs-amis, totalement identifiés à ce Verbe au moyen de leur amour. Les autres hommes, les philosophes, les artistes, les saints, quoique d'élite, meurent des efforts qu'ils ont faits pour apercevoir ces anges radieux de l'Absolu, ce visage du Père : la Vérité; cette forme du Seigneur : la Beauté; ces mains du Créateur : la Bonté.

A ce point saturé des forces éternelles, le Maître exerce, on le comprend, une activité incessante. Son corps n'éprouve pas le besoin du repos, puisqu'il est pur; c'est par l'accomplissement de la volonté de Dieu qu'il se sustente; son coeur ne désire que le travail, puisque c'est pour combattre qu'il a quitté une béatitude auprès de laquelle les délices d'aucun paradis n'ont de saveur.

Pourquoi s'arrêterait-il ? Il vit dans ce lieu surnaturel où rien ne s'oppose au rayonnement, où les forces croissent à mesure qu'on les dépense, où les êtres grandissent sans interruption et se perfectionnent sans limites. Imaginez-vous, Messieurs, ce que contiennent ces trois mots : la vie éternelle ? Vie toute en progressions ininterrompues, où l'intelligence et la puissance n'aperçoivent jamais de barrières devant elles, où toutes les autres créatures ne pensent qu'à vous aider à grandir, où vous-même ne nourrissez que le seul souci de rendre heureux les autres. Vie dont le principe, l'aliment et la fin sont une même substance : l'Amour. Vie dont chaque palpitation est un sacrifice et chaque sacrifice, un bonheur inédit. Vie dont tous les participants s'élèvent ensemble d'un mouvement continu, avec la certitude d'une ascension sans fin, dans une atmosphère de plus en plus vivifiante.

Tel est l'état d'âme de l'homme libre. Il garde au profond de son coeur, même dans le plus désolé des enfers, - non pas le souvenir - la sensation nette du Ciel. Comprenez-vous qu'il fasse bon marché des souffrances, que son aspect trouble par l'immutabilité intérieure qu'il révèle, que son regard puisse révolutionner, que sa parole puisse atteindre, par delà l'entendement, le centre même de celui qui la reçoit ? Comprenez-vous qu'un tel homme agit en dehors, en deçà, au delà du temps, de l'espace et

des conditions ? Il lance des flammes qui portent plus loin que l'enceinte du Créé. Les lois ne l'atteignent pas, ni lui, ni ce qui jaillit de son coeur incandescent. Ce qu'il fait ne s'inscrit point aux livres du Destin; ses actes n'entrent pas dans les comptabilités de l'univers; ce sont toujours des grâces et des miséricordes; la Justice n'y collabore pas; elle n'en est d'ailleurs pas lésée. L'homme de Dieu s'arrange toujours, lorsqu'il allège le fardeau de quelqu'un, pour ne pas le faire supporter à un autre; souvent il le charge sur ses propres épaules.

Le Maître enfin peut écrire sur le Livre de la Vie; il peut modifier les destinées individuelles ou collectives; il exerce parfois le terrible privilège auquel ces paroles du Christ font allusion : « A celui qui n'a pas, il sera encore ôté ». A certains, en effet, le Ciel donne des lumières, des facultés spéciales, un peu plus d'intelligence, et ils ne s'en servent pas; ou, s'ils s'en servent, c'est pour opprimer leurs voisins, se faire une plus large place, se glorifier, comme s'ils avaient acquis ces supériorités par leurs propres efforts. Un jour arrive, dans ce cas, où le Christ, par le ministère de l'un de Ses Amis, leur enlève ces dons, qu'ils n'avaient employé que pour leur orgueil et les transmet à quelqu'un d'autre qui, étant humble, les fera fructifier dans la Lumière, pour le bien général, et en reportera la reconnaissance et la gloire sur Dieu.

* * *

Lorsqu'un Maître vient ici-bas, il ne rencontre naturellement qu'une petite partie de l'humanité. Parmi ceux qui font sa connaissance, les uns, qui ont des yeux pour ne pas voir, n'aperçoivent en lui rien de particulier. Ce sont les indifférents; ils sont en retard quant au

spirituel, le sens du divin dort en eux.

D'autres discernent quelque chose; mais, comme ils aiment leurs passions, comme cette lueur est un blâme à leur conduite, ils conçoivent de la haine et essaient de nuire à l'Envoyé.

D'autres discernent aussi un mystère; mais ils sont paresseux; ils ne veulent pas se lever, ni même ouvrir les yeux. D'autres encore voient cette Lumière tout autre qu'elle n'est; ils prennent cet homme pour un magicien, pour un hypnotiseur, pour un adepte, selon les études qu'ils ont poursuivies ou le caractère de leur mentalité.

D'autres enfin, et c'est l'infime minorité, pressentent dans cet être quelque chose d'extraordinaire; ils l'étudient, entrent dans sa route par la pratique de la vertu et finissent par découvrir un peu de sa véritable identité. Ceux-là sont les disciples et deviendront les soldats.

Les indifférents, les ignorants, les adversaires même ne sont pas les plus coupables; ce sont les paresseux. Ceux-là pèchent essentiellement parce qu'ils refusent d'agir; lourde est la dette qu'ils contractent et pénible le paiement.

Mais le Maître est longanime; il a l'éternité devant lui; il sait qu'à sa demande le Père prolongerait au besoin la durée de la création pour donner à un seul de Ses enfants prodiges l'occasion de se ressaisir. Il irait lui-même de grand coeur jusqu'au fond des enfers, malgré la souffrance, pour y chercher un égaré. D'ailleurs, le Verbe en personne Se réincarnerait plutôt que de laisser perdre la moindre des créatures.

Puissent ces sollicitudes nous émouvoir ! Disons-nous que, pour en devenir moins indignes, nous avons à

redoubler de courage et de soins. Utilisons les secours disposés sur notre route, afin que, si tous nos frères doivent être sauvés, nous ne soyons pour aucun la cause d'un retard dans leur bonheur.

Si un démon se présentait soudain, nous aurions de l'effroi, parce que le virus que distille sa volonté corrompue serait pressenti par nos organismes fluidiques. Si un ange se montrait soudain, nous serions également saisis de crainte, parce que tout, dans cet être innocent, est étranger à la terre; ce serait vraiment un inconnu pour nous; lui-même d'ailleurs ne nous comprendrait pas, à moins qu'il ne soit chargé d'une mission spéciale, auquel cas le Père lui a donné tous les renseignements utiles.

Mais lorsque le Maître paraît, c'est comme un soleil qui se lève dans le coeur du disciple. Tous les nuages s'évanouissent; toutes les gangues se désagrègent; une clarté nouvelle s'épand, semble-t-il, sur le monde; l'on oublie amertumes, désespoirs et anxiétés; le pauvre coeur si las s'élançe vers les radieux paysages entrevus sur lesquels la paisible splendeur de l'Éternité déploie ses gloires; plus rien de terne n'assombrit la Nature; tout enfin s'accorde dans l'admiration, l'adoration et l'amour.

Aucun disciple n'entre au Ciel sans avoir revu l'homme qui lui donna, sur terre, l'avant-goût du divin; ce sont les mains vénérables de cet Initiateur suprême qui lui verseront l'eau vivante du baptême de l'Esprit. C'est le même homme, le seul digne de ce titre, qui le lavera de la tache indélébile du mal; c'est lui qui arrachera définitivement ce coeur du transitoire pour l'implanter dans l'immuable, pour l'enter sur le Verbe. C'est lui qui présentera ce coeur purifié au même Verbe Jésus pour en recevoir la couronne d'élection, parce que ce fut lui qui, à

chaque jugement, le défendit, l'excusa et implora en sa faveur l'indulgence du juste Juge. Et c'est à lui, enfin, que ce coeur bienheureux offrira cette couronne en hommage pour tous les travaux, toutes les sollicitudes, toutes les inquiétudes que la brebis coûta au berger; et l'assistance acclamera ce double triomphe.

Je ne trouve pas de mots pour vous dire quelle ivresse vivificatrice, très pure et très douce, emporte le disciple. On ne peut rien imaginer de semblable. La musique - notre musique - elle-même exprimerait mal les délices rafraîchissantes de ces colloques ineffables. Seul le silence célèbre dignement ces mystères, parce qu'il favorise en nous l'éclosion du surhumain, de l'indicible, du surnaturel, parce qu'il présente à nu à notre coeur ce que les mots habillent et cachent; parce que c'est seulement dans sa ténèbre que s'allume le désir inextinguible du Ciel.

Vous, Messieurs, qui avez courageusement commencé l'exploration du Mystère, contemplez ces scènes dans le silence et par le silence; vos oreilles percevront sans doute ce qu'il me serait défendu, par respect, de dire tout haut, si toutefois le langage humain pouvait traduire les paroles fulgurantes du Verbe.

* * *

Le plus certain des signes auxquels le disciple reconnaît son vrai Maître, c'est une évidence intérieure plus forte que tous les doutes du mental. En outre des signes physiques, dont il faut taire les plus probants, tout, dans la personne de l'homme libre et dans ses oeuvres, est supraterrestre.

Il vit, en apparence, comme tout le monde, peut-

être marié, peut-être artisan, ou vagabond ou rentier. C'est par son enseignement qu'il s'affirme enfant de Dieu; il témoigne non par ouï-dire, mais parce qu'il fut, parce qu'il est le spectateur des réalités surnaturelles.

La divinité de Jésus, Sa résurrection, la charité, l'univers invisible ne sont plus pour lui des articles de foi ou des instructions, comme pour nous; ce sont des faits. Il place l'amour fraternel au-dessus de toutes les initiations et de toutes les pénitences. Enfin, il s'affirme envoyé de Dieu, parce que, comme le vrai Berger, toujours « il entre par la porte ». Jamais rien d'extraordinaire dans ses façons d'agir, jamais de serment exigé, jamais rien qui froisse les coutumes, les convenances ou les lois; jamais rien de prématuré, de violent, de fanatique; jamais de réclame, jamais de recherche de l'opinion, jamais de dérangement à l'ordre établi; et de voir un homme à la volonté duquel rien ne saurait résister, attendre en silence que le cours naturel de la vie lui offre l'occasion d'agir la plus discrète, c'est là une leçon de sagesse pratique du plus grand effet quant à nos impatiences et à nos hâtes.

Retenez bien ce signe : « Le vrai Berger entre par la porte » et, en aucun cas, par une brèche de la haie.

Le Maître ne nous précède pas; il nous accompagne; son immense supériorité se baisse à notre niveau, car il nous aime; il chemine dans le rang, avec nous; il parle à chacun son langage, et surtout il agit. Aimez votre prochain, dit-il quelquefois; mais il commence par donner aux pauvres tout ce qu'il possède humainement. Travaillez, dit-il aussi; mais il consume ses jours et ses nuits dans les occupations les plus absorbantes. Supportez vos peines, nous conseille-t-il; mais il subit sans se plaindre toutes les douleurs du corps

et de l'âme, et non des douleurs d'homme, des douleurs de dieu. Pardonnez; mais il ne se défend jamais d'aucune attaque et répond à ses persécuteurs en leur accordant le bonheur matériel ou la vie de leurs enfants.

* * *

Je viens de vous donner, je m'en rends compte, les affirmations les plus fantastiques; et vous êtes, au point de vue rationnel, parfaitement en droit de ne pas me croire. J'ai bien des preuves en main; je ne puis les communiquer; d'ailleurs celui-là seul peut se convaincre qui possède au préalable en lui-même le germe de la conviction.

Tous ceux donc à qui une voix intérieure imperceptible affirme les extraordinaires réalités dont je vous entretiens, ce Maître les connaît; depuis longtemps il les suit, comme il s'inquiète aussi des autres qui ne pourront ouvrir les yeux que bien plus tard. Pour tous les hommes, le jour béni éclatera enfin de la rencontre corporelle avec leur Maître. Jour unique, parmi des millions de jours. Et, dans l'instant où ces deux êtres échangeront le premier, mais définitif regard, par lequel ils prendront possession l'un de l'autre, selon les vertus réciproques de la reconnaissance et de la miséricorde, dans cet instant l'univers entier fera silence et, du fond des enfers jusqu'au trône de Dieu, tous les êtres s'arrêteront de vivre, car une brebis perdue aura été retrouvée.

Pouvons-nous hâter cette minute, puisqu'elle est inscrite aux livres du Destin ? Oui, nous le pouvons. Depuis Jésus, la Bonté balance la Justice. Le Ciel changera Ses arrêts pour peu que nous fassions le

petit effort nécessaire. Et c'est toujours le même mot que je vous redirai pour finir, mot qui résume toute la Loi et toute la Vie.

Aimez-vous les uns les autres, et vous hâterez la rencontre divine. Aimez-vous les uns les autres, et vous hâterez cette rencontre pour vos frères. Aimez-vous les uns les autres et vous soulagerez d'une partie de Ses travaux cet Homme inconnu qui chemine vers nos coeurs, du fond des espaces, depuis les siècles, pour les enflammer, les guérir et les régénérer.

L'APOSTOLAT

(23 Mars 1912)

« COMME TU M'AS ENVOYÉ DANS LE MONDE, JE LES AI, MOI AUSSI, ENVOYÉS DANS LE MONDE... CE N'EST PAS SEULEMENT POUR EUX QUE JE PRIE, MAIS AUSSI POUR CEUX QUI CROIRONT EN MOI PAR LEUR PAROLE, AFIN QU'EUX AUSSI SOIENT EN NOUS... ». (JEAN XVII, 18-21)

Nous voici parvenus au terme de notre rapide examen des principales forces surnaturelles. Nous ne nous sommes enquis, jusqu'à présent, que des moyens de recevoir. Il faut nous préoccuper des moyens de donner. Et, comme le mysticisme - notre mysticisme - est tout entier construit avec les substances créées de la foi, comme les efforts héroïques qu'il exige restent toujours infiniment moindres que les trésors dont il nous verse les magnificences, à notre tour nous devons rayonner de la foi, et verser dans les coeurs l'eau de la source éternelle qui désaltère, qui guérit, qui lave et qui régénère. Tel est l'apostolat, telle est l'oeuvre du disciple, que nous allons examiner aujourd'hui.

L'apostolat, c'est la forme de la charité spéciale au

disciple, parce que le véritable culte du Verbe, c'est l'action; parce que l'action la meilleure est celle dont le but est le plus haut et l'effort le plus intense. Quelle oeuvre demande plus de soins, plus de veilles, plus de larmes, plus de jeûnes, plus d'amour que d'ouvrir à la Lumière des coeurs pétrifiés sous les flots boueux des désirs temporels ?

Ainsi, tout le monde n'est pas capable, du jour au lendemain, de devenir un apôtre. Il faut d'abord avoir appris à connaître les hommes, à discerner leurs besoins réels, à s'ouvrir un chemin jusqu'à leurs coeurs. La charité est la maîtresse de cette longue école. Or tout a été dit sur nos devoirs; nous savons tous comment il faut nous conduire vis-à-vis du prochain, des êtres inférieurs, des choses, des êtres intellectuels, des êtres collectifs et de nous-mêmes; vous savez ce que le Ciel attend de vous. Mais ce que je voudrais ardemment vous faire sentir, c'est la manière d'entreprendre ce travail, de quelle sorte de feu il faut que vous brûliez, dans quelle concentration secrète il vous est nécessaire de vous tenir pour que vos soins portent des fruits.

Il vous faut modifier l'attitude, l'habitude et la résidence de votre coeur; qu'il reste où il est, cependant, parce que où qu'il soit, dans la science, dans la philosophie, dans l'art, dans le travail manuel, en paradis comme en enfer, c'est Dieu qui l'y a placé. Cherchez seulement le point par où votre situation transitoire se soude au monde éternel; là vous trouverez le Verbe Jésus qui vous attend. Ses fortes et douces mains tireront de votre poitrine votre coeur las, usé, sali; elles le soigneront, elles rouvriront les chemins intérieurs que nos paresse ont laissé envahir par les ronces; de ce coeur purifié, restitué, recréé partiront des énergies vives vers

l'intellect et vers les sens; ces deux pôles de l'être humain reprendront leur poste de régulateurs et d'instruments. Vous posséderez la Vie en vous au lieu de courir après ses changeantes images; vous connaîtrez directement la Vie hors de vous; comme des yeux fatigués se raniment en parcourant les campagnes lumineuses, votre coeur palpitera dans l'extase à la vue du Soleil des esprits et il en rayonnera l'incompréhensible clarté sur les autres coeurs, dans l'ombre autour de lui.

La flèche de la Lumière divine frappera le centre de votre volonté, l'ouvrira, en déploiera les ailes, comme le premier rayon du soleil matinal frappe les campagnes encore brumeuses et en réveille les habitants. Pour cela, il n'est pas indispensable que votre rencontre avec le Maître ait eu lieu. Il suffit que vous sachiez cette rencontre possible, certaine, immanquable. Une telle conviction, parce que supra-intellectuelle, est déjà la rencontre merveilleuse. Elle ne peut germer en vous sans une humilité radicale; elle est la première vision directe de Jésus, selon Sa véritable forme; pour la première fois l'âme transmet au moi une parole éternelle.

* * *

Voyez dans l'apostolat l'imitation pratique de Jésus. L'Amour en est à la fois le principe, le but et le moyen, parce que l'Amour brûle à la fois dans le centre de l'homme et dans le centre de Dieu. Ecoutez cette exhortation si tendre de l'Ami : « Comme je vous ai aimés, vous aussi, aimez-vous les uns les autres ». Telle est la formule de l'apostolat, de la vie, des fins évolutives; tel est le seul grand Arcane de la connaissance totale et du pouvoir suprême.

Que vous dire de ce surnaturel Amour, que les voix extasiées des Saints, des Amis, des Soldats, des Laboureurs mystiques n'aient déjà publié ? Sans un amour, si mesquin soit-il, aucune créature ne peut accomplir quoi que ce soit. Si, au creux du rocher, le dur granit devient une terre friable, c'est qu'il désire, c'est qu'il aime les ferments chimiques de l'air, de la pluie et du soleil. Si, le long des routes de l'Infini, le séraphin brûlant chevauche la comète, c'est qu'il aime, c'est qu'il désire ces sombres sphères inconnues que le Seigneur lui commande de visiter.

L'Amour est l'Ange excellent parmi les myriades d'anges; venu de Dieu, il s'en retourne vers Dieu, d'un vol accéléré, emportant entre ses ailes des captives meurtries - les âmes - , mais tellement bienheureuses d'être captives. Comme le cavalier tartare, aux steppes turkestanes, l'Amour se précipite, dévaste, allume l'incendie et repart d'un même galop, ayant restitué les étroites cabanes où languissaient nos coeurs aux larges souffles purifiants de l'Esprit : l'Esprit, la voix qui appelle dans le désert.

L'Amour est le grand Trésor, la perle unique, le diamant qu'aucune durée ne jaunira. Il est tout petit, il est nu, il est invincible, il est invulnérable. Il est fort comme la mort, disait le Mage d'Israël. Oui, avant que notre Jésus ne descende, l'Amour n'était fort que comme la mort. Depuis, il a surpassé sa soeur, son ennemie, sa collaboratrice. Depuis la grande victoire du Nazaréen, il n'est plus un être fort, il est la force; il surmonte même la Justice de Dieu. Insaisissable dans ses mouvements, les yeux rapides de Lucifer ne peuvent le suivre et les glaives acérés de Satan le tueur s'émoussent contre sa poitrine nue. Quels pinceaux, trempés dans les essences radieuses

de la vie éternelle et dans les fluides éblouissants où elle s'écoule, ne faudrait-il pas pour rendre sensibles les cataractes de lumières dont cet Amour submerge ceux qu'il a élus ?

Il est la douceur, la joie, l'élan, le suprême, l'infime; il est la folie divine, le réalisateur des absurdes espoirs, le véritable Christophore, le veilleur sans sommeil, le captif que les chaînes les plus pesantes n'alourdissent point. Aucune prison qui ne s'ouvre à sa prière, aucun fumier qui ne fleurisse à son approche, aucun archange qui ne se hâte à son appel.

L'Amour ne voit plus rien, dans tous les univers, que Celui qu'il aime; ou, plutôt, il voit toutes choses en Celui-là. Il s'oublie, s'élançait, se transforme, s'anéantit et s'identifie. A un certain degré d'union, le Verbe propage ainsi Son ineffable séité depuis le coeur jusqu'à la limite extrême de l'individualité du disciple. L'intellect, le jugement, la sensibilité revêtent alors la forme que prendraient, dans la même circonstance, l'intellect, le jugement, la sensibilité du Fils de l'Homme. Le corps même, chez ce disciple, renonce à sa vie propre pour saisir les essences pures qui constituèrent autrefois la vitalité physique du Sauveur et se les assimiler. Miracles ? direz-vous. Non; résultats naturels d'une surnaturelle cause. Pour ceux du monde, pour les sages des écoles et des temples, ce sont des miracles, parce que ces idolâtres nient le surnaturel tout en adorant le merveilleux. Pour ceux du Ciel, qui savent que le surnaturel existe, pour la sagesse christique, qui enseigne l'inanité du merveilleux et la perpétuité du miracle, les illuminations et les alchimies intérieures sont des faits logiques et familiers.

Veillez maintenant, Messieurs, vous imaginer

l'état d'exaltation silencieuse où vit d'habitude le disciple. Le disciple : l'homme qui, encore vivant, a étreint son idéal. Rappelez à votre coeur les émotions inoubliables de votre adolescence; purifiez, sublimez, élargissez ces ivresses, avivez ces lueurs de toutes les pourpres et de toutes les pierreries; représentez-vous sur l'azur sans fond des perspectives zodiacales l'immense figure du Verbe, dépassant les bornes du monde et tout de même contenue tout entière dans le coeur de Son ami. Regardez les soleils éblouissants, les incendies cosmiques, les foudres tueuses de divinités; tout cela n'est plus que quelques rouges charbons fumeux à travers la gloire étincelante qui sert au Seigneur de vêtement. Conciliez l'immense et l'infinitésimal, assemblez en votre âme la saveur de la toute-puissance et celle de la tendresse la plus désarmée. Peut-être alors votre imagination, tendue à sa limite, reflétera-t-elle une image fugace de l'atmosphère où respire le disciple. Peut-être respirerez-vous ces senteurs subtiles. Vous comprendrez alors pourquoi certains hommes semblent immuables; pourquoi ils ne s'étonnent de rien jusqu'à paraître insensibles; pourquoi leur regard, reçu en passant, vous perce jusqu'au tréfonds et, s'il se pose sur vos yeux, vous donne le vertige. Ce sont ces êtres exceptionnels, coutumiers de l'étrange, chercheurs d'impossible, qui, s'étant voués à Jésus, assument les martyres toujours recommençants que le monde réserve aux apôtres du divin. Ils sont de complexes antithèses. Là où nous rions, ils pleurent; et ce qui nous décourage les enthousiasme. Il y a en eux une attraction sympathique qui éveille notre confiance; mais il y a aussi autour d'eux comme une barrière qui écarte les indiscretions et les familiarités. Ils voient les choses sous un angle inconnu; et leur

contemplation incommunicable leur fournit sans relâche des motifs irrésistibles de pitié, d'indulgence et de fraternité. Nous sommes de pierre, ils sont de feu; ils se consomment et ils incendient autour d'eux avec un zèle infatigable. Permettez-moi de reprendre une parole de Jésus, pour souhaiter, de toute la ferveur dont je suis capable, que cet incendie vous atteigne, porté par les souffles de l'Esprit, et que vous brûliez bientôt des flammes vivifiantes et régénératrices de l'Amour.

* * *

L'apôtre veut convaincre, puis entraîner. Pour convaincre, il a la parole; pour entraîner, l'exemple, c'est-à-dire l'action. Ces deux modes de propagande se résolvent dans le travail intérieur le plus profond et le plus haut : dans la prière. Le discours est une prière, l'acte est une prière; à son tour la prière véritable est parole et action.

Voici d'abord le disciple dans sa propagande par la parole.

Le langage demande à être manié avec précaution. Il y a quelque chose derrière les paroles et derrière l'écriture; il faut savoir que cet occulte existe et comprendre qu'il ne veut pas être prostitué, sous peine de troubles et de désordres de toute nature chez les auditeurs, ou les lecteurs, chez d'autres encore que les humains. La dette de notre temps sera lourde, où tant de prose malsaine s'imprime, où tant de paroles néfastes et vides sont lancées du haut des tribunes et des planches.

La parole est un don de Dieu, un des plus hauts; et cette terre est l'un des coins du monde où ce don est descendu avec le plus d'abondance. Mais je ne veux pas

scruter ni l'origine, ni l'essence de la parole; il suffit d'en sentir la beauté, la vertu profonde, la majesté, pour connaître en même temps les soins qu'il est juste de lui rendre.

Tout homme simplement soucieux de sa dignité surveille sa parole; combien le disciple, qui aspire à l'influence la plus décisive sur les âmes, ne doit-il pas exercer sur sa langue un contrôle sévère ? Que l'on soit comptable de toute parole, que l'on doive éviter toute parole méchante, malicieuse, et même simplement inutile, qu'il faille se garder de toute parole injurieuse ou dédaigneuse à propos des êtres inférieurs, soi-disant inanimés, abstraits ou invisibles; tout ceci, vos études et nos entretiens vous l'ont appris.

Aujourd'hui, contemplez plutôt la correspondance mystérieuse de ces deux mots : la parole, le verbe; poursuivez-en les ramifications; mieux encore, rapprochez-les, essayez-en la synthèse. Jusqu'où cette contemplation va-t-elle monter ? Jusqu'à Dieu. Ici l'être de la parole grandit tellement qu'il échappe à nos regards, il se confond avec l'être du monde, il dépasse les bornes du Relatif. Nous approchons de l'occulte cité du Silence, patrie de tous les langages, de tous les signes et de toutes les harmonies et dans les palais de laquelle se déploient les pompes augustes de la vie intérieure.

Le silence n'est pas que le non-parler; il est un acte positif, une force affirmative, il est un génie, il est un dieu, il est un royaume occulte, et il progresse, comme toute créature, entre deux conseillers, un ange de Lumière et un ange de Ténèbres.

Tout parle dans l'Univers, mais aussi tout écoute. Communément on cherche à savoir ce que les créatures disent, mais les sages s'inquiètent plutôt de connaître ce

qu'elles taisent; le Dakshinamourthi brahmanique et le sage de Samos, placés au commencement et vers la fin de la chaîne d'or des initiations anciennes, démontrent la valeur du silence dans la culture systématique de la volonté.

Si le monde des sons contient la nourriture intellectuelle de notre esprit, le monde du silence est celui du mystère, le lieu des réserves idéales, le royaume originel du Vrai, du Beau et du Bien. Les portes en sont étroites et on ne les trouve qu'après avoir longtemps erré dans les broussailles de la parole. Il faut avoir expérimenté la justesse du proverbe persan : « Le mot que tu retiens est ton esclave; celui qui t'échappe est ton Maître ». Qui peut prévoir les conséquences d'une parole ? Dans un acte aussi simple, combien de composantes échappent à notre contrôle !

C'est pourquoi le disciple parle peu; c'est pourquoi il se réfugie, avant de parler, dans le sein du silence, et il s'y renferme de nouveau après avoir parlé. La parole est entre deux silences comme le temps entre deux éternités, comme l'espace entre deux infinis. Parler, c'est semer; mais dans le silence se célèbrent les mystères; les dieux labourent les âmes. Messieurs, faites que votre silence soit vivant et, pour cela, allumez-y un flambeau : la torche de l'Amour, afin que le Maître Lui-même vienne diriger la charrue aux vastes champs de votre esprit.

L'on vérifiera ici, dans ce silence précurseur de la parole, la loi universelle de l'évolution. Rien ne monte d'inférieur sans que deux forces supérieures ne descendent au préalable. Les traditions religieuses l'enseignent, l'histologie le démontre. Pour que la parole du disciple atteigne un degré de plus dans l'esprit des auditeurs, il faut qu'une des énergies profondes de son

être se sacrifie, et qu'une des étincelles du Verbe vienne habiter en lui. Apercevez ici pourquoi la vie du disciple est un jeûne continu.

Comprenez de même pourquoi les maîtres de la vie intérieure tiennent le silence en si haut prix. Pour l'adepte, il constitue une énorme économie de forces, transmuables en forces plus hautes. Pour le chrétien, il est l'évocation de Dieu, l'habitude de la présence céleste, une barrière à toutes sortes de vertiges.

Avant tout cataclysme se produit une seconde de silence. Jésus S'est incarné dans le silence anxieux de l'Univers tout entier; Jésus ne descend en nous que lorsque toutes les voix de la chair et de l'orgueil se sont tues; Jésus posera sur notre tête la couronne des béatitudes dans le silence extasié des mondes. Le disciple ne commence rien sans la prière; cette prière est le silence vivant et fécondant, parce que l'amour vrai, l'amour suprême, l'amour éternel dépasse toute expression; semblable au grand aigle des solitudes millénaires, il plane, ses vastes ailes étendues, immobile, plus haut que les cimes, plus haut que les nuages, soutenu par le regard incandescent qu'il fixe sans ciller sur la sphère à la splendeur insoutenable, sur le soleil des esprits.

Les grandes douleurs sont muettes, dit-on; les grandes joies le sont aussi. Au milieu du monde, les réputations naissent et vivent dans le bruit; mais la gloire germe dans le silence. L'Etre des êtres, Dieu, Celui que la scolastique a magnifiquement défini : l'Acte pur, qui a entendu Sa voix ? Les plus angéliques parmi les hommes n'en ont jamais saisi que quelques échos lointains. Puisse la constante habitude du silence physique foment en nous les cendres pas encore froidies où rougeoient çà et là

quelques étincelles du Feu incréé; et, lorsque cette flamme immortelle se sera levée, qu'elle dévore tout en nous ce qu'il y a de périssable, qu'elle nous allège, qu'elle nous enlève jusqu'à ce monde étonnant où les voix créées s'effondrent dans l'infinie clameur silencieuse de l'extase et de l'adoration.

Tout ce que l'on fait, il faut le faire complètement. Si l'on parle, que ce soit avec tout le soin, tout le talent et toute l'ardeur possibles; si l'on se tait, que l'on garde le mutisme de la tombe pour les fautes et les secrets d'autrui, pour les idées à double tranchant, pour les vérités prématurées. Voilà les leçons du silence passif; le silence actif, ce n'est pas l'homme qui peut l'enseigner, mais Dieu seul.

Bien souvent l'apôtre se voit forcé de tenir close sa main pleine de secrets; les pourceaux et les chiens, à qui l'Évangile défend de jeter les perles, se pressent autour de l'homme intérieur. Qui donne à un esprit une nourriture trop forte l'empoisonne; et cela est plus grave que s'il tuait le corps. Prions avant de dévoiler les mystères.

Le mystique est certain, de par son humilité même, de recevoir sans intermédiaire la visite du Verbe. Il a besoin, pour cette rencontre, de disposer toutes ses forces, depuis les intuitives jusqu'aux corporelles, dans l'attitude de l'attention la plus profonde. L'attention, c'est de l'attente, c'est de l'amour, c'est la forme la plus accessible du silence. Alors les paroles de l'Apôtre ne seront que la traduction en langage humain de ses conversations avec Jésus; mais qu'est-il besoin de conversations ? çà et là quelques hommes savent par expérience qu'un mot du Verbe a suffi pour remplir toute leur solitude, pour féconder le vaste désert de leur esprit, pour allumer au coeur un feu immortel,

pour leur conférer l'inestimable pouvoir de propager ce feu dans d'autres coeurs. Que vous souhaiterais-je, sinon que vous aperceviez bientôt, sous les oliviers de la Paix, aux pentes des collines éternelles, la sublime silhouette du Berger, jetant sur les échos du vallon encore enfoui dans les brumes de l'aurore l'appel illuminateur, le cri inquiet de l'Amour.

Le disciple connaît les impuissances de la parole; il n'a pas atteint la plénitude de l'Esprit, ses discours ne contiennent donc pas la plénitude de la Vie. Il est encore en ascension; il peut faire des faux pas. C'est pourquoi il exercera sur lui-même la surveillance la plus rigoureuse; il craindra constamment de ne pas offrir à ses auditeurs l'exemple vivant de l'Idéal qu'il leur montre. Le souci de ne pas être un héraut trop indigne le hantera jour et nuit. Et ses scrupules sont légitimes, ses craintes admirables, ses efforts dignes de tout notre respect.

L'exemple influe autrement que le livre ou la parole; il atteint les coeurs par les avenues de la vie réelle, et non plus par l'intelligence. Les enseignements qu'il donne sont clairs; on ne peut s'y tromper; ils ne peuvent pas subir, comme le discours ou l'écriture, les déformations des commentateurs. L'acte, qui est de la vie, parle à la vie en nous un langage indubitable. Mais, surtout, la réalisation des théories, à laquelle le soldat s'astreint par la discipline la plus stricte, donne à son oeuvre, à son entendement, à son intuition, une santé vigoureuse; elle est un sang riche et généreux; elle fixe ses idées; elle lui donne un équilibre mental imperturbable; elle entretient dans sa raison ce bon sens précieux indispensable au mysticisme.

L'apôtre fera donc deux parts de sa vie extérieure; l'une étant l'assise de l'autre et toutes deux jetant des

racines profondes dans la vie intérieure, dans la nuit déchirée de fulgurations où se déroulent les colloques indicibles du Maître avec Ses Amis, et de ces Amis entre eux.

De même que la vie intérieure demande plus de temps et de soins que la vie extérieure, la partie réalisation de cette dernière demande plus d'efforts et coûte plus de larmes que la partie propagande proprement dite. Jetez un regard sur l'ontologie, et vous serez vite convaincus que partout ce qui ne s'aperçoit pas est infiniment plus important et plus difficile que ce qui apparaît au grand jour.

Chez l'apôtre, l'enseignement public, c'est la fleur à la beauté et au parfum de laquelle tout le monde est convié; ce qui se cache, c'est le lent combat de la graine dans le sillon, les pénibles croissances de la racine et de la tige, les résistances désespérées à la grêle et à l'ouragan.

Voilà pourquoi le disciple donne tant de soins à ses actes; pourquoi il les choisit avec prudence, pourquoi sa vie pratique tout entière se résume en un seul mot : la charité.

L'acte, c'est de la vie; la vie, c'est de l'énergie; l'acte le meilleur est celui où l'énergie est la plus intense et la plus pure. L'énergie la plus intense n'est-elle pas de lutter contre soi-même, de se dépouiller au profit d'autrui ? L'énergie la plus pure n'est-elle pas celle qui s'élance du mobile le plus haut ? Or ce mobile est le service de Dieu.

La source de la charité est profonde comme le coeur de Dieu d'où elle jaillit; son étendue est immense comme l'univers qui en est l'objet. Le disciple la reçoit directement et en distribue les ondes très pures par ses

travaux quotidiens; il ne lèse aucun être, il abandonne son superflu, il offre enfin son nécessaire. Mener une vie prosaïque lui est indifférent. Il sait que, selon le mot de Thérèse d'Avila, Dieu Se laisse prendre aussi bien à la cuisine qu'à la chapelle. Il sait que l'acte le plus vulgaire peut devenir l'enveloppe d'un germe céleste. Il vaque aux plus communes besognes en s'unissant par l'Amour à Jésus qui ne dédaigna point autrefois d'accomplir ces mêmes gestes, en Le priant de vouloir bien illuminer de Sa bénédiction les travaux analogues de l'homme intérieur.

Telles sont les bases de la charité, ses exercices élémentaires. Car ce n'est pas une énergie qui développe sagement et prudemment ses puissances; elle est universelle; comme un explosif, elle éclate soudain et, dans la minute, elle embrase tout, le disciple et l'univers, les hommes, les dieux et les démons.

Quand les moralistes en discourent, ils ne voient que le chemin qui conduit à ce brasier; ils n'aperçoivent pas la plénitude, la totalité, la perfection de cette figure en laquelle se réalise l'unité absolue du vrai, du beau et du bien. Il faut s'approcher d'elle avec respect; plus un vocable est grand, plus merveilleux est l'ange qu'il voile. L'ange de la charité connaît tous les mystères et peut tous les miracles. C'est pourquoi les ennemis se lèvent en foule sous ses pas. Cependant, quelque tendre que soit la sollicitude qui l'incline sur les pauvres créatures égarées, il attend toujours, avant de leur laisser sentir sa compassion, qu'elles aient formulé une demande et fait un geste d'appel.

* * *

Mais si, en vérité, n'importe quel acte accompli dans le dessein de s'unir à Dieu est un sacrifice réel, le disciple pousse plus loin la ressemblance de sa vie avec l'humble vie du Christ. Jésus, nature infiniment délicate, a souffert démesurément. Ce que Son corps a subi ne compte presque pas à côté de ce que la dureté des hommes, leur lâcheté, leur hypocrisie, leur ingratitude Lui ont infligé de martyres intérieurs. Son âme humaine fut torturée tous les jours d'une Passion aussi déchirante que les supplices corporels du Golgotha.

Ne vous étonnez donc pas de voir chez Ses fidèles la même soif de douleurs. Plutôt mourir que de ne pas souffrir : voilà leur cri. Mais ne voyez pas en eux des héros à la Werther ou à la Manfred, qui se délectent dans l'auto-suggestion malsaine de leurs propres mélancolies, ou dans une commisération platonique aux malheurs d'autrui. Ce sont des âmes très hautes que la soif d'expiation précipite au-devant de tous les martyres.

L'apôtre renouvelle la mission de Jean le Baptiste. Il nous enseigne le repentir et la réparation du mal; mais ses exhortations, il n'oserait pas nous les prodiguer s'il ne prenait sa part de ces remords et de ces expiations. Bien qu'il détienne une sérénité intérieure immuable, il ne méprise ni les anxieux, ni les insoucians. Il ne recherche pas la souffrance pour la souffrance; elle n'est que le silex dont le choc fait jaillir l'Amour en gerbes d'étincelles; elle est le signe que le Ciel n'oublie pas notre avancement.

Aussi le soldat ne cherche point de consolations ni de distractions aux soucis spirituels; il n'ouvre de livre que pour étudier; il ne fréquente des amis que pour les encourager. Jamais il ne confie ses chagrins; les hommes ne voient que son sourire; Dieu seul et les anges voient

ses larmes. Car le Maître a dit : « Toi, quand tu jeûnes, oins ta tête et lave ton visage, afin qu'il ne paraisse pas aux hommes que tu jeûnes, mais seulement à ton Père qui est dans le secret ».

L'apôtre ne pleure que du mal qu'il voit commettre; c'est parce que ses chagrins sont infinis qu'il les tait. Plus profondes sont les ténèbres intérieures où il se tient, plus éclatante la Lumière qu'il rayonne. Il est, dans son milieu, la victime expiatoire, comme le Chef libre pour une planète, comme le Christ pour la création entière. Et, s'il décline tous les secours, c'est afin que des anges plus nombreux restent libres pour aider ses frères.

Messieurs, lorsqu'un tel missionnaire nous fait la grâce de venir à nous, nous contractons de graves devoirs envers lui. Nous devenons responsables de ses fatigues. Le fardeau qui charge ses épaules est considérable. Il porte, d'une part, le souci de nos incartades; de plus, pour exercer son ministère, il a besoin de communiquer avec le royaume invisible du Verbe; et ces visites ne lui sont possibles que s'il surpasse, par un héroïsme constant, le degré normal de perfection où il est parvenu.

Chaque fois que la conquête d'une âme se laisse prévoir, l'apôtre offre sa propre vie en un nouvel holocauste. Il y a encore plus de saints que n'en énumèrent les Bollandistes. J'en ai vu, de ces serviteurs inconnus, consumant leurs jours dans les renoncements, leurs nuits dans les larmes suppliantes de l'oraison, et acceptant avec reconnaissance le maigre nécessaire que le destin adverse leur mesurait avec parcimonie. On dit que les méchants ont le coeur dur; les Amis de Dieu, leur coeur est ductile; il est liquide et comme une source ardente qui s'épanche, inépuisable, et dont la moindre

goutte amollit les pétrifications les plus solides de l'égoïsme.

Ces victimes volontaires n'épargnent jamais leurs peines; ils craignent, dirait-on, les choses faciles; ils n'ont point hâte de réussir, ils ne s'émeuvent pas des défaites, ils ont la certitude d'une victoire définitive. Malgré tout, le témoin de leurs luttes se demande où ils puisent cette ténacité, cette énergie que les revers, loin d'abattre, redoublent bien plutôt. Voici :

* * *

« Ce que vous avez fait au plus petit d'entre vous, dit Jésus, c'est à moi-même que vous l'avez fait ».

En vérité, puisque toute souffrance est une libération, elle contient une vertu rédemptrice émanée du Verbe. Le disciple, prenant sur lui-même le malheur de son frère, force la miséricorde du Christ à descendre, par la sainte hardiesse de l'Amour.

Rien de ce qui existe n'a été fait sans le Verbe; tout ce que les hommes font, par conséquent, aux hommes et à toute créature, atteint une forme particulière de ce Verbe. De plus, le Christ a tout subi, bien qu'innocent, bien qu'Il n'ait jamais eu rien à apprendre. En recherchant des travaux analogues, quoique beaucoup moins vastes, l'apôtre se rapproche de son Maître, ou plutôt s'en incorpore la substance essentielle. Enfin, comme nous le savons déjà, Jésus continue encore à souffrir, jusqu'à ce que toutes les brebis soient rentrées au bercail. Le Calvaire de Judée ne fut qu'une localisation terrestre du Calvaire universel. Chaque fois donc que l'apôtre assume les douleurs d'autrui, c'est-à-dire expie une faute qu'il n'a pas commise, il soulage

d'autant le martyr spirituel de Jésus.

Imaginations que tout cela ! penserez-vous peut-être; ou bien encore vous trouverez ces perspectives tellement lointaines qu'elles vous découragent ? Bien au contraire, toutes ces choses sont positives; ce sont des faits d'expérience. Mais encore, pour les vérifier, faut-il se soumettre aux conditions nécessaires. Le Ciel demeure toujours à nos côtés; c'est nous qui Le cherchons à tort au loin. Aucune des promesses de l'Évangile n'est symbolique. Toutes sont réelles et permanentes, parce que Jésus parlait dans l'Absolu. Notre tiédeur fait, la plupart du temps, qu'elles restent enfouies dans les circonvolutions profondes de l'inconscient. Mais le vrai disciple, le soldat, l'apôtre, leur ouvrent des chemins jusqu'au plan des corps, jusqu'au plan social même. Ainsi l'annonce du Consolateur a reçu d'autres réalisations que celle de la Pentecôte; tous ceux d'entre nous qui ont approché et qui approcheront un Ami de Dieu reçoivent, physiquement, la visite de l'Esprit Saint.

Quelques saints catholiques trouvèrent dans la manducation de l'Eucharistie un aliment suffisant pour leur corps. Mais à tous ceux qui oublient leurs propres besoins en faveur des pauvres, qui donnent sans compter temps, argent, intelligence et santé, la chair du Christ est une nourriture et Son sang un breuvage. Chaque parcelle du corps du Christ était la cristallisation d'une souffrance innocemment subie; chaque goutte de Son sang fut l'effusion d'un acte d'Amour rédempteur. Dans la mesure où nous imitons ce modèle inimitable, les facultés, les organes qui effectuent ces sacrifices se voient unis aux facultés, aux organes analogues de l'Homme-Dieu, car Il est le cep et nous sommes les sarments.

Avant sa naissance, l'apôtre a déjà pesé sa croix et

goûté son calice; les anges lui ont montré ses responsabilités, ses insuccès, ses attaques; mais lui, contemplant la clameur innombrable des multitudes douloureuses, a signé le pacte de la grande Charité. Aussitôt une Lumière est descendue en lui, pour briller plus tard d'un éclat royal à chaque souffrance acceptée; et si les hommes ne s'y refusent pas, ils la verront et en recevront une étincelle salvatrice.

Tenons-nous éveillés; si la voix pathétique d'un Ami de Dieu s'élève dans la nuit profonde, s'il avance, en levant sur les ténèbres la torche des clartés éternelles, que nous ne perdions pas la précieuse visitation. Que nous fassions la différence entre l'appel du rôdeur et celui du Berger. Que nous conservions, sous la cendre des vains désirs agonisants, quelque étincelle du Feu primordial que le souffle de l'Esprit rallumera. Tenons les yeux ouverts, pour ne pas perdre dans la foule le Pèlerin de l'Éternité qui nous cherche avec tant de fatigues; cherchons partout de tels hommes, non pas à leurs habits ou à leurs discours, mais à leurs coeurs et à leurs oeuvres; les Apôtres paraissaient ignorants et grossiers; c'est que, dès avant leur naissance, ils avaient déjà abandonné aux retardataires leurs acquisitions intellectuelles et leurs expériences de la civilisation terrestre. Si nous regardions un tel missionné sans le « voir », des semaines de siècles s'écouleraient avant que se reproduise pour nous l'éventualité de la rencontre merveilleuse.

Messieurs, nous allons nous quitter, pour des mois, pour des années peut-être, car devant qui l'avenir est-il sans voiles ? Mais, si pâles qu'aient été mes récits, si peu habile que je me sois montré à émouvoir vos coeurs, je vous demande instamment de vous souvenir de nos entretiens. Puisse-t-il s'en trouver un, parmi vous,

dans le coeur duquel ce souvenir se lève chaque jour ! Celui-là est prêt pour le travail. Mais les autres, je les en prie, qu'ils fassent tout de même de leur mieux, afin que le Recruteur de la Lumière les enrôle bientôt. Aujourd'hui encore, comme du temps où le Messie parcourait les fertiles campagnes d'Israël, il manque des ouvriers pour la récolte mystique. Demandez au Père, selon le désir de Son Fils, qu'Il Se souvienne d'envoyer des tacherons; mais aussi échauffez en vous l'humble et ardente ferveur qui vous fera choisir pour ces besognes pacifiques. Si vous saviez comme l'aurore est émouvante à voir lever sur les vastes champs du Maître, comme le crépuscule y déploie largement ses suavités, quels baumes flottent dans ces vallons, quelles perspectives y enchantent les regards, de collines en collines, jusqu'aux montagnes brillantes où resplendit la forme radieuse du Bien-Aimé !

Levons-nous donc, Messieurs; tenons-nous prêts pour la première lueur du soleil matinal; comme des soldats sur le qui-vive, qu'aucune alerte ne nous surprenne et que l'apparition toujours soudaine du Roi des gloires surnaturelles nous trouve sous les armes ! J'ai l'espoir qu'à notre prochaine rencontre quelques parmi vous porteront sur leur visage la clarté permanente que laisse, partout où il se pose, le regard invincible et très doux de Notre Jésus.

Notes

¹ Mysticisme, du grec muein : fermer la bouche.

² Les philosophes modernes définissent l'union mystique comme une concentration extrême de l'attention, qui exalte l'intellect, utilise son bagage antérieur, et réalise l'unité de la conscience. William James ajoute qu'il y a alors communication avec un monde supérieur par la conscience subliminale. Selon saint Augustin et saint Bernard, la connaissance mystique n'aurait aucun rapport avec les connaissances antérieures, car l'extase vraie met en communication avec l'Absolu. C'est ce dernier avis qui est le juste.

La psychophysiologie a redécouvert la vieille affirmation de Patandjali qui lui-même l'avait copiée dans les oeuvres perdues des Rishis : toute sensation est, en dernière analyse, un contact hyperphysique. Les théologiens modernes en induisent que les sensations psychiques sont des contacts psychiques. Cela revient à dire qu'il existe un monde, ou des mondes, invisibles, objectifs. Superbe résultat pour nous, civilisés, que de nous trouver d'accord avec le dernier des Papes ! L'Ancien Testament, le Nouveau, les Pères, tous disent la même chose, pourtant !

³ Il faut insister sur l'effet organique, biologique, vivant, de cette union transformante; ceux-là seuls qui l'ont expérimentée peuvent en redire quelque chose. C'est pourquoi tous les théoriciens en parlent d'une façon

si terne et si maladroite. Ainsi, par exemple, ils disent : « L'état mystique est un état spécial de conscience, ineffable, transitoire, passif, modifiant la connaissance et l'amour ». (W. James.) - « L'extase est un envahissement de la conscience par un état affectif pur. A l'extrême, toute pensée disparue, le sentiment occupe seul la conscience, sous la forme d'un état affectif intense, c'est la perception directe du non-moi ». « ... C'est l'absorption de la conscience dans le non-moi par l'amour sans bornes ». (Godfernaux.) - « C'est un retour à l'état affectif, presque indifférencié, non connu, seulement senti ». (Ribot.) Cf. également Récéjac, Pacheu, Ribet, Goerres, Boutroux, Séraphin, etc., etc. - Tout cela ressemble plutôt au Bhakti Yoga de l'Inde qu'à l'Évangile du Christ; il manque à ces définisseurs l'expérience pratique de la Vie divine.

4 Ainsi le travail extérieur des Exercices de saint Ignace de Loyola.

5 Cf. Rituale Romanum.

6 On trouve quelque chose d'analogue dans le mysticisme musulman.